

Jean-Paul Le Moël



TARAWA



Jean-Paul Le Moël

Tarawa

II

De la terre au ciel

Résumé du premier tome de *Tarawa*.

Michel Le Guen, commandant de bord, chef pilote de la division Concorde à la compagnie Air France, est contraint de prendre sa retraite, du fait de la limite d'âge. En pleine forme aussi bien physique qu'intellectuelle, il craint de mal supporter cette brusque rupture dans sa vie. C'est pourquoi il décide de faire un tour du monde à la voile sur le bateau, Tara, qu'il a fait construire dans ce but. Son amie Elisabeth, bretonne comme lui, hôtesse sur Concorde, aimerait l'accompagner. Michel refuse, mais ne lui en donne pas les raisons. Elisabeth aussi a rêvé de devenir pilote. À cette époque, le parcours est plus difficile pour une fille qu'un garçon. Après avoir passé son brevet de pilote privé en Angleterre et en attendant que les mœurs évoluent elle se contente d'être hôtesse de bord, ce qui lui permet de côtoyer ses chers avions. Elle rejoindra Michel aux différentes escales jusqu'à celle de Panama, d'où elle rejoindra la France, car la porte vient de s'ouvrir pour les femmes qui veulent devenir pilotes.

Après une dernière escale à Tahiti où Michel retrouve son fils Peter pilote à la compagnie UTA, il reprend la mer pour rejoindre la Nouvelle-Calédonie. Il n'y parviendra pas, son bateau s'étant échoué sur un récif de corail de Tarawa, une petite île au milieu du Pacifique.

Paul, un habitant des îles Kiribati dont fait partie l'atoll de Tarawa, le recueille inanimé dans son bateau échoué. Il le ramène dans son prao, à Abaiang, siège de la communauté religieuse enseignante qui l'emploie. À la vue de cet homme qui n'a toujours pas repris connaissance, la directrice, sœur Lucie, une Américaine, s'évanouit.

Au cours de ce périple, souvenirs de sa carrière aéronautique ainsi que de sa vie sentimentale se mêlent à sa présente aventure maritime. Cependant qu'Elisabeth se heurte au milieu machiste des pilotes qui acceptent difficilement l'intrusion des femmes dans leur milieu réservé jusqu'alors.

Table des matières

- 1 Une vocation bien établie page 4
- 2 Novembre 1942 page 17
- 3 Cap au sud page 23
- 4 Halte là, les montagnards sont là ! page 31
- 5 España page 41
- 6 La *pension* Jardin page 55
- 7 Maroc page 75

Une vocation bien établie

Les parents de Michel Le Guen étaient instituteurs à Saint-Mayeux, une bourgade d'un millier d'habitants, situé au fin fond de la Bretagne, au carrefour de nulle part. Le père, Marcel, avait fait la guerre, la grande comme on disait à l'époque, car on ne pouvait imaginer qu'il y en aurait une autre encore plus meurtrière. Fait prisonnier, il en était revenu avec une haine de la guerre, qu'il partageait avec de nombreux anciens combattants, tel son frère Stanis, instituteur comme lui. "Plus jamais ça !" disaient-ils. Ils en étaient devenus des pacifistes à tout crin, récusant toute forme d'institution militaire ; Marcel un peu moins car il gardait à l'esprit l'adage romain : *si vis pacem para bellum* !

Pauline, la mère de Michel, l'était tout autant, pacifiste, du simple fait que, comme toute mère, elle ne désirait pas offrir le corps de son fils au moloch Etat, même si celui-ci se paraît du nom de "patrie" !

Ce qui n'empêchait pas leur fils, Michel, de rêver à une carrière d'aviateur, à laquelle on ne pouvait accéder que par la voie militaire.

À l'âge de dix ans, Michel est un garçon turbulent qui n'a pas peur des coups, qu'il s'agisse d'en recevoir ou d'en donner. Quand Pauline élève la voix en présence d'une culotte déchirée, d'un chandail troué ou d'un genou ensanglanté, Marcel répond en riant, entre deux bouffées de sa pipe : "J'étais pareil à son âge !" En ce qui concerne les études, par contre, le directeur d'école Marcel Le Guen est beaucoup plus sévère. Michel est en dernière année d'école primaire ; son instituteur de père ne comprendrait pas qu'il ne soit pas le premier de la classe. "Ce n'est pas parce que je suis le fils de l'instituteur que je dois être le plus intelligent ; parrain¹ a dit l'autre jour que c'était pour cela que la France avait fait la révolution", a répondu une fois Michel.

– Je te l'accorde, si tu n'es pas forcément le plus intelligent, tu dois montrer l'exemple et travailler plus.

Pendant une heure avant le souper, Michel révise sous la direction de ses deux parents instituteurs. Un soir de mai, où il avait dû abandonner une partie de foot sur la place du village, en prenant place à la table de cuisine, il maugrée :

– Parrain et toi parlez toujours d'égalité des chances, tu ne crois pas que tu me privilégies par rapport aux autres. Si tu faisais travailler Roger tous les soirs, c'est lui qui serait premier. (Roger, le fils du charron, était le second de la classe.)

Cette réflexion laissa un moment sans voix le père de Michel d'autant plus que Pauline ajoutait : "Il a raison, ton fils !" Marcel ne pouvait cependant laisser sans réponse cette remarque, dont il ne pouvait nier la justesse, aussi rétorqua-t-il : "Quand tu seras pensionnaire au Lycée, tu seras livré à toi-même, n'est-ce pas ce que tu demandes ?"

À l'époque on n'entrait pas au Lycée comme dans un moulin. L'usage voulait qu'avant les vacances précédant l'entrée, la famille du futur élève vienne présenter le "petit" au proviseur. Les parents de Michel choisirent le dernier jeudi de mai. Branle-bas de combat la veille. Effectuer un voyage de 45 kilomètres, distance de Saint-Mayeux au chef-lieu de département, constituait une expédition dans les années trente.

La veille, aidé de son fils, Marcel avait vérifié que Léontine, la Citroën B4, modèle F, était en état de les conduire à Saint-Brieuc. Pour quelle raison Marcel appellera-t-il Léontine toutes ses voitures ? (trois entre les deux guerres). Il ne le révéla jamais, ni à sa fille Jeanne, pas plus qu'à son fils, et encore moins à Pauline, malgré la pénible scène de jalousie qu'elle lui fit, soupçonnant en ce prénom une maîtresse inavouée. Pression des pneus, niveau d'huile, niveau d'eau furent vérifiés dans la cour de l'école. L'unique pompe à essence du patelin était située à une centaine de mètres. Fabriquée par

¹ Stanis, frère de Marcel.

les établissements Japy, bien connus de tous les utilisateurs de pompes, dûment estampillée par le service départemental des carburants, elle puisait le précieux liquide dans un fût de deux cents litres, posé devant la charcuterie du village, dont les andouilles étaient réputées dans tout le département. La pompe – à main comme il se doit – fut actionnée par le fils de la patronne, Jean Jaouën, copain de Michel, qui, après trois années passées dans les petites classes de Pauline, puis trois autres chez Marcel, avait terminé sa scolarité en sachant à peine lire et écrire. Il montrait par contre de réelles dispositions pour la mécanique. À la réparation de vélocipèdes – son travail principal – il préférait, et de loin, la remise en état des vieilles motos. Il s’était fait la main sur une Terrot des surplus de guerre, sur laquelle, en cachette de sa mère, Michel s’était initié aux joies du deux roues à moteur. Jean Jaouën aurait bien aimé s’attaquer aux voitures mais il n’en existait que deux dans la commune, celles du notaire et de l’instituteur. Sur l’insistante pression de son fils, Marcel envisageait de lui confier quelques travaux mineurs, avant d’abandonner définitivement Boullard, le garagiste du chef-lieu de canton. Puis Léontine réintégra son garage pour la nuit. Cependant qu’à l’intérieur de la maison d’école, la famille Le Guen choisissait leur habillement. Pour une affaire de cette importance, on ne pouvait se mettre que sur son trente et un². Marcel avait sorti le costume trois pièces confectionné pour son mariage, quinze années auparavant ; Pauline avait hésité entre un tailleur strict et une jolie robe festonnée, œuvres de sa couturière de Corlay qui, après avoir un temps travaillé à Paris, suivait la mode dans les journaux spécialisés. Elle penchait plutôt pour la robe, qui ne manquait pas de souligner des formes que la trentaine n’avait pas encore alourdies ; Marcel estimait que ce vêtement, un peu osé, serait plus adapté sur un pesage de champs de courses que pour une visite à un proviseur de lycée. Il insista pour le tailleur. Michel ne voulut pas s’immiscer dans le différend ; mais tenta par contre de donner son avis en ce qui le concernait : il préférait le pantalon à la culotte courte. Ce fut culotte courte.

Le lendemain matin, à peine levé, sommairement habillé, et avant même de prendre le déjeuner, Marcel effectua un essai de démarrage, dans le garage ; Léontine ne fit aucune difficulté, elle semblait ravie de cette promenade en milieu de semaine, à laquelle elle s’attendait depuis la veille. Ce n’est qu’après le déjeuner qu’elle fut sortie du garage, opération délicate qui nécessitait l’aide du fils pour le guidage en marche arrière, du fait de l’étroitesse dudit garage, construit pour Léontine I, une Citroën Trèfle. Cependant que le chien Dick, un pointer tacheté de noir sur fond blanc, à moins que ce ne fût de blanc sur fond noir – selon l’humeur du jour – tournait autour du véhicule en aboyant : frustration de ne pas être du voyage ou pressentiment d’une future séparation ? Les parents prirent place, chapeaux sur la tête, qu’ils garderaient tout au long du trajet – les hauteurs intérieures des voitures le permettaient alors. Lorsque le conducteur enclencha la première, un fort grincement se fit entendre, signe manifeste d’émotion ; tout au moins c’est ce que Michel imagina, car il était resté à terre afin de fermer le portail et persuader Dick de rester sagement derrière. Ce qu’il fit, mais tristement. “Tu vas partir, je le sais !” tel était le message qu’il lisait dans le regard de son bon chien fidèle. Le cœur du jeune maître se serra, ses yeux s’humectèrent. “Alors, Michel, tu viens ?” entendit-il. Ce rappel lui permit de rompre le lien de tendresse qui le retenait. Il courut et s’installa à l’arrière, sous les regards émerveillés de Catherine, la fille du bistro d’en face. Espérer prendre la route de Corlay en incognito était vain. Tout le village savait que M. et M^{me} les instituteurs allaient présenter leur fils au lycée ; on se posta, soit derrière les rideaux, soit carrément sur le pas de la porte. Après un bref arrêt à Corlay au garage Boullard pour dire au patron que tout allait bien, le trajet fut effectué en 45 minutes, occasion pour l’instituteur de demander à son fils un calcul de moyenne. Facile ! 45 kilomètres en 45 minutes ! Léontine trouva aisément à se garer sur la place, bordée d’un côté par la caserne du 72^e régiment d’infanterie, et de l’autre par le lycée Anatole Le Braz qui allait accueillir Michel non sans avoir au préalable vérifié son niveau de connaissances par ce qu’on appelait alors examen de passage. L’époque ne craignait pas la discrimination élitiste. La grande horloge qui ornait la façade de l’établissement indiquait dix heures et demie. La famille Le Guen était en avance ; le secrétariat du

² Expression qui n’est plus guère utilisée de nos jours et dont l’origine est très controversée, la plus vraisemblable étant que trente et un est une déformation de trentain, une étoffe utilisée pour les vêtements de cérémonie.

proviseur avait fixé l'entrevue à onze heures, rendez-vous pris au début du troisième trimestre, ainsi que cela se faisait dans ces temps d'avant-guerre, où les bons usages gardaient leur valeur. Le concierge, en uniforme, ce qui ajoutait à l'importance de sa fonction, les fit attendre dehors. À onze heures précises, ainsi qu'on pouvait le vérifier à la grande horloge, le préposé sortit de sa loge et leur fit signe de le suivre. Un joli escalier en pierre, dont la rampe métallique s'ornait de dorures, les conduisit à l'étage, où il leur fallut attendre un peu sur le palier, avant d'être priés d'entrer. Pauline dissimulait son émotion sous la voilette qui tombait de son chapeau cloche, dont elle vérifia l'ordonnancement dans un miroir suspendu au mur, avant de suivre son mari qui toussa deux ou trois fois pour affermir sa voix tout en remuant les épaules. Bien que principal intéressé, bizarrement, Michel ne ressentait aucune émotion ; le seul sentiment qui l'animait était la curiosité. La pièce était meublée avec luxe ; une bibliothèque en chêne verni laissait voir quelques ouvrages reliés de cuir. Le parquet luisait. Avant de fermer la porte, le concierge indiqua les patins que tout visiteur se devait de chausser. Le proviseur ne se déplaçait d'ailleurs qu'en glissant, ce qui lui conférait une aura supplémentaire. Pour des instituteurs de campagne, un proviseur était un personnage important de la hiérarchie de l'Instruction publique. Titulaires d'une agrégation – pour la plupart –, aucun doute ne les effleurait, à cette époque, quant à la place qu'ils occupaient dans la société. Vêtu avec soin, gilet, cravate, élégant collier de barbe, binocle suspendu à une chaînette en or, il reçut ce couple d'instituteurs campagnards avec une bienveillance affectée, soulignant ainsi la différence de niveau social qui le séparait de ces pourtant "hussards de la République" tels que les avait baptisés un ministre de l'Instruction Publique ! Il prononça une ou deux phrases standard sur la discipline et le travail, marmelles assurées de la réussite, puis tapotant la tête bouclée de son nouveau pensionnaire, il demanda :

– Ce jeune garçon sait-il déjà ce qu'il veut faire plus tard ?

Pauline répondit :

– Nous aimerions qu'il fasse médecine comme sa sœur aînée. (Qui n'allait entrer qu'en seconde du collège des filles !)

– Un beau métier que médecin, moi-même j'aurais aimé ! Les études coûtaient trop cher. (Sous entendu, comment pourraient-ils y arriver avec leurs seuls traitements de petits instituteurs de brousse ?)

– Pour ma part, je le verrais bien professeur... de faculté, osa dire Marcel.

– Comme vous y allez, monsieur... comment déjà ?

– Le Guen, répondit Michel. Et à moi, vous n'avez pas demandé ?

Un peu étonné tout de même par l'aplomb de son futur élève, qu'il se promit "in petto" d'avoir à l'œil, le redoutable chef d'établissement esquissa un sourire :

– Eh bien, dis-le-moi.

– Je veux être pilote d'avion.

– Ce n'est pas un métier, ça !

– Officier aviateur.

– Militaire de carrière, quoi, tu veux préparer Saint-Cyr. Il en faut !

Le ton laissait supposer que les "culottes de peau", ainsi qu'on désignait les officiers dans certains milieux, n'avaient pas bonne presse auprès de ce représentant du savoir officiel.

– Non, une école dans le midi, je ne sais plus le nom.

Haussant les épaules, le proviseur se dirigea vers la porte, signifiant que l'entretien était terminé et ajoutant :

– Il a bien le temps de changer d'avis.

Ce en quoi il se trompait !

Chaque année, lors de la présentation du début de la scolarité, le professeur principal ne manquait pas d'interroger les élèves sur le métier qu'ils désiraient exercer. Michel ne variait pas quant à la réponse. Ce n'est qu'à l'entrée en quatrième que le "prof" voulut en savoir plus :

– D'où vous vient cette vocation... étrange ?

Michel ne s'était jamais posé la question. Il ne pouvait cependant répondre par un vulgaire "comme ça !" Aussi forgea-t-il une réponse qui eut le don d'amuser son professeur :

– Quand j’étais plus jeune, j’avais pour ami un martinet, un cousin de l’hirondelle !

– Nous avons devant nous un nouvel “Icare” ! ironisa-t-il. (Ce surnom allait rester à Michel tout au long de ses années de lycée.)

L’année suivante deux autres élèves exprimèrent le même désir : Roger Delage de Saint-Quay Portrieux et Paul Perez dont le père, inspecteur des PTT, venait d’être muté au chef-lieu des Côtes-du-Nord. Non seulement le jeune Paul portait un nom éminemment ibérique, mais son teint était basané, ses cheveux crépus, bien qu’il fût originaire de Dunkerque. Ce fut l’occasion pour le professeur d’histoire et géographie de rappeler que cette partie de la France avait été occupée un certain temps par les Espagnols qui eux-mêmes avaient subi encore plus longtemps la présence des Maures, autre appellation des Arabes. À l’entrée en classe de première les trois mousquetaires répondaient toujours invariablement : aviateurs.

Entre temps, en 1935, était née l’Ecole de l’Air. Située à Salon de Provence, elle formait les officiers, pilotes ou non, de l’armée de l’Air française, laquelle avait gagné son autonomie en 1933. Le concours de l’Ecole de l’Air ne prétendait pas encore rivaliser avec les prestigieuses anciennes : Ecole Navale, Polytechnique, mais s’estimait supérieur à celui de Saint-Cyr, ce que contestait évidemment cette dernière école militaire. Les trois lycéens se moquaient complètement de ces appréciations de niveau ; l’Ecole de l’Air eût-elle été loin derrière Saint-Mexant – institution qui permettait aux sous-officiers de carrière de changer de caste – qu’ils l’auraient gardée à leur programme, lequel consistait, bac Math-Elem en poche, à passer une année de Math-Sup à Rennes pour présenter le concours. Mais survint un impondérable auquel peu de Français s’étaient attendus et encore moins les militaires qui, en 1937, 38, 39 et jusqu’à juin 1940, continuaient à proclamer que la France possédait la première armée au monde, ce qu’elle avait réussi à faire croire hors de ses frontières. L’armée allemande lui infligea un démenti cinglant. Outre toutes les conséquences bien connues de ceux qui ont vécu cette époque, il en est une qui toucha de plein fouet les aspirants aviateurs. N’ayant plus d’armée, la France n’avait nul besoin d’officiers, ce qui entraînait ipso facto la suppression des concours des écoles militaires, dont celui de l’Ecole de l’Air. Le coup fut mal supporté ; l’ardeur en Math-Elem s’en ressentit. En vertu de la vitesse acquise les trois mousquetaires obtinrent cependant leurs diplômes dont ils se demandaient bien à quoi ils allaient leur servir. Le père de Paul Perez fut de nouveau muté, cette fois dans le midi, à Toulouse, en zone non occupée. Paul laissa entendre que le concours aurait lieu pour cette partie de la France qui conservait un embryon d’armée. Beaux joueurs, ses deux copains le traitèrent de veinard ; ils n’auront plus aucune nouvelle de lui jusqu’à la fin de la guerre. Roger Delage rejoignit l’épicerie-quincaillerie familiale à Saint-Quay Portrieux, histoire de voir venir, sorte d’année sabbatique, terme peu ou pas du tout employé à l’époque. Le fonds de commerce des parents de Michel n’étant pas transmissible, puisqu’il appartenait à l’Etat, les vacances de l’été 1941 furent l’occasion d’une reconversion difficile. Comme il l’avait dit au proviseur lors de la présentation, Marcel aurait bien vu son fils professeur agrégé et même de Faculté – peu importe la matière ! Pourquoi pas, tant qu’à rêver ! Pauline, soutenue par sa fille Jeanne, qui, conformément au plan, venait de terminer sa quatrième année de médecine à Rennes, prônait la même voie, laquelle resterait toujours ouverte, quelles que soient les vicissitudes à venir, genre occupation allemande pendant des décennies. Le chemin professoral leur semblait moins sûr, à moins d’être capable d’enseigner en langue allemande. On voit que le coup de massue de la défaite n’avait pas encore été surmonté, et que les Allemands étaient donnés gagnants à vingt contre un. L’Angleterre était à genoux, et l’avance de la Wehrmacht, dans ces premiers mois de l’invasion de la Russie était foudroyante. Bien que Marcel, bon connaisseur de l’Histoire – qu’il aurait aimé enseigner au lycée et encore mieux en Faculté –, se voulait plus optimiste en évoquant les succès initiaux comparables de Napoléon, lesquels avaient sombré dans la Bérézina. Il ne manquait pas de rappeler en particulier le rôle primordial qu’avait joué le “général Hiver” ! Pour le moment, l’été était chaud et Michel tournait en rond dans la cour d’école, se défoulant par de longues sorties à bicyclette avec son chien.

– Alors, lui demanda mon père au début septembre ?

– Entraîneur sportif d’une équipe de “foot”.

– C’est pas un métier, ça ! s’exclama Marcel, reprenant à sept ans de distance les paroles du proviseur.

– C’est peut-être pas un métier, mais certains gagnent dix à vingt fois plus que toi, j’ai vu les chiffres dans le journal l’Auto.

Il venait de toucher là, moins innocemment que supposé, un point sensible chez son père, qui répétait – un peu trop souvent pour que ce fût vrai – qu’il se moquait de l’argent. Il resta un moment pensif.

– Et comment ça se prépare ce... machin ?

– Il faut obtenir le diplôme de “prof de gym”.

Dans “prof de gym” il y avait le titre de professeur ! En oubliant le qualificatif, cela pouvait passer.

– Et tu commencerais quand ?

– À la rentrée. (Mais Michel ajouta :) il faut en plus, évidemment, s’être fait un nom dans le foot. L’équipe de Rennes m’a fait des propositions.

Dès la sixième, Michel avait été sollicité par le “prof de gym” entraîneur de l’équipe de foot du lycée, au vu de son talent – soi-disant prometteur – à dribbler les boîtes de conserve dans les cours de récréation, ainsi que de son assiduité aux heures programmées de gymnastique dont tant d’élèves s’évertuaient à chasser la dispense. Pour accéder à ce cercle fermé que constituait l’équipe junior, il fallut cependant à Michel lever un handicap majeur : l’hostilité parentale. Maternelle, devrait-on préciser. Pauline s’abritait derrière des statistiques – officieuses – comme quoi les résultats au baccalauréat des sportifs, et tout particulièrement les joueurs de foot, étaient inversement proportionnels à leur talent. Elle avait, en fait, horreur de la violence sous toutes ses formes et en particulier physiques. De nos jours, on ne manquerait pas de fouiller dans son enfance pour trouver la raison de cette phobie. À l’époque on se bornait à constater : Pauline avait la violence en horreur, point. Ce n’est pas seulement pour les vêtements déchirés, les ecchymoses au visage, les éraflures diverses que Pauline réprimandait son fils. Chaque fois, il avait droit à un sermon sur la différence qui devrait exister entre l’homme et l’animal, lequel glissait sur le thème que la violence mène tout droit à la guerre. Elle lui faisait promettre que jamais plus il ne se battrait. “Même quand on dira du mal de toi ?” lui dit-il un jour. Question pourrie s’il en fut ! Elle la prit au dépourvu et ce n’est qu’après une longue hésitation qu’elle répondit : “Même si on dit du mal de moi... ou de ton père !” Elle avait oublié : “Ou de toi !” Michel continua donc à se battre quand il estimait son honneur mis en jeu, mais en faisant en sorte qu’il ne subsiste pas de traces, ce qui lui apprit la technique de l’esquive.

En ce qui concerne l’autorisation parentale, indispensable pour faire partie d’une des équipes de foot du lycée, Marcel eut beau dire qu’il avait lui-même pratiqué le rugby, ce qui ne l’avait pas empêché de réussir, brillamment et du premier coup, à tous ses examens, rien n’y fit. Michel se bornait donc à taper dans boîtes de conserve, balles en tissu, tout ce qui traînait par terre, à l’exception d’un ballon de football. Chaque année le prof de-gym-entraîneur revenait à la charge, sans succès. Michel en vint à envisager d’imiter la signature de ses parents ; il s’y entraîna tout un été et parvint à un résultat fort honorable, si ce qualificatif peut être utilisé pour la chose. Il allait entrer en troisième, son gabarit devenait impressionnant pour son âge – quatorze ans – au point qu’il n’avait plus besoin de se battre : il lui suffisait de se montrer – *si vis pacem para bellum*. (Ce que ne faisait malheureusement pas le pays : nous étions en 1937.) En prenant congé de ses parents devant la loge du concierge, il posa la question rituelle : “Pour le foot, c’est toujours non ?” “Fais comme tu veux, mon garçon !” entendit-il en provenance des lèvres maternelles. Pourquoi avait-elle soudain changé d’avis ? Michel se garda bien de lui demander, de peur qu’elle ne revienne sur sa décision. Il se contenta de lui poser un tendre baiser sur la joue.

Il devint très vite la vedette de l’équipe du lycée, de la petite tout d’abord, puis de la grande l’année suivante, laquelle accéda au titre de champion de l’Académie, qu’elle conservera pendant tout le temps où il fera partie de l’équipe. Il occupait le poste de demi-centre. Les attaquants adverses le redoutaient car il n’avait pas son pareil pour anticiper la trajectoire d’un ballon. Certains adversaires prétendaient que les pieds de ce foutu Le Guen étaient aimantés ?

Sa sœur Jeanne, son aînée de quatre ans, n’avait fait qu’une brève apparition au début des vacances ; quelque chose la retenait à Rennes, sur laquelle s’étendait un mystérieux “black-out”, –

nouveau terme issu du vocabulaire guerrier. Peu avant de repartir pour une cinquième année en Fac de médecine, elle réapparut, juste au moment critique où Michel laissait entendre une intention qui n'était pas encore décision. Pour elle, il ne s'agissait que d'une nouvelle lubie – la soi-disant vocation de son frère pour l'aviation n'étant rien d'autre. En conclusion, elle laissa tomber :

– Prof de gym ! Mon pauvre Michel, tu es tombé bien bas.

Cela lui porta un coup, car il aimait bien sa sœur. Sous des dehors moralisateurs et donneurs de leçons, se cachait une grande sensibilité, qu'elle devait considérer comme malade. En fait, à l'instar de ses parents, elle rêvait d'un destin exceptionnel pour son frère, et, dans cette Bretagne d'avant-guerre, cela ne pouvait passer que par la médecine ou le professorat, en Faculté de préférence !

– Et ça se fait où, ces soi-disant... études ? ajouta-t-elle. (On n'avait pas eu le temps de tout lui dire.)

– À Rennes... en Fac de médecine.

Au vu de son air, la réponse lui en avait bouché un coin, comme on disait à l'époque.

– Cela m'étonnerait ! finit-elle par répondre.

– Tu verras bien.

– Non, parce que je n'y serai plus.

– Tu abandonnes médecine ? s'alarma aussitôt sa mère.

– Mais non, maman, tu sais bien que je vais faire une année d'internat à l'hôpital de Laval.

– Première nouvelle, tu le savais toi, Marcel ?

– Non.

– Je croyais vous l'avoir dit.

L'affaire en resta là, chacun espérant que la raison allait finir par l'emporter. Restait cependant pour Michel un avis à solliciter : celui de son chien, un magnifique pointer, répondant au nom de Rick, qui avait succédé à Dick, compagnon de l'enfance. Celui-ci était tacheté de roux et blanc, à moins que ce ne fût de blanc et roux. Rick l'aurait plutôt vu opter pour la branche cyclisme étant donné les nombreuses fois où il avait tiré la langue derrière le vélo demi-course de son maître.

Michel débarqua à Rennes en septembre 1941, où l'attendait une place de demi-centre dans l'équipe amateur du stade Rennais. On lui trouva une chambre chez l'habitant, en l'occurrence la femme de l'avant-centre de l'équipe professionnelle, lequel, présentement, se morfondait dans un camp de prisonniers outre-Rhin, en attendant que son président de club l'en fasse sortir, ce dont ce dernier ne doutait guère. C'est ce que lui précisa Mariette Lagadec, en le recevant à l'entrée de la petite maison prévue pour le loger. "C'est mon mari, Roger, qui l'a fait construire en bénéficiant de la loi Loucheur, car je suis mariée, j'espère qu'on vous l'a bien précisé !" Il la rassura, en ne lui rapportant toutefois pas les paroles du président : "Je t'ai trouvé un logement chez une belle poulette. Elle est un peu mariée, mais rien de bien grave, à ce qu'on m'a dit... tu verras bien ! allez, zou !"

Elle paraissait bien jeune et pas du tout femme mariée. C'est ce qu'elle dut lire dans le regard de son pensionnaire, car après lui avoir répété qu'elle avait la bague au doigt et que son mari était l'homme le plus merveilleux que la terre eût porté, elle lui demanda de la suivre. Trois marches conduisaient à un palier, sur lequel donnaient trois portes, fermées. Sans autres précisions, elle fit cent quatre-vingts degrés pour accéder à un escalier en bois, bien encaustiqué, qui les propulsa au palier de l'étage, lequel comprenait deux portes, dont l'une ouverte.

– Votre chambre, lui dit-elle.

– Et l'autre, c'est la vôtre ? lui demanda-t-il sans malice.

– Vous n'y pensez pas ! répondit-elle en hoquetant. (Elle ajouta :) Je dors en bas, l'escalier est bruyant, vous ferez attention de ne pas me réveiller en entrant.

– De même qu'en sortant, je suppose !

Pendant qu'il inspectait la pièce, elle resta sur le pas de la porte. La chambre était claire, le parquet bien ciré ; l'ensemble sentait le propre comme disait Pauline.

– Est-ce que cela vous convient ? demanda-t-elle avec une pointe d'impatience.

– Vous aviez un locataire avant moi ? lui répondit-il.

– Non, c’est la première fois que je loue... Vous prenez ou pas ?

– Je prends, répondit Michel en fixant la jeune femme droit dans les yeux, un léger sourire aux lèvres. (Mariette rougit, tourna le dos et entreprit de descendre, sous le regard admiratif et ému de son nouveau locataire.)

Aussi bien ses coéquipiers de l’équipe de foot que ceux des bancs de la Fac ne tardèrent pas à apprendre qu’il logeait chez une femme seule. Ils voulurent une description. Il répondit :

– Je ne sais pas moi... une femme quoi !

– Grande, petite ?

– Ni grande, ni petite.

– Blonde ?

– Pas précisément.

– Brune ?

– Pas davantage.

– Les jambes ? la poitrine ?

– Normales !

Cette imprécision voulue eut tout l’effet contraire de ce à quoi elle visait : on subodora une idylle cachée. Ce qui était fort loin de la vérité, car ladite femme, ni brune, ni blonde, sans caractéristiques particulières, avait bien précisé lors de la signature du contrat de location, que la seule chose qu’ils auraient en commun serait le toit – en belles ardoises de Trélazé. En plus du gîte cloisonné, elle avait ajouté qu’elle ne fournissait pas davantage le couvert. A lui de se débrouiller pour les repas ; la porte de la cuisine serait aussi *verboden* que celle de sa chambre.

Le professorat de “gym”, d’Education Physique selon son appellation officielle, comportait des épreuves d’anatomie et de physiologie, lesquelles matières s’enseignaient en Faculté de médecine, ainsi que Michel l’avait précisé à sa sœur. Outre que cela permettait aux parents de répondre que leur fils était en Fac de médecine à Rennes, l’inscription comportait un autre avantage, celui de bénéficier du restaurant universitaire, le Resto U. Ce qui réglait le problème du couvert. Il eut la surprise d’y apercevoir un jour sa logeuse ; avant même de s’interroger sur les raisons de sa présence dans ces lieux, il lui adressa un gentil signe de la main, auquel elle ne répondit pas. Il la revit plusieurs fois, de plus en plus souvent, mais il faisait semblant de l’ignorer, supposant chez elle un désir d’incognito “Tu as vu la belle poulette, seule à la table là-bas ?” lui fit-on remarquer à plusieurs reprises. “Oh !” se contentait-il de répondre, en feignant une difficile indifférence, car c’est plutôt “superbe poulette” qu’il aurait dit ! Ce fut elle qui, un jour de décembre, qui n’avait rien de particulier – on était encore loin de Noël – écarta le rideau fictif que Michel avait tiré entre eux en se présentant à sa table, sourire aux lèvres.

– Cela ne vous dérange pas que je déjeune avec vous ? susurra-t-elle, après tout, nous logeons bien sous le même toit !

Tout en songeant que les copains allaient en faire une jaunisse, il lui répondit qu’elle pouvait s’asseoir et que cela ne lui couperait pas l’appétit. Elle faillit se relever, mais se rassit. Il se fit aimable ; elle se mit à parler – beaucoup, au point de laisser sa nourriture se refroidir. C’est ainsi que Michel apprit qu’elle avait repris ses études, abandonnées pour se marier alors qu’elle était en troisième année de licence d’anglais. Elle visait une licence d’enseignement, tout en se demandant si l’anglais continuerait à être enseigné quand les Allemands auraient gagné la guerre !

– Vous n’aurez pas besoin de travailler : on continuera à jouer au foot.

– Roger a été blessé, on me l’avait caché, je doute qu’ils le reprennent dans l’équipe !

– Il fera autre chose. Entraîneur par exemple.

– Roger est uniquement un physique. Il faut donc absolument que je gagne ma vie.

– En ce qui concerne les Allemands, le général Hiver comme dit mon père est en train de leur filer une sacrée pile.

– J’espère que vous avez raison.

Ils prirent l’habitude de déjeuner ensemble quand leurs horaires coïncidaient. À la suite de quoi, Michel n’aurait plus été crédible en répondant que sa logeuse était “une femme, quoi !”

“Jolis yeux noisette, chevelure plutôt brune que noire, avec de jolis reflets roux, auburn plus précisément selon l’intéressée, ondulant d’une façon naturelle. Jambes gentiment modelées, cheville déliée, mollet oblong.”

C’est ainsi qu’il aurait pu la décrire, mais ce n’était plus nécessaire : ses camarades avaient d’aussi bons yeux que lui. Il fallut cependant attendre un jour de grand vent pour qu’une rafale soulevant la jupe de la jeune femme à la sortie du restaurant lui permette d’admirer un genou ciselé à la perfection. Une bonne averse les surprit sans parapluie ni imperméable qui plaqua le chemisier de Mariette sur son buste, soulignant ainsi les formes agréables de sa poitrine ainsi que la tonicité des muscles la soutenant. Surprenant le regard de son locataire, elle rougit, se croisa les bras et bredouilla :

– J’étais pressée ce matin, j’ai oublié de mettre mon soutien-gorge. (Il s’aperceva qu’elle l’oubliait souvent.)

L’affaire était désormais entendue de toute la Faculté : ce séducteur de Michel Le Guen couchait avec une femme mariée chez laquelle il logeait.

– Vous n’avez pas peur que je vous compromette ? lui demanda-t-il lorsque la rumeur lui parvint.

– En quoi, mon Dieu ?

– Vous êtes mariée.

– Rien n’interdit à une étudiante, même mariée, de déjeuner avec un autre étudiant.

– Lequel loge chez vous.

– Moi en bas, vous en haut et ma porte est toujours fermée à clef.

– Nous deux le savons, mais eux, non.

– Mon mari a confiance en moi.

– Dans ce cas, j’aurais mauvaise grâce à être plus maritaliste que le mari.

Elle le regarda avec un sourire qui le fit fondre :

– En tout cas, je vous remercie, Michel, d’avoir eu cette pensée.

Elle garda pour elle le fait que depuis le jour où la pluie conjuguée au vent avait révélé les formes d’une poitrine dont elle était fière – à juste titre –, elle ne verrouillait plus sa porte. Elle aussi, dès la première rencontre, avait éprouvé une sympathie, pour ne pas dire attirance, immédiate, pour ce beau jeune homme dont la chevelure blond cendré se mariait si bien avec des yeux bleus comme un ciel après orage. Elle aussi s’était efforcée de dévier son regard.

– Comment est-il ton “logé” ? lui avait demandé sa mère, curieuse comme toutes les mères.

– Un homme, quoi !

– Jeune, vieux ?

– Tout jeune, un vrai gamin !

Maman fut rassurée, le “logé” n’avait, semble-t-il, pas fait grande impression sur sa “logeuse”.

La veille du début des vacances de Noël, Mariette invita son “logé” à partager un poulet que ses parents, boulangers à Dinan, lui avaient fait parvenir :

– Nous déjeunons bien en tête à tête au resto U, quel mal y aurait-il à le faire chez moi, d’autant que ma mère m’a garanti qu’il s’agissait d’un poulet “comme avant-guerre” ! Nous pensions que Roger aurait une permission pour Noël ; Hitler l’aurait, paraît-il, promis au maréchal, mais les Allemands ne sont pas d’humeur à honorer leurs promesses en ce moment car, comme l’avait prédit votre père, le général Hiver a lancé sa grande offensive. Nous le mangerons en songeant à lui et aux autres prisonniers.

Pour accéder à sa chambre, Michel passait directement de l’entrée à l’escalier ; les trois portes donnant sur le palier étaient invariablement fermées. Parfois, un rai de lumière filtrait sous une porte, selon l’heure. Il savait qu’elles donnaient respectivement sur la cuisine, la salle à manger et le salon où Mariette dormait sur un canapé lit. “Ce ne serait pas convenable que nous passions la nuit tous les deux à l’étage !” lui avait-elle dit le premier jour. Ce soir-là, les trois portes étaient ouvertes. Mariette officiait dans la cuisine.

– Ouh, ouh, je suis là ! fit-elle joyeusement.

Il s'approcha, s'arrêtant sur le seuil. Un tablier de cuisine à fleurs ceignait les reins de la jeune femme. Une bonne odeur lui chatouilla agréablement les narines.

– Ça sent comme à la maison, dit-il, ma mère est une très bonne cuisinière.

– Sans me vanter, je ne suis pas mauvaise moi non plus. Il le fallait pour séduire Roger qui était un gros mangeur. Le pauvre ! J'espère que l'organisation des colis pour nos prisonniers aura réussi à les leur faire parvenir !

Ce fut la dernière fois que l'absent fut évoqué. En prenant place autour de la table de la salle à manger, ils jetèrent un dernier regard à sa photo en bonne place sur le buffet où il trônait en tenue de footballeur, avant de s'abîmer dans leur contemplation réciproque. Le contenu d'une, puis deux bouteilles de cidre bouché passa dans les verres. Le rose vint aux joues de Mariette, ses yeux se mouillèrent. Lorsqu'elle déclara qu'elle était toute chose, Michel crut – oh, un bref instant ! – qu'elle songeait à l'absent. Elle se leva pour débarrasser, se pencha au-dessus de lui pour prendre son assiette ; son parfum puis l'odeur de son corps submergèrent son odorat. Le cœur battant à rompre, il leva le bras pour lui entourer la taille. Elle laissa tomber les assiettes. Il se leva d'un bond. Elle était dans ses bras, haletante ; sa poitrine, sans soutien-gorge, montait et descendait le long de son torse. Le nez dans sa chevelure, il ferma les yeux, les rouvrant quand elle releva lentement la tête. Ce qui émanait de son regard ne nécessitait aucune parole. Lorsqu'elle ouvrit la bouche ce n'était d'ailleurs pas dans cette intention mais pour la plaquer contre celle de Michel. Ce n'était pas la première fois qu'il embrassait une fille... une femme : oui. Et cela faisait toute la différence. Une fille aurait attendu une initiative de sa part qu'elle aurait immanquablement repoussée ; la femme lui prit la main et dit simplement :

– Viens !

Le canapé était déployé. Elle avait éteint la lumière de la salle à manger, elle le chargea d'éteindre celle du salon. En ôtant sa jupe elle eut une dernière parole :

– La porte d'entrée est-elle fermée à clef ?

Il courut vérifier. Quand il revint, elle était nue sur le canapé, ce dont il ne se rendit compte qu'à tâtons.

Le froid les réveilla.

– Veux-tu que je regagne ma chambre ? chuchota-t-il.

– Non, reste, répondit-elle d'une voix rauque.

Et ils se glissèrent sous les draps.

Michel aurait bien aimé ne pas lui dire que c'était la première fois qu'il faisait l'amour, mais elle dut s'en apercevoir car elle lui posa la question. Il avoua. Elle fut à la fois joyeuse, triste et étonnée. Joyeuse d'être l'initiatrice ; triste que ce ne fût pas également la première fois pour elle ; étonnée car, par son mari, elle connaissait la coutume des footballeurs de conclure leurs matchs au bordel.

– Ils m'y ont emmené plusieurs fois, je n'ai jamais pu, confia-t-il. Je ne peux dissocier l'acte de l'amour.

C'est en tout cas la raison qu'il avait donnée à ses coéquipiers qui s'étonnaient qu'il ne monte pas aux étages. "Impuissant" l'aurait mis en quarantaine, "amoureux" fit sourire. En fait, il avait essayé, une fois, une seule fois. Quand la professionnelle à qui il n'aurait su donner un âge, tellement elle était peinturlurée, ouvrit son peignoir et apparut, nue, la poitrine tombante et flasque, le ventre en pointe, terminé en un V broussailleux de couleur sale, barré d'une ceinture noire à laquelle se rattachaient des bas, également noirs, au moyen de jarretelles roses, son émoi, déjà timide, se ratatina comme un escargot craintif. "Tu ne bandes pas mon coco ? Je vais m'occuper de ça !" C'est alors qu'il avait déclaré être amoureux. Elle compatit car elle avait connu cela, lui dit-elle, la voix larvoyante. Et elle laissa repartir, en soupirant, ce beau blond aux yeux bleus, à la chevelure bien fournie et ondulée, en lui précisant qu'elle ne soufflerait mot de sa panne – qu'elle comprenait ô combien ! –, mais qu'au contraire elle en rajouterait sur ses prouesses au plumard.

– C'est donc que tu m'aimes ! s'écria Mariette avec flamme.

– Sans doute.

– En tout cas, tu me l'as prouvé. À mon tour, je vais te faire une confidence. Je n'ai jamais eu de plaisir avec Roger. Il se vantait toujours de ses exploits au bordel, où il a continué à se rendre après

notre mariage, ce qui m'arrangeait bien en définitive. L'extase si souvent décrite dans les livres n'était pour moi qu'un fantôme d'auteur. Tu m'as appris qu'elle existe.

Une aube triste envahit peu à peu le salon. En ouvrant les yeux, Mariette prit soudain conscience de la situation.

– Qu'allons-nous devenir ? soupira-t-elle.

– Nous partons en vacances chacun de notre côté, nous aurons le temps de réfléchir.

– Dix jours, cela va être horriblement long ! Si nous restions ici !

– Les voisins ne comprendraient pas, sans compter tes parents, les miens et le président de l'équipe.

Ils prirent le petit-déjeuner ensemble dans la cuisine, volets fermés, à cause des voisins. Le train de Michel quittait Rennes à dix heures, celui de Mariette dix minutes plus tard. Il leur restait une bonne heure au cours de laquelle Mariette découvrit deux nouvelles fois l'extase.

– Plus ça va, plus c'est fort, lui dit-elle en lui faisant boucler son soutien-gorge – dont ses parents s'offusqueraient de l'absence. Et toi ?

– Moi aussi.

Elle se jeta sur ses lèvres qu'elle mordit sauvagement. Puis soupira en enfilant sa jupe à la pensée de ces dix longs jours. C'était la première fois qu'elle ne se faisait pas une joie de retourner voir ses parents. Elle lui fit promettre de l'appeler tous les jours au téléphone.

Comme beaucoup de communes rurales en cette France d'avant guerre, Saint-Mayeux n'était pas équipé d'un bureau de poste. Le relais public téléphonique était installé dans un bistrot où, immanquablement, les clients arrêtaient toute conversation, afin d'une part de ne pas perturber la liaison par fil et d'autre part ne pas manquer une miette de ce qui se disait. Pour bénéficier d'une certaine intimité, il fallait donc se rendre au chef-lieu de canton, où le bureau de poste comprenait des cabines téléphoniques fermées. Les parents de Michel ne comprirent pas ce qui poussait leur fils à enfourcher son vélo, chaque jour sauf le dimanche, à la fin du déjeuner, pour prendre la route de Corlay. Ils soupçonnèrent une idylle et se demandèrent bien avec qui ? Ils firent le tour de toutes les femmes célibataires du canton, en dessous de trente ans, des jeunes filles entre quinze et vingt, puis se hasardèrent à y ajouter quelques femmes mariées, en dessous de quarante. Ce n'est que quelques mois plus tard que la postière de Corlay, native de Saint-Mayeux, eut l'occasion de leur dire qu'au cours des vacances de Noël elle avait vu leur fils s'enfermer dans la cabine téléphonique chaque jour à l'ouverture de la poste. Elle put également leur préciser que le numéro appelé se trouvait à Dinan. À quatorze heures, la boulangerie était fermée et le papa et la maman de Mariette faisaient la sieste. Les deux jeunes amants découvrirent quel merveilleux conducteur de désir pouvait constituer deux fils de cuivre. Les mots, hélas, n'avaient pas le pouvoir de l'apaiser. Michel avait par contre l'avantage sur Mariette de pouvoir couvrir les neuf kilomètres qui le séparaient de la maison familiale à une allure de coureur, ce qui conférait une autre justification à ses battements de cœur. La plupart du temps, il retrouvait son chien sur le chemin du retour – comment avait-il fait pour s'échapper ? – et lui confiait son allégresse, qu'il se mettait immédiatement à partager. Le vendredi 2 janvier 1942, c'est d'une voix grave et chargée d'émotion qu'il lui répéta, mot pour mot, l'annonce un peu énigmatique que Mariette venait de lui faire, ajoutant : "Tu ne la connais pas mon vieux Rick, mais tu l'aimerais sûrement !"

Il fallut attendre le dimanche suivant, 7 janvier, pour en savoir un peu plus ; Mariette demeurait énigmatique au téléphone. Son train avait une heure d'avance sur celui de Michel ; la première chose qu'elle nota en pénétrant chez elle fut que le canapé était resté déplié : sa mère n'aurait pas aimé cette négligence ménagère. Le deuxième point qui la frappa fut l'odeur qui s'en dégageait encore : manifestement il sentait l'amour. Cette constatation la fit rougir violemment. Un peu plus tard – une heure et cinq minutes exactement – elle put constater, sur le canapé déplié, que sa passion envers le beau Michel n'avait pas subi une once d'usure. Reçue entre deux étreintes passionnées, l'annonce que la jeune femme allait demander le divorce n'eut pas le temps d'atteindre les zones raisonnables du cerveau de Michel. Lorsqu'elle eut fait son chemin, il n'entrevit que trop bien la suite, car, dans l'esprit de Mariette, à un divorce ne pouvait succéder qu'un mariage. Il consulta l'avocat du Stade Rennais, pour le compte d'un ami qui voulait garder l'incognito. L'homme de loi le rassura : il

n'existait aucun cas de divorce prononcé par la Justice concernant un prisonnier. C'est ce que, avec grande précaution, il rapporta à Mariette en ajoutant que la société, sans compter ses parents, prendrait très mal cette décision d'aggraver la douleur morale d'un prisonnier en le privant d'une épouse, bien que fictive pour le moment. Il lui faudrait, hélas, attendre son retour, qui ne saurait tarder, selon le président. Et l'affaire en resta là.

Au printemps, le demi-centre de l'équipe professionnelle qui ne supportait pas les protège-tibias, reçut un coup malencontreux d'un soulier à crampons qui lui brisa ledit tibia gauche. Indisponible jusqu'à la saison suivante, l'entraîneur proposa Michel pour le poste, ce que le président ratifia, bien que son neveu visât la place. Cela signifiait de plus longues absences car l'équipe était appelée à se déplacer dans toute la zone occupée.

Ce que Mariette avait accepté de son époux légitime, elle ne le supporta pas de son amant. À chaque retour de déplacement, il devait subir un pénible questionnaire, non pas sur le déroulement de la partie – elle ne s'inquiétait même pas du résultat –, mais sur l'emploi du temps hors terrain de foot, qui se terminait invariablement par : “Jure-moi, Michel, jure-moi sur la tête de ta mère, que tu ne m'as pas trompée.” Il mettait d'autant plus facilement la tête de sa mère en jeu qu'il ne songeait – alors – nullement à tromper sa maîtresse. Petit à petit, la référence maternelle ne suffit plus ; il fallut jurer sur le crucifix que la boulangère de Dinan avait installé elle-même au-dessus du lit de sa fille, afin de la préserver des tentations du diable. Il avait mal joué son rôle et continua à le mal jouer, car Michel étant athée, mentir la main sur la croix ne lui faisait ni chaud ni froid.

Ce que Mariette craignait et qu'elle avait, malgré elle, un peu suscité, était arrivé, un soir à Nantes, puis une autre fois à Tours. Quand elle lui mit sous le nez une lettre d'une admiratrice de Lille qui n'avait pu s'empêcher de confier à la poste l'émerveillement qui continuait à l'habiter une semaine après le passage du demi-centre de l'équipe de Rennes, lettre qu'elle n'avait pas hésité à sortir de son enveloppe et encore moins à parcourir, la patience de Michel prit fin brutalement. Il la regarda froidement, un long moment, puis s'engagea dans l'escalier sans avoir prononcé un mot. Ce n'est qu'à la question d'une Mariette éplorée, lui demandant où il allait avec ses deux valises en bout de bras, qu'il ouvrit pour la première fois la bouche pour répondre :

– Je change de crèmerie.

Il eut à subir un long siège, d'abord épistolaire, puis oral ; en *mater dolorosa* au début, puis en mégère déchaînée qu'il s'estima devoir calmer, une seule fois, d'une gifle fortement appliquée, qui lui valut enfin une déclaration outragée :

– Jamais un homme n'avait porté la main sur moi, même pas mon père !

– C'est peut-être le tort qu'il a eu !

Et ce fut la fin.

– Si elle te l'avait rendue ? lui demanda Elisabeth un jour qu'il lui racontait cette aventure de jeunesse.

– Je lui en aurais donné une autre, encore plus forte.

Elle hocha la tête, garda le silence un long moment, puis déclara :

– Je pense que pour moi aussi cela casserait tout.

– Je sais donc ce qu'il me restera à faire le jour où...

Elle ne releva pas la phrase. Elisabeth était infiniment plus intelligente, intuitive et surtout elle savait jusqu'où ne pas aller trop loin, ce que Michel appréciait grandement en elle.

Aux vacances de l'été 1942 Michel ne disposait que du mois de juillet, le championnat reprenant au mois d'août. Il récupéra son vélo au garage Boullard à Corlay ; il y avait été préacheminé quelque temps auparavant par le camion à gazogène de l'entreprise Château, de Saint-Mayeux. Il retrouva Rick au bas de la côte du Roanno et fit le reste du chemin en sa compagnie ; son compagnon canin ne lui posa pas de questions, se contentant de manifester sa joie. Ce ne fut pas le cas des parents. L'annonce de son succès à la première partie du professorat de gymnastique, qu'il rebaptisa pour l'occasion : “professorat d'éducation physique et sportive”, ne souleva pas une montagne d'enthousiasme chez son père, à peine une colline, sinon une motte de terre, comme celle soulevée

par une taupe. Il ne lui posa aucune question concernant sa carrière footballistique. Michel lui annonça quand même qu'il faisait désormais partie de l'équipe professionnelle qui opérait en division un ; la moue paternelle ne se transforma en haussement de sourcils que lorsqu'il lui glissa, incidemment, ses gains. Quant à sa mère, elle lui posa trois questions :

1/ – Pour quelle raison as-tu changé de logement en cours d'année ?

Il lui répondit qu'il y dormait mal, l'environnement étant fort bruyant.

– Est-ce bien la véritable raison ?

Michel haussa les sourcils et attendit la suite qui ne tarda pas :

– Nous avons reçu une longue lettre de cette jeune personne qui nous a paru charmante, elle semblait t'estimer beaucoup, tu vois ce que je veux dire !

– T'a-t-elle dit qu'elle était mariée ?

– Non... Elle l'était ?

– Tout ce qu'il y a de plus mariée !

– Dans ce cas...

2/ – As-tu vu ta sœur au cours de l'année ?

– Une fois, au moment des examens.

– Elle était seule ?

– Oui, répondit-il, sans ciller. (Alors que c'était un gros mensonge.)

Un jour qu'il s'installait à sa table du resto U, où Mariette venait encore le relancer de temps en temps, Michel avait porté machinalement ses regards dans une direction inhabituelle. Deux étudiants, un homme, une femme, étaient assis l'un en face de l'autre. Le premier lui était inconnu ; la seconde personne n'était autre que sa sœur Jeanne. En s'approchant, il nota une place libre à côté d'elle. En s'asseyant il lança : "Bonjour sœurette !" Elle sursauta ; en l'embrassant il nota qu'elle était toute rouge, puis il ajouta ensuite, en désignant son vis à vis :

– Tu ne nous présentes pas ?

– Un ami.

– Ronan Gicquel, précisa le vis-à-vis en tendant une main à travers la table.

Jeanne ne put longtemps cacher qu'entrés à la Fac en même temps, ils se connaissaient depuis longtemps. Elle l'avait catalogué d'"homme à femmes" et résista longtemps à ses avances, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent ensemble internes à l'hôpital de Laval. Comment l'avait-il séduite et persuadée que désormais il n'y avait plus qu'une femme qui comptait : elle ? Michel ne l'apprendra que beaucoup plus tard.

– Tu ne diras rien à maman, hein ? avait supplié Jeanne, alors que son frère venait de découvrir qu'elle était femme elle aussi, ce dont il n'avait jamais douté, au contraire de leur mère.

– Si tu me le demandes.

– Je te le demande.

3/ – Les études, ça va ?

– Ça va.

Du foot, pas question.

Et Michel s'installa dans la routine des vacances. Après quelques jours, sa mère s'étonna qu'il ne fonce pas à Corlay tout de suite après le déjeuner :

– Tu n'as plus personne à qui téléphoner ?

– Plus personne.

– Si ton père avait accepté qu'on installe le téléphone, tu aurais pu le faire de la maison !

Il eut droit de temps en temps à des questions insidieuses concernant sa sœur, dont il se sortit non sans mal – sa mère aurait très bien réussi en enquêteuse de police !

Il regagna Corlay en fin de mois et laissa son vélo chez Boullard, pour Jeanne. Rick boudait sous le tilleul de la cour d'école.

Novembre 1942

Le 8 novembre 1942, les troupes américaines et britanniques débarquent en Afrique du Nord, encore française. Quelques barouds d'honneur ont lieu au Maroc ainsi qu'en Algérie, lesquels font plusieurs centaines de victimes, aussi bien du côté des forces alliées que françaises, car l'honneur ne peut se laver que dans le sang – tenace tradition, ô combien déplorable ! La raison et la prudence finissent cependant par l'emporter, d'autant que la certitude de la victoire allemande se fissure chaque jour davantage sur les plaines russes. Les forces armées françaises se rallient aux Américains et Britanniques et redeviennent les alliées de ces derniers, ce qu'elles avaient été jusqu'au 22 juin 1940, date de l'armistice signé par le maréchal Pétain.

Ayant laissé le gros de ses troupes en France métropolitaine, que les Allemands se sont empressés de mettre à l'abri dans des camps, l'armée française recrute sur place. Roosevelt a admis l'idée d'équiper l'armée de l'air renaissante en matériel moderne : Curtiss P 40, P 47 Thunderbolt, P 39 Airacobra pour les chasseurs ; Douglas B 26, Mitchell B 25 pour les bombardiers légers. Pour faire voler ces appareils, les pilotes font défaut ; il faut en former de nouveaux. Le climat du Maroc se prête parfaitement à l'établissement d'écoles de pilotage. Mais la prestation des unités aériennes pendant la brève campagne de mai 40 n'a pas laissé une impression grandiose aux anglo-américains – même si ce n'est pas totalement justifié –, aussi sera-t-il fortement suggéré de former les nouveaux pilotes dans les écoles américaines, canadiennes ou anglaises.

L'information parvient à Michel au cours du mois de décembre. Il n'hésite pas une seconde : une opportunité se présente de réaliser son rêve ; il ne va pas la manquer une deuxième fois. Il lui arrive souvent de traîner du côté de Rennes Saint-Jacques, l'aérodrome d'où décollent chasseurs et bombardiers allemands. Un seul coup d'œil lui suffit pour faire la différence entre un Messerschmitt 109 et un Messerschmitt 110, ne pas confondre un Focke Wulf 190 avec un Heinkel ou un Dornier ; il rage de n'être pas né trois ans plus tôt. Une semaine avant la date officielle des vacances de fin d'année, il adresse une lettre à la direction de son école, ainsi qu'à son président de club, pour les avertir qu'il doit se rendre d'urgence au chevet de sa mère, gravement malade. Aucune vérification n'est possible ; ses parents n'ont pas le téléphone ; la Sécurité sociale n'existe pas encore. À sa descente du train, il prend l'autocar pour Saint-Quay Portrieux où résident les parents de son copain de lycée Emile Delage ; ils tiennent une modeste quincaillerie en bordure du petit port à échouage. S'étant présenté, il demande des nouvelles d'Emile, à une dame qu'il suppose être M^{me} Delage, bien qu'il ne lui trouve aucune ressemblance.

– Le père ou le fils ? lui répond-elle.

– Le fils, nous étions au lycée ensemble.

À la consternation qui s'affiche sur le visage de la dame, il songe aussitôt au pire :

– Il n'est pas... ?

– Non, mais cela ne vaut guère mieux... mon mari vous en parlera mieux que moi.

Et elle crie :

– Emile, tu veux venir !

– C'est pourquoi ?

– Viens, je te dis. (Et elle éclate en sanglots.)

Paraît un homme en bleu de travail, la quarantaine passée, le sosie de son fils : même nez coupant, cheveux drus coupés en brosse (les siens gris), yeux verts, oreilles décollées, plus larges que la moyenne. Il commence par s'approcher de son épouse prostrée sur une chaise :

– Qu'y a-t-il, mamie ?

– Un camarade d'Emile ! (Et elle tend la main vers Michel.)

– Je suis Michel Le Guen.

- De la bande des trois aviateurs ! Au moins vous, vous n’avez pas été au bout de votre idée !
- C’est-à-dire que...
- Vous êtes de passage ?
- Non, je suis justement venu pour...
- À l’heure qu’il est, Emile est dans un camp de prisonniers en Allemagne, à Dachau, si le nom vous dit quelque chose !
- Non...
- Un camp disciplinaire...

Et il raconte que son fils, tout à sa folie de devenir pilote avait entrepris de rejoindre l’Angleterre par mer, “sans nous en parler, d’ailleurs !” Il avait réussi à embobiner le fils d’un pêcheur avec lequel il sortait souvent en mer pendant les vacances. “Entre pêcher le maquereau en vue de la côte et traverser la Manche il y a un monde !” Toujours est-il qu’au lieu d’aborder en Angleterre, ils s’étaient retrouvés sur une plage de Jersey, terre anglaise certes, mais occupée par les Allemands.

– Un mois plus tard, nous avons reçu la visite de la Feldgendarmerie qui nous a donné enfin des nouvelles de notre fils sur un ton tel que nous avons cru un moment qu’ils allaient nous embarquer, nous aussi. Si au moins il nous en avait parlé !... En un sens, cela vaut peut-être mieux car, à entendre les Fritz, il ne reste plus beaucoup de pilotes en vie de l’autre côté, à se demander d’ailleurs pourquoi les Teutons n’ont pas encore débarqué en Angleterre. C’est vrai qu’ils ont d’autres chats à fouetter là-bas chez les Russes.

- Emile, fais attention à ce que tu dis !
- Je ne pense pas que le copain d’Emile soit de la Gestapo !... C’était pourquoi au fait que vous vouliez le voir ?

Michel hésite un moment à dévoiler ses projets, pensant que ce serait mal venu dans les circonstances présentes, puis il se décide...

– Et il vous aurait suivi, sans nul doute ! On ne l’aurait pas dissuadé deux fois de suite... Mais qu’est-ce qu’il y a donc dans le ciel pour que cela vous tourne la tête ?³

– Je n’en sais rien, étant donné que je n’ai encore jamais pris l’air, mais compte bien le faire le plus tôt possible.

On lui offre une tasse de café au lait, avec du pain et du beurre, servie dans la cuisine. Pendant tout le temps que dure la collation, il en apprend plus sur son copain Emile que ce dernier n’en avait dévoilé sur lui-même pendant leurs années de lycée.

– Vous allez en parler à vos parents ? lui demande-t-on au moment de mon départ. (C’est effectivement son intention.)

De retour à Saint-Brieuc, il a juste le temps de prendre l’autocar pour Corlay. Pendant le trajet, il repense à son copain Emile. Pourquoi ne l’avait-il pas mis au courant de son projet ? L’aurait-il suivi ? Pour quelle raison n’y avait-il pas pensé lui-même ? Ce qui l’amène à s’interroger sur sa motivation : est-elle réelle, profonde ? Il est cinq heures de l’après-midi quand il descend du car à Corlay. La neige est tombée pendant tout le trajet ; une bonne couche recouvre déjà la place du marché. Il lui reste encore neuf kilomètres à parcourir pour se rendre chez lui. Aucun moyen de transport public n’existe. Certes, neuf kilomètres à pied ne vont pas rebuter un demi centre qui en parcourt autant sinon plus pendant un match, et ce, en courant ! Reste le problème des valises ! Il fait le tour de ses connaissances à Corlay. La postière avec qui il ne manquait pas de bavarder après sa longue conversation téléphonique avec Mariette ! Il l’a un peu perdue de vue depuis que... Il y a aussi Botrel, le boulanger dont la fille venait livrer le pain avant la guerre, mais elle a quitté le pays. Puis le garagiste chez qui son père faisait entretenir ses voitures avant la guerre. Boullard, il s’appelle. Quel est son prénom déjà ? Ah oui : Gaston... Gaston Boullard. Il se souvient qu’il l’avait à la bonne. Le garage Boullard se situe à la sortie de l’agglomération sur la route de Mur de Bretagne. Il avance péniblement dans la neige, portant avec peine ses valises. Le voici enfin devant la maison. La grande porte en bois

³ A sa sortie de Dachau, Emile Delage passera le concours de l’école de l’Air en 1946. Il fera carrière dans l’armée de l’Air et se retirera avec le grade de colonel.

du garage est fermée ; de la lumière filtre par en dessous. Il frappe : une petite porte annexe s'ouvre ; apparaît un homme tout rond, le visage barré d'une énorme moustache, la tête coiffée d'une casquette de mécanicien de locomotive –ce qu'il avait été.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je suis Michel Le Guen.

– Le fils de Marcel, l'instituteur de Saint-Mayeux ?

Il acquiesce de la tête.

– Le demi-centre du football-club Rennais ? (Michel corrige : “remplaçant, remplaçant”.)

Qu'est-ce que tu fous par là par ce temps ? (Et c'est seulement à ce moment qu'il l'invite à entrer.)

Quelque temps plus tard il est attablé à l'étage, dans la grande cuisine où ronfle une grosse cuisinière à bois, devant un bol d'ersatz de café, blanchi de vrai lait. La femme du garagiste, aussi ronde que son mari, s'est excusée de ne pas lui avoir servi du vrai café. On en trouvait au marché noir, mais elle se refusait à entrer dans le système. Puis la conversation s'oriente sur le temps, pourri par la guerre. Déjà, en début décembre, il était tombé un gros paquet de neige qui avait tenu plus d'une semaine ; le thermomètre était descendu à moins dix. Gaston fait remarquer que ce n'est rien à côté des moins quarante en Russie où les Boches sont en train de prendre une remarquable pilée à Stalingrad.

– Pas trop tôt que ces salauds sachent enfin ce que c'est la guerre ! fulmine l'épouse.

Leur fils unique, Jules, a été fait prisonnier sur les bords de la Loire ; ce qui est l'occasion pour le père de lancer une violente diatribe contre les généraux incapables, gâteux.

– La soi disant première armée au monde n'était qu'un tigre en papier, je ne sais pas qui a dit ça, mais c'est bien vu. Et maintenant, ils paradent au gouvernement ! En 14 c'était autre chose ; les Boches avaient en face d'eux des vrais combattants !

– C'est pas ce que tu disais avant ! coupe son épouse.

– Et qu'est-ce que je disais ?

– Que ç'avait été une vraie boucherie ; tu surnommait même Pétain le “boucher de Verdun” !

– Et je continue à le dire.

– Ce qui n'est pas très malin en ce moment.

– Je suis un ancien combattant, moi, je dormais à même la boue des tranchées alors que “monsieur” dînait chaque soir au champagne et se payait des belles pépées. Facile de dire, un gros cigare à la bouche : “L'ennemi ne passera pas !” Moyennant quoi il est devenu maréchal !

Puis on évoque de nouveau le fils qui s'était fait embaucher dans une ferme grâce à ses connaissances en mécanique. La patronne est jeune et sympathique ; son mari se trouve sur le front de l'Est.

– Tel que je le connais, il doit être plus d'un soir dans son lit ! se réjouit le père.

– Faudrait pas qu'il nous ramène une “bochesse” ! s'écrie la mère.

– Ton frère a bien épousé une Noire, là-bas en Afrique !

C'est au tour de Michel maintenant ; on lui pose des questions sur le foot, ce qu'il pense faire plus tard, après la guerre qui ne survivra pas à l'année 43, laquelle verra la défaite de ces sales boches ! Ce n'est pourtant pas ce que souhaite Michel qui hésite un moment puis se décide à leur confier son plan.

Germaine Boullard se récrie, imaginant toutes sortes de dangers ; Gaston s'enthousiasme. En début 1918 il avait réussi à se faire muter dans une unité d'aviation. Les moteurs des Spad, Morane, Potez, Bréguet n'avaient plus de secrets pour lui. Une seule fois il avait fait un tour sur un Bréguet XIV. Il avait bien songé à devenir aviateur lui aussi, mais il savait que sa promise, Germaine, qu'il avait épousée un peu plus tard au cours d'une permission, n'aurait pas aimé. “Autant se marier avec un courant d'air !” confirme ladite Germaine. Et puis, aussitôt la guerre finie, ç'avait été la débandade. Il avait obtenu une place de mécanicien de locomotive.

– Même ça, c'était trop ! Si Germaine passe une heure sans me voir, elle meurt !

– T'es peut-être pas content d'être ton patron ?

Il en convient volontiers. De conversation en conversation, l'heure du souper⁵ sonne à la pendule électrique. Michel se lève pour prendre congé.

– Vos parents vous attendent ? lui demande Germaine.

– Non, je me suis décidé rapidement.

– Vous ne leur avez pas téléphoné ?

– Nous ne l'avons pas : ma mère aimerait bien, mais mon père n'en voit pas la nécessité.

– Pareil ici, c'est moi qui ai insisté.

– C'est pas ce que t'as fait de mieux ! J'arrête pas d'être dérangé par ce foutu engin.

– Tu le serais encore plus si tes clients se déplaçaient pour prendre rendez-vous ! Il faut vivre avec son temps.

Gaston s'esclaffe :

– Tu l'entends, mon gars : Il faut vivre avec son temps, qu'elle dit ! S'il y a un truc qui fera de plus en plus partie de notre temps c'est bien l'avion, et elle est contre !

– C'est pas pareil !

– Assieds-toi, mon garçon, lui lance Gaston. Mémaine va nous préparer à bouffer. Tu vas coucher ici ; si demain la route est praticable je t'emmène avec ma camionnette gazogène... si toutefois la bourgeoise n'a rien contre !

– Non seulement elle n'a rien contre, mais j'allais te le demander.

Au cours du repas, Michel leur conte la malheureuse aventure survenue à son copain Delage. Gaston lui demande alors comment il compte se rendre en Afrique du Nord ? Il n'en sait trop rien et prend conscience que son projet présente pas mal de lacunes.

– Comment a fait le neveu du docteur Bellec ? demande Gaston.

– Il a pris un paquebot à Marseille, mais il était déjà en zone libre. Paraît que c'est pas facile de passer !

– Qu'est-ce que tu racontes ? Y a plus de zone libre, les Boches sont partout en France désormais, même que la flotte s'est sabordée à Toulon ! Avec tout le pognon qu'elle nous a coûté !

– Il paraît qu'il y a toujours une frontière, c'est ce qu'on m'a dit !

– Frontière ou pas, cela m'étonnerait qu'il y ait encore des paquebots ! (Il réfléchit un moment :) Reste plus que l'Espagne ! Si encore Franco n'était pas le copain des Chleuhs !

L'enthousiasme de Michel en prend un coup. Il remonte d'un cran quand Gaston laisse entendre qu'il en connaît une qui peut-être pourrait... !

– Qui donc ? fait Germaine.

– Ta sœur, parbleu ! Elle habite Pau. L'Espagne n'est pas loin !

– Oh, elle !

Gaston ne va pas plus loin car c'est l'heure des informations. D'abord nationales : les troupes allemandes enfermées volontairement dans Stalingrad constituent un immense piège où les Russes s'enfoncent ; leurs pertes sont énormes. Au printemps, l'offensive reprendra avec succès et contraindra Staline à demander la paix avant la fin de l'été ; l'Angleterre ne manquera pas de suivre. Pour la BBC⁷, écoutée à travers un très fort brouillage, les termes sont inversés : Stalingrad tombera au printemps, les Russes fonceront vers Berlin, cependant que les Alliés débarqueront en France.

– Vous voyez Michel, il vous suffit d'attendre quelques mois, conclut Germaine, quand ils montent se coucher.

Le lendemain, le ciel est dégagé, le thermomètre affiche moins dix degrés, la route disparaît sous un bon mètre de neige. Michel aide son hôte à dégager à la pelle l'entrée de la maison ; en ce qui concerne le garage, le patron n'en voit pas la nécessité : les clients vont rester chez eux. Puis il s'appuie sur sa pelle :

– Désolé, mon petit gars, dit-il (Michel avait au moins une bonne tête de plus que lui.), seul un traîneau à cheval pourrait prendre la route aujourd'hui. Il paraît que le père du docteur Bellec en avait

⁵ En province avant la guerre, on dînait à midi et soupait le soir.

⁷ British Broadcasting Corporation : émissions radio en provenance de Grande Bretagne

un... Je te parle de bien avant la guerre, la vraie, celle de 14 ! Ils l'ont peut-être gardé ! Je vais demander à Mémaine de l'appeler au téléphone, elle adore parler dans ce truc.

– Non seulement le traîneau existe encore, mais le docteur est parti avec, rapporte Gaston un peu plus tard. Je me demande d'ailleurs s'il aurait accepté de conduire un gaillard en bonne santé !

Lesté d'un solide déjeuner – celui du matin – Michel entame sa longue marche, traînant derrière lui une luge, fabriquée par Gaston pour son gamin, sur laquelle sont ficelées ses deux valises. Les souliers de footballeur se révèlent parfaitement adaptés au déplacement dans la neige profonde. Le temps ne manque pas pour égrainer quelques souvenirs.

Pour étrenner son vélo de grand, offert par sa grand-mère à l'occasion de sa rentrée en sixième de lycée, Michel avait fait l'aller et retour Saint-Mayeux-Corlay en 45 minutes, ce qui lui avait valu une interrogation orale de la part de son instituteur de père : étant donné que la distance entre Saint-Mayeux et Corlay est de 9 kilomètres 500, quelle avait été sa vitesse moyenne ? Il ne lui avait pas fallu plus de dix secondes pour trouver que cela faisait vingt-cinq quelque chose – ce n'est pas pour rien qu'il était le premier de sa classe ! – mais il dut aller au tableau de l'école pour les chiffres après la virgule, une suite sans fin de trois. C'était encore loin des moyennes de Bartali dans le Tour de France, mais combien le champion italien faisait-il à onze ans ! Sa mère trouva que c'était déjà trop, étant donné le visage rouge et ruisselant de sueur qu'il lui présenta. Une bonne partie de ses vacances se passa néanmoins sur son vélo. C'est sur sa bécane qu'il venait chercher des œufs et du beurre dans une ferme tenue par de vagues cousins, située dans un hameau à mi-parcours Corlay-Saint-Mayeux. Adélaïde, la cadette des filles de la maison, lui avait fait ressentir ses premiers émois de mâle. Elle était la fierté de ses parents, car elle travaillait bien à l'école, elle aussi. Ce n'est pourtant pas cette particularité qui attira son attention, mais bien plutôt certaines rondeurs bien placées, ainsi que de beaux yeux vert-grenouille – elle n'aurait pas aimé le qualificatif, mais il plaisait à Michel. La fréquence des visites augmenta, de même que la consommation familiale d'œufs et de beurre. Il y venait avec Dick, qui faisait peur aux poules. La mère commença par lui interdire d'amener son chien, avant de lui faire comprendre que sa fille et lui étaient un peu jeunes pour "fréquenter". Ils jurèrent de se revoir, quand ils seraient plus grands. Adélaïde perdit un bras, emporté par la courroie de la machine à battre le blé, l'été de la déclaration de guerre, ce qui la conforta dans l'idée de devenir institutrice ; elle dut apprendre à écrire de la main gauche. Le père, mobilisé au printemps 40, eut juste le temps de se rendre à l'Est de la France, en train, pour revenir à pied, en courant, vers l'Ouest. L'armée avait perdu sa trace ; il travaillait de nouveau à la ferme. Toutes ces nouvelles parvinrent à Michel, de seconde bouche, maternelle, qui, elle, ne voyait pas d'un mauvais œil cette idylle. Il aurait tant voulu se rendre à Kerhalo – nom du hameau – afin de confier à Adélaïde que son accident ne changeait rien à ses sentiments, mais la mère de la jeune fille resta intraitable : sa fille ne serait autorisée à fréquenter que le jour de ses dix-huit ans. La consommation d'œufs et de beurre diminua considérablement.

En arrivant à la hauteur du hameau de Kerhalo, qui comprenait cinq fermes en tout et pour tout, Michel s'arrête, tenté par un détour vers la ferme dont la fumée s'élève tout droit vers un ciel pur, mais blanc. Se souvenant que les vacances scolaires n'ont pas encore débuté, il y a peu de chances qu'Adélaïde y soit. Il se revoit également au cours des grandes vacances de l'année précédente, passer devant le hameau, en appuyant bien fort sur les pédales pour aller à la poste de Corlay téléphoner à Mariette ; il ne se souciait plus guère alors d'Adélaïde ! Il réinstalle la corde en boucle qui lui permet de tirer la luge, puis se remet en route, en se demandant pourquoi ce déplacement dans la neige, qui transforme totalement le paysage et au cours duquel il n'a rencontré que deux charrettes dont les conducteurs se sont contentés de le regarder avec des yeux ronds, fait remonter tant de souvenirs, à moins que ce ne soit le signe d'un changement important dans sa vie !

La côte du Roanno se présente, sorte de butte permettant d'accéder à un plateau sur lequel se situe son village familial. Terreur des cyclistes – 800 mètres de pente à 12% –, que pour sa part il escaladait en danseuse, sans ralentir le rythme, elle lui rappelle deux souvenirs.

Primo : les folles descentes effectuées, en compagnie de sa cousine parisienne, Janine, installée en amazone sur le cadre de son vélo, la première année où elle était venue passer une partie de ses

vacances à Saint-Mayeux. La petite, de cinq ans sa cadette, hurlait de peur et de joie mélangées. Elle en avait gardé une réelle admiration pour son grand cousin.

Secundo : c'est sur cette route que son père lui avait confié le volant pour la première fois, l'année de ses quinze ans. Il aurait pu aussi bien le faire à quatorze qu'à treize, ou même avant, car les changements de vitesse dans le garage n'avaient plus de secrets pour le fils depuis fort longtemps. Mais la borne se situait à quinze ans pour l'initiation à la conduite automobile, de même qu'à dix-huit pour fréquenter ! C'est en gravissant cette côte qu'il surmonta brillamment le mystère du double débrayage, que sa mère n'avait jamais réussi à assimiler. Les deux mâles s'en glorifiaient.

Une bande de gamins s'en donnent à cœur joie sur une luge rudimentaire fabriquée à partir d'une caisse en bois ; ils dévalent la pente enneigée en poussant des cris de Sioux sur le sentier de la guerre. Michel n'hésite pas à emprunter leur piste, ce qui rend l'ascension un peu plus aisée.

– Y a pas école aujourd'hui ? demande-t-il, alors qu'ils remontent leurs luges à ses côtés.

– C'est jeudi, m'sieur, lui répondent-ils en chœur.

Puis l'un d'eux, un peu moins timide, lui demande s'il n'est pas le fils du maître ? Il confirme. Un autre lui parle de son chien Rick, dont l'enclos se trouve dans la cour de l'école. À son avis, il est malheureux quand son jeune maître n'est pas là. Le cœur de Michel se serre, pendant qu'il approuve de la tête.

À mi-côte, il entend les douze coups de midi à la cloche de l'église ; les gamins se dispersent pour rentrer chez eux. La première maison du village paraît, celle de l'entrepreneur de constructions en tout genre. Le camion à gazogène a tenté une sortie, il est en travers de la route. Puis c'est l'atelier du charron dont le fils aîné, un copain de l'école primaire, est au petit séminaire à Rennes ; c'est lui qui aurait dû être le premier de la classe si son père avait été instituteur ! Pas une âme ne s'est manifestée ; la commune semble morte, vidée de ses habitants ; la cause n'en est pas la neige, mais la sempiternelle pause de midi dont la cloche de l'église donne le signal. Il ne reste plus que quelques mètres pour atteindre la grille d'entrée de la cour d'école, derrière laquelle se dresse Rick, son copain "pointer", qui jappe à en perdre haleine, seul du village à se moquer des douze coups de midi. Quand il pousse le portail, Michel a droit à une démonstration d'affection, comme seuls les chiens savent l'exprimer. La porte d'entrée de la maison s'ouvre : Marcel apparaît, en chaussons, une serviette nouée autour du cou. "Ça, par exemple !" s'exclame-t-il en ôtant la serviette. Puis, se retournant, il crie :

– Pauline, viens donc voir qui est là ?

M^{me} Le Guen surgit en courant, sabots de paille garnis de peau de lapin retourné aux pieds. Elle porte la main à son cœur avant de s'exclamer :

– Il est arrivé quelque chose à ta sœur ?

– Non, pourquoi ?

– Elle me cache quelque chose. Tu aurais pu nous prévenir.

– Comment ?

– Tu vois Marcel, si on avait le téléphone !

– Si on rentrait ! On serait mieux pour causer à l'intérieur, non ? dit Marcel.

– Attends, je vais aller lui chercher des pantoufles.

Pendant que son fils enlève ses chaussures de foot, Marcel se saisit des valises et ce n'est qu'en repassant devant lui qu'il demande :

– Tu as un problème ?

Michel fait oui de la tête, cependant que sa mère apporte les chaussons. En refermant la porte d'entrée, il note un réel reproche dans le regard de Rick, interdit de maison, mesure qu'il réprouve ainsi que sa mère. Il lui transmet un message muet : "Je reviendrai te voir tout à l'heure !" Puis il rejoint ses parents dans la cuisine où ronfle la cuisinière à bois, et sur la plaque de laquelle sa mère vient de poser une poêle en fonte.

– Tu aurais pu prévenir ! reproche-t-elle de nouveau, sans se retourner.

– Comment ? Je me suis décidé hier.

– À quoi ?

– Fais-lui donc à manger d’abord, il parlera ensuite, j’ai l’impression que cela va être long, coupe Marcel.

Et il reprend le cours de son repas, cependant que Michel se jette sur un pâté pur porc odorant, de la charcuterie Jaouën, qu’il tartine en grosse épaisseur sur une large tranche de pain paysan. Après avoir nettoyé son assiette d’un morceau de pain, Marcel bourre une pipe, tire quelques bouffées, puis, ne pouvant attendre davantage, lance :

– Tu t’es fait foutre dehors ?

– Non, non, répond Michel entre deux bouchées.

– T’as mis une fille enceinte ? s’alarme Pauline.

– Pas davantage.

Et il s’attaque à la grosse côte de veau à la crème préparée par une mère tenaillée d’une curiosité anxieuse, et qui ne cesse d’interroger du regard son mari. Après une dernière bouchée, suivie par une rasade de cidre, Michel s’essuie les lèvres et commence à dévoiler son projet, les yeux fixés sur le tuyau de la cuisinière.

– Cela ne t’a donc pas passé de vouloir être aviateur ? s’exclame sa mère.

– Pourquoi veux-tu que cela me passe ? Ne nous as-tu pas seriné maintes et maintes fois combien tu avais rêvé de faire ta médecine, et que tes parents t’en avaient empêchée !

– Pas seriné, raconté.... c’est vrai, mais c’est loin maintenant !

– Et toi, papa, qui voulais passer le concours de commissaire de police après la guerre... et qui en as été dissuadé par maman ! (Marcel opine de la tête.)

– Si tu avais vraiment voulu, tu l’aurais fait ! tente de se justifier Pauline.

– J’ai un copain qui l’a passé, il est divisionnaire, à Rennes précisément.

– On va pas revenir là-dessus, pleurniche quelque peu Pauline. (Puis elle se tourne vers son fils :) C’est un métier dangereux, c’est la seule raison pour laquelle je.... (Elle ne termine pas sa phrase, puis, après un temps de réflexion, ajoute :) Tu en as parlé à ta sœur ?

– Non, pourquoi ?

– Tu lui confiais tout quand tu étais plus jeune... plus qu’à moi !

3

Cap au sud

La chaîne des Pyrénées se dressait, immense barrière enneigée. Au loin à l’est culminait le pic d’Aneto à 3 400 mètres. Plus modeste, le pic du midi d’Ossau qui n’accuse que 2 885 mètres, s’élevait en face de Michel, debout au pied du château du bon roi Henri IV. (Dont la plupart des écoliers de France – et de Navarre – ne retiennent que sa fameuse poule au pot dominicale, pour tous !) En cette fin du mois de juin, la neige était encore présente à partir de 1 500 mètres. C’est tout au moins ce qu’avait rapporté Albert, le mari de Lucienne, sœur de Germaine Boullard, à son retour de tournée.

Pauline avait fait promettre à son fils de passer au moins le nouvel an en famille ; Jeanne, sa sœur, s’étant rendue pour Noël chez ses futurs beaux-parents, serait présente avec son “désormais” fiancé. Le premier janvier 1943 vit donc toute la famille réunie dans la maison d’école de Saint-Mayeux. Un bon coup de sud-ouest avait amené un sérieux redoux, suivi de fortes pluies qui avaient débarrassé la neige, mieux que les engins prévus à cet effet, dont le département ne possédait d’ailleurs qu’un exemplaire, réquisitionné par les Allemands.

Malgré le travail de sape de sa mère, insidieux et sans doute inconscient, la détermination du fils ne faiblissait pas. Il en rêvait la nuit ; se réveillait le cœur gonflé de volonté. Il calmait son impatience par de longues promenades avec son chien, qui devait se douter de quelque chose, car il ne ces-

sait de quémander des caresses. “J’aurais bien aimé t’emmener !” lui dit-il un jour en lui prenant le museau et en le regardant droit dans les yeux, “mais cela n’est, hélas, pas possible, car les Espagnols ne voudront pas de toi !” Car c’était maintenant décidé : il passerait par l’Espagne. Son père le surprit absorbé devant la grande carte de France Vidal Lablache, punaisée sur un des murs de la classe des grands ; s’abstenant d’abord de toute question, il se rendit à son bureau pour y prendre quelque chose, et ce n’est qu’au retour qu’il lui adressa ces simples mots :

– Tu prépares ton voyage ?

Michel confirma d’un mouvement de tête.

– On peut le faire ensemble, si tu veux !

Non seulement il voulut bien, mais il apprécia. La préparation de ce voyage rappela à son père les préparatifs en vue de son évasion d’un camp allemand en 1917. Ses souvenirs scolaires de géographie lui avaient tenu lieu de cartes ; il s’était félicité alors de ne pas avoir négligé cette matière. Ceux de Michel semblaient bien estompés, car il découvrit avec étonnement que le massif pyrénéen n’était pas une montagne à vaches. L’idée de franchir les Pyrénées en plein hiver parut totalement irréaliste à l’instituteur-père, alors que l’impatience de son fils – celle de la jeunesse – occultait toutes les difficultés. Jeanne, au cours de son bref séjour, parvint aux mêmes conclusions. Ronan, son fiancé, résuma la situation par un : “Il verra bien !”

Le mardi 2 janvier 1943, Michel prit le train à Saint-Brieuc en direction du Sud. Son sac à dos contenait deux chandails en grosse laine, tricotés par sa mère, les chaussures de chasse de son père en gros cuir imperméable, ainsi que des provisions pour la route qui auraient occupé un sac supplémentaire, s’il avait accepté tout ce que sa mère avait préparé. Il ne partait pas tout à fait à l’aventure ; deux adresses étaient notées avec soin dans un coin de sa mémoire. La première : celle d’un copain de captivité de son père, du nom de Soulac, instituteur à Bellac, une petite ville située entre Poitiers et Limoges, laquelle avait le double avantage de se trouver sur une ligne de chemin de fer ainsi qu’à proximité de la ligne de démarcation ; cette ligne qui continuait à couper le pays en deux : au nord, une France occupée ; au sud, une France qui se prétendait libre ! La deuxième adresse était celle de la sœur de M^{me} Boullard, qui résidait à Pau. C’est Gaston Boullard qui la lui avait confiée à son passage à Corlay, son épouse refusant désormais d’avoir affaire en quoi que ce soit avec sa sœur.

Etienne Soulac n’était pas un inconnu pour Michel. Depuis que le médecin spécialiste du foie, un organe à la mode en ces années 30, avait persuadé Pauline Le Guen qu’une cure annuelle à Vichy résoudrait la plupart, sinon la totalité de ses problèmes de santé – un peu imaginaires pour son fils et son mari, totalement pour sa fille Jeanne, qui se préparait à faire médecine –, chaque année au mois d’août, papa, maman et fiston Le Guen prenaient place dans la voiture familiale pour leur migration de santé vers le Sud.

Fidèle Citroënniste (A la “trèfle” avait succédé une B 12, puis une Citroën C4 F en 1935 et 36.), Marcel avait, en 1937, trahi la marque aux chevrons en optant pour une Chenard et Walker – à moteur Citroën, tout de même : celui de la traction avant 11 ch que son fils lui avait conseillé en vain. On pensait à ce voyage plusieurs mois à l’avance. Mi-juillet, Marcel prenait une journée pour se rendre à Corlay chez son garagiste Boullard en vue d’une grande révision, avant d’affronter le raid de six cents kilomètres en direction des bords de l’Allier. (Les lecteurs de cette fin de siècle, pour lesquels rarement une journée ne se passe sans se mettre au volant de leur voiture, auront sans doute quelque difficulté à imaginer combien entreprendre un voyage en automobile, avant la seconde guerre, représentait une aventure à laquelle on se préparait au moins la veille pour quelques dizaines de kilomètres, plusieurs semaines à l’avance lorsqu’il s’agissait de centaines !)

La première année, on fit étape à Bellac. Pendant que les deux hommes égrenaient leurs souvenirs de guerre, les épouses s’évertuaient à trouver un sujet de conversation. Josette Bellac n’avait pas d’enfants, et s’en désolait ; quant à sa santé, elle était de fer – n’y voir aucune relation de cause à effet ! La deuxième année, Pauline suggéra qu’on pourrait faire Vichy d’une seule traite, mais Marcel tenait à revoir son camarade de guerre. La troisième année on fit direct ; la Chenard et Walker était une voiture confortable – le concessionnaire de Saint-Brieuc descendait chaque année à Bordeaux d’une seule traite –, et Pauline avait passé son permis de conduire, malgré son incapacité au double

débrayage – ce n'était pas au programme du permis !

À 13 ans – en 1936 –, Michel promettait d'être grand ; six ans plus tard, il l'était – 1m85 – surtout pour l'époque. Aussi Etienne Soulac ne le reconnut-il que lorsqu'il donna son nom. Josette, par contre, non seulement le remit immédiatement, mais l'accueillit avec une chaleur à laquelle il ne s'attendait pas, étant donné le souvenir qu'il avait de cette femme au visage fermé. Poliment, elle demanda des nouvelles de sa mère, puis lui fit une place à table – c'était l'heure du souper. Ce n'est qu'à la fin du repas qu'elle s'enquit de la raison de sa venue, son mari ayant fait preuve d'une étrange discrétion. Il lui avoua un peu plus tard qu'il avait craint une fugue. Pour ce qui concernait le passage de la – toujours existante – ligne de démarcation, le fils de son ami ne pouvait pas mieux tomber, car chaque jeudi, il se rendait de l'autre côté, dans une ferme tenue par un ancien élève, pour s'approvisionner en beurre, œufs, poulets, canards, ainsi que jambon et viande de porc. En plus de la qualité des produits, il trouvait dans cette équipée un motif de satisfaction dans le fait de berner les occupants. "Sa petite guerre à lui !" railla son épouse, qui, par contre, ne cacha pas son admiration devant le projet de Michel de se rendre en Afrique du Nord afin de s'engager dans l'aviation. Elle laissa alors échapper qu'elle avait connu dans son jeune temps un aviateur qui avait cinq victoires à son actif au cours de la première guerre, ce que son mari semblait ignorer. Le lendemain, mercredi, Michel en sut un peu plus, car on lui avait conseillé de ne pas se montrer avant le grand départ. Josette, femme au foyer sans enfants, supportait mal ce manque d'autonomie. Après quelques grossesses n'ayant pas abouti, elle s'était résignée à cette idée, et avait envisagé de prendre un travail. Mais, devant le peu d'enthousiasme montré par son mari, elle avait également renoncé, et lui en voulait. Elle se réfugiait dans le rêve – ce qu'on appellerait de nos jours la déprime –, ce qui expliquait le souvenir que Michel avait de l'absence totale de communication entre sa mère et elle. Il lui fallut écouter le récit de sa triste vie ; aucune échappatoire n'était possible. Lorsque Etienne revint pour le repas de midi, il les regarda d'un air soupçonneux, la volubilité de son épouse ainsi que le brillant dans son regard lui ayant semblé étrange. Dès son départ, les confidences reprurent, lesquelles se terminèrent peu avant seize heures, fin des classes, par : "Que ne donnerais-je pour partir avec vous !"

– Pour quoi faire ? s' alarma-t-il.

– M'engager comme infirmière. Ils vont en avoir besoin. (Le retour d'Etienne fut accueilli avec soulagement.)

Lorsque les deux hommes quittèrent la maison au lever du jour, Josette ne s'était pas montrée. Michel eut une pensée pour cette femme qui n'attendait plus rien de la vie ; il réprima un frisson.

Peu avant midi, le vendredi 5 janvier, Michel parvint au 5 rue des Glycines, à Pau, adresse où était supposée résider la jeune sœur de Germaine Boullard, dont il ne connaissait que le prénom. "Ma femme a oublié le nom du mari de sa sœur, c'est leur père qui m'a donné l'adresse !" lui avait dit Gaston en la lui transmettant. Au vu de l'importance de la propriété, grande maison dotée d'un toit à trois pentes débordant largement, entourée d'un terrain planté de sapins et d'arbres à feuilles caduques, tous d'imposantes dimensions, Michel crut s'être trompé. Si sa sœur habitait un château, Germaine Boullard n'aurait pas manqué de le signaler. Il avait mémorisé l'adresse ; elle avait pu se transformer dans la case "mémoire" : cela lui était déjà arrivé. À tout hasard, il actionna la clochette fixée à l'un des piliers en pierre de taille soutenant le grand portail en fer forgé. Deux grands chiens au poil noir surgirent en aboyant, vinrent se placer derrière les grilles, puis se turent. Il ne connaissait pas cette race. Il leur aurait bien demandé quel était le prénom de leur patronne, habitué qu'il était à parler à son chien, d'autant que leur regard ne semblait pas hostile. Puis parut sur le perron une femme entre deux âges, vêtue de noir.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix pointue.

– Je voudrais voir madame...

– Madame, elle est pas là.

– Quand elle revenir ?

Il se demanda après coup pour quelle raison il s'était mis à parler charabia, d'autant que ce langage avait, semble-t-il, indisposé la domestique, qui rentra précipitamment en claquant la porte.

Que faire ? Interroger les voisins ? Faudrait-il encore disposer d'un nom ! Restait la solution de téléphoner à Corlay. Les communications passaient-elles la ligne de démarcation ? D'autre part, midi venait de sonner, et le bureau de poste serait fermé. Il en était là de ses réflexions quand il vit une jeune femme remonter la rue à bicyclette. Il nota un joli coup de pédale, remarqua qu'il s'agissait d'un modèle homme dont les pédales étaient pourvues de cale-pieds. Crissement des freins. La jeune personne venait de s'arrêter devant lui. Elle posa le pied à terre. Son visage était rouge, son souffle un peu court. Michel ouvrit tout grand les yeux, puis les referma : "Comment une telle ressemblance était-elle possible ?" Le visage de la jeune femme restait par contre impassible.

– Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-elle, avec un charmant sourire qui aggrava son trouble.

– Oui, bégaya-t-il, une personne dont je ne connais que le prénom : Lucienne.

– Je me prénomme Lucienne.

Elle souriait de plus belle, de tout son visage, du menton aux yeux. Il bredouilla de plus belle :

– Sa sœur s'appelle Germaine, et elle est mariée à un garagiste en Bretagne.

– À Corlay, plus précisément !

– C'est bien vous, alors !

– On se tutoyait, à l'époque.

– C'est vrai, on se tutoyait ! répéta-t-il, assommé par ce coup de théâtre incroyable, qui semblait par contre beaucoup amuser Lucienne :

– J'attendais ta visite, j'ai reçu une lettre de ma mère, dit-elle en l'invitant à le suivre.

Elle ouvrit le portail ; les chiens la bousculèrent quelque peu, avant de venir sentir son pantalon, qui leur transmit un message de Rick.

Taille au-dessus de la moyenne, visage ovale, grands yeux verts bordés de longs cils, cheveux châtain ondulés, Lucienne Botrel, épouse Roustan, – il venait de l'apprendre – respirait la joie de vivre et le dynamisme. Au cours du premier repas qu'ils prirent ensemble, sous l'œil manifestement désapprobateur de la domestique (une réfugiée espagnole prénommée Carmen), ils égrenèrent leurs souvenirs.

« L'année de ses 21 ans, Lucienne avait passé son permis de conduire, contre l'avis de sa mère ainsi que de sa sœur Germaine. Son père, Arsène, acquis d'avance à toutes ses idées, et en particulier à la dernière, laquelle consistait à acheter une camionnette, pour faire une tournée dans les communes du canton, n'avait toutefois pas osé se prononcer ouvertement.

– Mes confrères vont le prendre mal, avait-il (mollement) rétorqué.

– Il faudra qu'ils se mettent à faire d'aussi bon pain que toi, avait répliqué la fille.

» Une fois par semaine, le jeudi à Saint-Mayeux, la 301 Peugeot camionnette s'arrêtait devant le portail de l'école. Pour éviter des reproches de l'unique boulanger de la commune, Pauline avait chargé son fils de l'achat. "Je me souviens de toi, tu étais mignon tout plein... ce n'est plus le terme que j'emploierais aujourd'hui, mais tu n'as pas vraiment changé !"

» C'était l'année de son entrée en sixième au lycée de Saint-Brieuc. Pensionnaire, il ne revenait qu'aux vacances. Le stationnement de la Peugeot devant l'école, vidée de ses élèves par les vacances d'été, durait un peu plus que le temps nécessaire à la vente du pain ; au fil des années, il s'allongea. Le premier jeudi des grandes vacances 1938, Michel s'apprêtait à attendre celle qu'il appelait désormais sa grande amie, lorsque Pauline lui annonça que, depuis la fin des vacances de Pâques, on n'avait plus vu la camionnette de la boulangère, à laquelle d'ailleurs elle n'achetait de pain que pendant les vacances. L'après-midi même, il s'était rendu à Corlay. »

– Quand ta mère m'a appris que tu étais partie vivre dans le midi, autant dire au diable, cela m'a fait un coup. (Bien qu'elle eût près de douze ans de plus que lui, écart qui compte facilement double à l'âge qu'il avait – 15 ans –, il pensait souvent à elle, et non plus seulement comme à une amie.)

– Tu es gentil.

– Je suis revenu tout chose, le coup de pédale las ; j'ai mis près d'une heure. (Elle soupira en fermant les yeux !) Je m'étais imaginé bêtement que tu m'aurais attendu !

– Je suis désolée d’avoir pu te faire croire...
– Si j’avais su que tu étais la sœur dont Germaine Boullard parlait... !
– Tu ne serais pas venu ?
– Si, mais je me serais préparé mentalement.
– Ce qui signifie que tu n’aurais pas arrêté de te poser des questions sur le genre de femme que j’étais devenue, de telle sorte que tu n’aurais pu qu’être déçu ! C’est beaucoup mieux ainsi.

– Tu as sans doute raison.
– J’ai raison... En tout cas tu peux te vanter de m’avoir donné un sacré coup de jeunesse ! Michel, mon petit copain de Saint-Mayeux, devenu ce grand gaillard de beau gosse ! Dis-donc, tu dois faire des ravages !

Il n’osa pas la détromper et lui révéler que les ravages ne dépassaient pas les doigts d’une main, et revint à un point qui l’avait intrigué :

– Pourquoi ta sœur ne m’a-t-elle pas dit que ses parents étaient boulangers à Corlay même !
– C’est une longue histoire. Ils ne se voient plus, bien qu’habitant à quelques centaines de mètres.

Après le repas, ils se rendirent au salon, une petite pièce en rond, entièrement vitrée, qui donnait sur le côté est du parc.

– J’y passe une bonne partie de mes matinées. Albert, mon mari, est interdit d’accès. (Elle ne dit pas ce qu’elle y faisait. Il prit place en face d’elle :)

– Parle-moi de lui.
– De qui ?
– De ton mari.
– Il n’y a pas grand-chose à dire !
– Mais encore !
– Tu y tiens vraiment ?

En se voulant ironique il lança tout à trac :

– Pourquoi ne m’as-tu pas attendu ?
Sa répartie la surprit, indubitablement. Elle se regarda, le regard légèrement trouble :

– Tu parles sérieusement ?
– Non... pas vraiment.
– J’aime mieux ça.

Un court silence s’ensuivit, au cours duquel elle parut s’assombrir. Carmen apparut, portant un plateau qu’elle posa sur le guéridon. Elle s’apprêtait à servir, mais Lucienne l’interrompit :

– Laissez Carmen, je servirai. (Ce qu’elle fit, en précisant que c’était du vrai café, de contrebande, en provenance d’Espagne.)

– Que vous venez de recevoir ?
– Non. De décembre à mars, c’est trop difficile, d’autant que la surveillance aux cols s’est nettement renforcée depuis que les Allemands sont entrés en zone sud.

– Ah ! fit Michel.

Un court silence s’ensuivit, puis elle se pencha vers son jeune ami :

– En ce qui concerne ton projet, tu ne pouvais pas mieux tomber !
– Comment tu sais ? s’alarma Michel.
– Rassure-toi, personne ne m’a averti, même pas ma mère qui se demandait bien ce que tu venais faire ici ! Moi, j’ai tout de suite deviné... d’autant plus facilement qu’il se trouve que je suis la responsable d’une filière pour faire passer en Espagne les aviateurs alliés abattus au-dessus de la France. (Il voulut en connaître un peu plus.) Les opérations s’effectuaient plutôt bien jusqu’à novembre de l’année dernière. Nous traversions par les cols, aux postes frontières ; il suffisait d’arroser des deux côtés.

– Pour les Français aussi ?
– Hélas non, les Espagnols refoulaient les Français, jusqu’à présent. Quelques-uns ont tenté cependant par les sentiers de contrebande. Tous ceux qui ne parlaient pas parfaitement l’espagnol ont

été pris et livrés aux Allemands. Nous avons réussi cependant à en faire transiter quelques-uns en les baptisant Canadiens. Tu parles anglais ?

– Pas vraiment, malgré sept années de lycée.

– De toute façon, c'est bloqué. Désormais, pour mes aviateurs aussi, il va falloir passer par la haute montagne et ce ne sera pas possible avant le printemps.

– C'est ce que m'avait dit mon père, laissa-t-il tomber, d'un ton dépit.

– Il faut toujours écouter ses parents, conclut Lucienne.

Pâques était passé, le mois d'avril touchait à sa fin. Une tentative de franchissement d'une dizaine d'anglo-américains avait échoué. La neige était trop profonde. Lucienne n'avait cédé qu'à contrecœur devant l'impatience des aviateurs, chaque jour plus pressante. Désormais, elle déciderait en connaissance de cause.

En face de ce délai de plusieurs mois que son amie avait laissé entrevoir, Michel s'était donné quelques jours pour choisir entre les deux seules solutions qui lui restaient : retourner en Bretagne, ou attendre sur place. Lucienne avait spontanément offert de l'héberger pendant tout ce temps ; la maison était grande, une bouche de plus à nourrir ne lui posait aucun problème. Il vint du mari.

Michel fit sa connaissance le soir même de son arrivée. Après le café pris dans le boudoir, Lucienne lui avait fait visiter la maison, ses dépendances et le parc. Une grande baraque, dont les quinze pièces étaient toutes chauffées avant guerre, ce qui n'était plus possible en ces temps de pénurie, en retint-il ; il n'avait pas encore l'âge où l'on s'intéresse aux maisons, pas davantage qu'à son coût d'achat ou d'entretien. Puis ils revinrent au boudoir, où Lucienne lui raconta dans quelles conditions elle avait été amenée à quitter sa ville natale :

« Moi aussi, à l'âge de quinze ans, mon regard a été attiré par plus âgé que moi. Tu connais Lionel Bellec, le fils du médecin de Corlay ? (Michel en avait seulement entendu parler !) Lycéen, puis étudiant, il tranchait nettement sur les autres garçons du chef-lieu de canton par son habillement, toujours à la pointe de la mode parisienne, par les véhicules dans lesquels il se déplaçait, en commençant par une moto, qu'il remplaça par une voiture décapotable : une Salmson grand sport. Je m'étais juré d'attirer son attention, moi, deuxième fille de boulanger ! Hélas, je n'étais pas la seule à soupirer après le beau Lionel. Ce fut le cas en particulier d'une Parisienne, venue passer ses vacances au pays avec ses parents, Bretons émigrés dans la capitale à la fin de la première guerre, et qui avaient réussi dans la limonade. C'est elle qui est devenue M^{me} Lionel Bellec. Le coup a été rude ; c'est à ce moment que j'ai décidé mon père à me laisser faire les tournées dans le canton. »

– Ce qui m'a permis de faire ta connaissance !

Elle sourit et lui prit la main :

– Tu aurais eu quelques années de plus, je pense que tu aurais pu aisément me consoler !

– On est toujours ou trop jeune ou trop vieux !

– Rien n'est jamais définitif ! (Puis elle reprit :)

» En été 1938, sur la route de Quintin, je me suis arrêtée près d'une voiture garée sur le bord de la route, dont le conducteur faisait signe. L'homme était grand, la chevelure plaquée, séparée par une raie, selon la mode de l'époque, et il arborait une moustache. Cela me fit penser à une réclame parue dans le journal l'Illustration, intitulée l'Homme à l'Hispano, sauf que la voiture présente était une Salmson décapotable, la même que celle de Lionel. Il se présenta comme Albert Roustan, industriel dans le Sud de la France, et expliqua, confus, qu'il était tout bêtement en panne d'essence. J'avais toujours un bidon de réserve entre les deux sièges de ma camionnette. Je le lui tendis. Il s'y prit très mal pour verser le carburant dans le réservoir ; je dus intervenir. Il s'enthousiasma devant mon adresse, insista pour payer au prix fort le précieux liquide, et me demanda si je pouvais lui indiquer un bon hôtel pour passer la nuit. Il y demeura une semaine, pendant laquelle il fit la conquête de ma mère, un peu moins celle d'Arsène, et à peine la mienne, bien que maman crût bon de m'octroyer une semaine de congé, pendant laquelle je parcourus les routes de la région, comme passagère au début, puis au volant de la Salmson.

» Nous passions plus souvent que de raison devant la maison du docteur Bellec. J'eus même le plaisir de doubler la nouvelle voiture de Lionel : une Renault grand sport, dans laquelle il promenait

sa dulcinée. Et voilà comment, par défi, plus que par dépit, j'ai accepté la proposition de mariage d'Albert. C'est bête, stupide et pas glorieux ! »

Elle porta son regard vers les grands arbres du parc. Il respecta un moment son silence, qu'il crut devoir interrompre par un :

– Tu regrettes ?

– Pour parler franchement : oui et non ! Albert est aux petits soins avec moi. Je ne l'aime pas, je ne l'ai d'ailleurs jamais aimé ; je me laisse aimer... ce n'est pas désagréable, et cela me laisse une liberté d'esprit totale.

– Jusqu'au jour où... !

– C'est ce que me dit ma meilleure amie, qui est exactement dans la position inverse de moi : amoureuse folle de son mari qui, lui, se laisse aimer. Mais je t'ennuie avec toutes ces histoires qui ne sont pas encore de ton âge. As-tu déjà été amoureux ?

“*Avait-il été amoureux de Mariette ?*” Michel répondit en faisant en sorte que son expression démente ses paroles :

– De toi, oui !

Il lui sembla voir le regard de la jeune femme se troubler, avant qu'elle ne s'exprime :

– Bien que je ne te croie pas le moins du monde, si tu dois demeurer quelque temps ici, faisons tout pour que nous en restions où nous en sommes, que nos relations demeurent à l'état de rêve. D'accord ?

– D'accord.

Il finit par décider de rester. Il ne se voyait pas revenir, plutôt penaud, en Bretagne, essayer les sourires ironiques de sa sœur, entendus de son père, affronter les “Je te l'avais bien dit !” de sa mère ; sans compter les risques d'un passage aller et retour de la ligne de démarcation. Lucienne lui présenta le mari de sa meilleure amie, Paul Junois, le patron de la plus grande entreprise de travaux publics de Pau, qui était en outre président du Football Club Palois, opérant en première division amateur. Quand il apprit la présence dans les murs de la cité d'un ex-joueur professionnel, non seulement il le prit sous contrat après une mise à l'essai rapide, mais lui donna un travail à mi-temps dans ses bureaux. Lorsque Michel lui demanda s'il ne connaissait pas un endroit où loger, malicieusement, Junois lui demanda s'il n'était pas bien dans le château d'Albert ? La mimique par laquelle Michel répondit entraîna une réponse sarcastique : “Jaloux comme lui, on ne fait pas mieux... Dieu m'en garde !”

L'entreprise Junois occupait une grande dépendance du château (celui d'Henri IV), occupée par la garnison chargée de le défendre. Il comportait de multiples recoins dont l'un abritait les aviateurs alliés recueillis par la filière dont Lucienne était l'aboutissement. Albert, le mari de Lucienne – pétainiste, ainsi que toute sa famille – ignorait tout de cette activité, qu'elle masquait sous couvert de la direction de la bibliothèque municipale. Au bout d'un certain temps, Michel put entrer en contact avec les aviateurs. Il passait le plus de temps possible avec eux, ce qui lui permit de s'initier à la langue anglaise, ainsi qu'à l'aéronautique en chambre. C'est ainsi qu'il se lia d'amitié avec le doyen de la bande, Brian Mulloney, un Canadien de quarante ans. Grand avocat à Montréal, il était parfaitement bilingue, sa mère étant native de Québec. La première fois qu'il s'exprima en français, Michel ne put s'empêcher de sourire. Brian ne s'en offusqua pas, en lui faisant remarquer toutefois que son accent franchouillard était tout aussi risible, lorsqu'il s'exprimait en anglais. Il possédait une cahute – terme utilisé par Brian, bien qu'il désignait une construction importante – au bord d'un lac dans le nord du Québec. Il s'y rendait à bord de son avion personnel, qu'il équipait de skis en hiver, et de flotteurs en été. Sa femme était médecin ; ils avaient deux enfants, une fille, et un garçon, qui ressemblait étonnamment à Michel, lui confia-t-il. À la déclaration de guerre, il n'avait pas hésité à reprendre du service dans la Canadian Air Force où il avait servi pendant cinq ans, entre les deux guerres : “Sur des avions français, entre autres le Potez 25 !” On lui avait objecté son âge. Il avait fait jouer ses relations. Il avait participé à la bataille d'Angleterre. Abattu, “sans gloire”, à bord de son Hurricane, il avait passé une année dans un hôpital et repris du service sur Lysander, ce merveilleux aéroplane qui assu-

rait les liaisons entre la résistance française et les alliés. Jusqu'au jour où une malencontreuse panne de moteur ne lui avait pas permis d'éviter un bosquet, dans lequel son Lysander avait terminé sa carrière. Recueilli par l'équipe qu'il venait de ravitailler, il avait fini par atterrir à Pau.

Lecteur assidu de Jack London et Olivier Curwood, Michel s'était créé un Canada de rêve où la forêt, les immenses étendues enneigées, l'amitié entre les hommes et leurs chiens de traîneaux tenaient une place considérable. Sans nier la poésie d'une immense nature vierge ou presque, Brian souligna la rudesse qui en était la contrepartie. Puis il fit l'historique de la survie de ces 160 000 paysans bretons, normands, picards, abandonnés par la France au traité de Paris en 1763, refusant d'abandonner leur langue et leur religion. Sa mère avait dix-huit frères et sœurs, son père était fils unique ; lui-même n'avait que deux enfants. Il s'estimait le symbole d'un Canada nouveau, qui verrait le jour après la guerre, et où les rancœurs de l'histoire seraient abolies.

Lucienne rendait souvent visite à ses aviateurs, ne serait-ce que pour calmer leur impatience grandissante de reprendre le combat.

– Votre amie Lucienne est une femme remarquable, lui dit un jour Brian, jolie, intelligente, courageuse, elle a tout pour séduire. Vous connaissez son mari ?

– Oui, se contenta-t-il de répondre.

En fait, Michel ne l'appréciait guère. Lors de la panne d'essence qui lui avait permis de faire connaissance avec sa future épouse, Roustan s'était présenté comme industriel. Il s'agissait en fait d'une exploitation viticole, importante, certes, mais dirigée par son père et ses frères. Albert, éjecté des postes de responsabilité, se contentait de sillonner les routes pour faire connaître le Jurançon familial. Les quelques repas pris en sa compagnie, au cours desquels il pérorait sous les regards ironiques de son épouse, ne l'avaient pas grandi à ses yeux. Michel comprenait de moins en moins comment Lucienne avait pu se laisser séduire ?

Le jeune Le Guen passait une grande partie de ses moments de liberté à la bibliothèque, aidant son amie à classer, ranger, déménager. D'un commun accord ils n'évoquaient plus le passé, évitaient les confidences. Un jour cependant, il nota une réelle émotion dans le regard de Lucienne en face d'une petite fille de quatre ans accompagnant sa mère à la bibliothèque. Il attendit quelques jours pour oser lui demander si c'était elle ou son mari qui ne désirait pas d'enfant.

– C'est moi, lui répondit-elle d'un ton brutal, je n'ai pas envie qu'il lui ressemble.

– Pourquoi restes-tu avec lui, alors ?

– J'aviserais à la fin de la guerre. J'aimerais bien maintenant que tu ne me parles plus de cette question, ni de lui ! Promis ?

– Promis.

Elle s'étonnait qu'il emprunte tant de livres ! Il lui répondit qu'il lisait tard le soir avant de s'endormir. Malicieusement, elle lui demanda si c'était bien de son âge, alors que les jolies filles ne manquaient pas à Pau pour s'intéresser à un "beau footballeur". C'est un peu la même question que lui avaient posé ses coéquipiers du Football Club. Il aurait pu lui répondre qu'en matière de relations féminines, il était du genre fidèle, monogame, mais elle n'aurait pas manqué de lui demander quelle donzelle occupait ainsi ses pensées ? Un jour que, perchés sur une galerie permettant d'accéder aux rayonnages supérieurs, il lui transmettait des livres à fin de rangement, il lui effleura plusieurs fois la main. Ce n'était pas la première fois, mais l'émotion qu'il ressentit ce jour-là était nouvelle, et partagée, lui sembla-t-il. Elle s'immobilisa. Leurs regards se rencontrèrent. Ses yeux étaient embués.

– Il ne vaudrait mieux pas, chuchota-t-elle.

– Quoi ?

– Tu le sais bien.

Ils terminèrent leur travail, dans un silence troublant. Puis elle se réfugia dans son petit bureau, où elle s'enferma pendant que Michel tentait de plaisanter avec Sylvie, son assistante, une étudiante en lettres. Pas trop gâtée par la nature, la pauvre était par contre très gentille et remarquablement intelligente. Lucienne ouvrit la porte et fit signe à Michel de venir la rejoindre. Elle arborait un air sévère et c'est d'un ton inquiet qu'elle lui confia :

– Il y a du nouveau, il faut que j'aille les voir, tu pars devant, je te rejoins, attends-moi dans ta chambre.

La pièce qui lui servait de chambre se trouvait sur le passage menant à la grande salle où vivaient les aviateurs. Il s'assit sur le lit et prit un livre en l'attendant. La porte s'ouvrit ; Lucienne entra, referma la porte derrière elle et s'immobilisa à l'entrée. Il leva les yeux vers elle, posa le livre sur le lit et demanda :

- C'est quoi, le nouveau ?
- J'ai envie de toi à en crever.

Il se leva d'un bond, la prit dans ses bras ; elle tremblait... Un peu plus tard, alors qu'elle se rhabillait, elle lui lança :

– C'est une folie, mais c'en est une autre d'avoir attendu si longtemps. Je vais souffrir de ton départ, mais j'aurais encore plus souffert de regrets.

Ils se virent souvent, à la limite de la prudence. Elle voulut prétendre qu'il ne s'agissait entre eux que d'une simple attirance physique, forte, certes, violente parfois, et que seuls ses sens étaient impliqués ; il la laissa parler. Les mots amour, promesses, fidélité, furent bannis de leur vocabulaire, mais ils n'étaient dupes ni l'un ni l'autre.

Quand Michel voulut faire partie de la première tentative au début d'avril, elle cacha bien ses sentiments, commençant par lui rappeler son contrat avec Paul Junois de terminer la saison de foot, pour terminer en exprimant son doute quant à la réussite de l'entreprise : "Je me reprocherais toute ma vie si tu tombais aux mains des Allemands !"

Mi-mai un premier contingent d'aviateurs réussit le passage, non sans mal. Les convoyeurs conseillèrent d'attendre encore un mois, sinon plus, car la neige était remarquablement tardive en cette année 1943.

4

Halte là, les montagnards sont là !

Le camion à gazogène de l'entreprise Dunois roule en direction du sud. Dans sa benne découverte s'entasse un matériel hétéroclite, pics, pelles, marteaux piqueurs, sacs de ciment, sable. Un compartiment fermé occupe le quart avant du plateau. Il est censé contenir la réserve de charbon de bois. Pendant les premières semaines de l'occupation de la zone Sud, la Feldgendarmerie qui contrôlait les entrées et sorties de Pau, ne manquait pas de jeter un œil à l'intérieur de ce compartiment, puis s'en était abstenu. Une cloison amovible a permis de créer un espace dans lequel se tiennent, ce matin-là, dix aviateurs, plus un aspirant aviateur : Michel.

Ils y ont pris place en fin de nuit. Lucienne a tenu à superviser l'opération. C'est la raison qu'elle a donnée à son mari pour son découcher. Il n'a pas manqué cependant de venir vérifier sa présence ; à peine avait-il tourné le dos que Lucienne rejoignait son amant pour ce qui devaient être leurs derniers moments d'intimité. Dérogeant à leur convention de ne pas mêler sentiments et sens, ils avaient ébauché des projets d'avenir. La fin de la guerre n'allait guère tarder ; les Russes avaient repris l'offensive ; les aviateurs annonçaient un débarquement prochain. Michel espérait simplement qu'on lui laisserait le temps de devenir pilote et de combattre. Pour sa part, Lucienne supprimait la partie "combattre". Lorsqu'elle quitta la chambre, la première comme convenu, elle s'arrêta sur le pas de la porte pour dire :

- Je t'attendrai, Michel.
- Je t'aime, lui répondit-il.
- Moi aussi... comme une folle que je suis. (Fin de phrase qu'il n'entendit pas car elle avait déjà fermé la porte.)

Elle tint à vérifier leur installation, s'excusant pour le manque de confort et l'odeur.

- Très bon pour les bronches, plaisanta Brian. (Il prit la main de Lucienne sur laquelle il posa

ses lèvres, en ajoutant :) J'espère bien vous voir au Canada après la fin de cette foutue guerre ! (Puis, se tournant vers Michel, il lui demanda :) Vous ne dites pas au revoir à votre amie ?

– C'est déjà fait. (Et le lourd couvercle à charnières se rabattit sur eux.)

Le chantier se situait à Eaux-Bonnes, une petite station thermale, dont le maire préparait des jours meilleurs en entreprenant des travaux de voirie. La quarantaine de kilomètres furent couverts en un peu plus d'une heure, bien que la circulation fût quasiment nulle, mais sur une chaussée en mauvais état, aux nombreux méandres. Sur le couvercle avaient pris place une douzaine d'ouvriers qui s'interpellaient à haute voix, en français, espagnol, patois, riant et plaisantant, en s'accompagnant de grands coups de talons de leurs lourdes chaussures de cuir sur le flanc du compartiment. Brian dut intervenir plusieurs fois pour que ses camarades ne protestent par des coups, de l'intérieur cette fois. Car seul le chauffeur était au courant de l'opération. Le matériel et le personnel débarqué, le camion revint en direction de Laruns, s'engagea sur la route menant au col du Pourtalet, et prit un chemin de terre peu avant la station d'Eaux-Chaudes. Cette fin de parcours fut particulièrement pénible et les passagers clandestins durent s'arc-bouter les uns aux autres pour ne pas être projetés sur les parois. Le camion s'arrêta ; le chauffeur grimpa sur la benne, fit coulisser la barre de fermeture et leva enfin le couvercle. Trois hommes en jaillirent comme des diables, l'air tellement furieux que le conducteur recula en s'exclamant :

– J'y suis pour rien, moi !

Brian intervint :

– Nous le savons que vous n'êtes pour rien... dans pas longtemps ils vont regretter votre camion, c'est moi qui vous le dis.

De part et d'autre du véhicule s'élevaient deux bâtiments à toit débordant, dont l'un était dépourvu d'ouvertures. L'ensemble était enserré dans une vallée étroite qui se refermait à l'ouest, les flancs recouverts à mi-hauteur d'une forêt dense. Au fond, coulait une rivière au bord de laquelle s'était implantée la ferme. Un homme sortit de ce qui semblait être la maison d'habitation. Sous un ample béret de berger, son visage s'ornait d'une large moustache ; il était vêtu d'un blouson en mouton retourné, ainsi que d'un pantalon serré au-dessous du genou, qui s'enfonçait dans des chaussures montantes à lacets. On lui donnait une trentaine d'années. Il se présenta :

– Rémi Martin, avec un "i" et non un "y", ce que je regrette... je suis votre guide. Je parle l'anglais comme une vache espagnole.

Il n'avait manifestement pas l'accent du pays, ce qu'il confirma un peu plus tard, après avoir serré la main de chacun des occupants du camion, accompagné d'un "hello", suivi par :

– Je ne suis pas du coin, mais connais la montagne aussi bien que les autochtones, sinon mieux...

– Il ne me plaît pas ce type, chuchota Brian à l'oreille de Michel, et vous ? (Le Guen se contenta de soulever les épaules ; il faisait confiance à Lucienne.)

Le chauffeur leur souhaita bonne chance en ajoutant qu'il aurait bien aimé faire comme eux et revoir son pays, "si de l'autre côté il n'y avait pas ce salaud de Franco !" puis il fit demi-tour et reprit la route d'Eaux-Bonnes.

– Nous partirons dès la tombée de la nuit, en attendant, ne restons pas ici, dit Martin. (Et il prit la direction du bâtiment sans ouvertures.)

Brian traduisit. Quelques instants plus tard, le groupe était enfermé dans un endroit qui ne sentait plus le charbon de bois, mais le mouton. "Beaucoup moins bon pour les bronches", déclara Brian qui se mit à toussoter, avant d'être amené à élever la voix pour calmer ses compagnons qui protestaient sur les conditions de leur passage en Espagne, d'abord enfermés dans une caisse cahotante et malodorante, puis maintenant dans ce hangar à l'odeur insupportable.

– Vous espériez peut-être qu’on allait vous transporter dans un Greyhound¹⁰ jusqu’à Madrid ? Les Jerries font bonne garde et ils seraient heureux de vous enfermer dans un endroit qui ne sentirait ni le charbon de bois ni le mouton, mais dont vous auriez peu de chances de sortir avant la fin de la guerre. Pour ma part, je fais confiance à notre amie Lucienne, dont jusqu’ici nous n’avons pas eu à nous plaindre, sinon du temps perdu, mais la météo a été insensible à son charme, indéniable. D’accord Michel ?

– D’accord.

Puis Brian ajouta rapidement et à voix basse, en français, à son intention :

– J’espère que je ne me trompe pas.

C’est alors qu’un jeune Américain, se prénommant *George*, se précipita vers la lourde porte pour y tambouriner en hurlant :

– Ouvrez cette *fucking door* (putain de porte), ouvrez cette *fucking door*.

Aidé par deux autres aviateurs, Brian réussit à le calmer, pendant que George répétait :

– Ce salaud va nous vendre, ce salaud va nous vendre, je le sens.

C’est alors qu’une voix s’éleva du fond du hangar, en anglais :

– Je pense qu’on peut lui faire confiance.

Tous se retournèrent vers l’endroit d’où provenaient ces paroles. Un homme sortit de l’ombre et s’avança vers le groupe :

– Je m’appelle Albert, je suis français. (Et il résuma brièvement son histoire.)

« Pour des raisons qui n’apporteraient rien à l’histoire, il m’a fallu quitter Paris précipitamment. Ayant franchi la ligne de démarcation sans problèmes, je suis parvenu à Pau en vue de passer en Espagne par l’intermédiaire d’une organisation dont on m’avait donné l’adresse à Paris. S’y trouvaient déjà cinq personnes. Une nuit, nous avons embarqué dans une camionnette qui prit la direction d’un col. Le passeur nous avait expliqué que plus près nous en approcherions, moins nous aurions à nous déplacer en haute montagne. Lorsque nous sommes descendus du véhicule, nous n’étions effectivement pas loin du poste frontière, dont on percevait les lumières. Nous avons quitté la route, et commencé à progresser à flanc d’une vallée. Au lever du jour, nous étions à proximité d’une grotte dans laquelle on nous a fait entrer. La plupart d’entre nous avons sombré aussitôt dans un sommeil profond, sauf moi, qu’une sorte de sixième sens maintenait éveillé. C’est ainsi que j’ai pu voir notre passeur sortir de la grotte, ce qui en soi n’était guère inquiétant, à part qu’une heure s’était écoulée et qu’il n’était toujours pas de retour. Je me suis levé ; un des membres du groupe m’a demandé où j’allais ? “Pisser”, lui ai-je répondu. “Moi aussi”, m’a-t-il fait. Nous sommes sortis. Aucune trace du passeur. “Ne restons pas là”, lui ai-je dit et nous sommes montés nous cacher dans un bosquet se situant à une centaine de mètres de là. C’est alors que nous avons vu notre guide, accompagné d’une troupe en armes, dont l’uniforme noir ainsi que le béret signait l’appartenance à la milice, ces sinistres auxiliaires de la Gestapo. Peu de temps après, nos malheureux compagnons quittaient la grotte alors que les miliciens se disputaient pour savoir s’ils devaient se mettre à la recherche des deux manquants. Après avoir fouillé du regard un bon moment les alentours, les affreux sont redescendus dans la vallée. La journée s’est passée. Nous nous gardions bien de bouger, tout en nous interrogeant sur la conduite à tenir. Tenter la traversée, seuls, était bien risqué ; la montagne nous était étrangère ; revenir à Pau où nous ne connaissions personne d’autre l’était tout autant. Soudain une pierre déboule au-dessus de nous. “Un lapin !” dis-je, pour me rassurer. Puis une autre. Tous nos sens étaient en alerte. Des pas se firent entendre. On marchait au-dessus de nous. Nous nous sommes tassés un peu plus sur nous-mêmes. Peine perdue. Une voix ironique laissa tomber : “Bonjour, les amis”.

» Nous avons relevé la tête : un homme se tenait debout au-dessus de nous, en habit de berger, un grand bâton à la main. Il souriait en se présentant : “Rémi Martin, avec un ‘i’.”

» C’est notre homme. Nous l’avons suivi jusqu’ici. Cela fait maintenant une semaine que nous sommes dans cette grange, propriété d’un ami de Rémi, qui passe l’été en pacage avec ses moutons.

¹⁰ Célèbre compagnie d’autocars américaine.

De temps en temps, Martin vient bavarder avec nous ; il nous a dit attendre un groupe d'aviateurs alliés auquel il nous intégrerait, si toutefois vous ne vous y opposiez pas.

» Nous l'avons échappé belle ; des histoires comme la nôtre sont, paraît-il, fréquentes. Des passeurs marrons qui touchent des deux côtés, Rémi en connaît quelques-uns dont il se chargera à la fin de la guerre. Il nous a également raconté que, même à Paris, il raffolait des histoires de contrebandier. Puis il est entré comme ouvrier chez Renault. En 1936 au moment des premiers congés payés, il est venu les passer dans le Sud chez un ami de guerre de son père, vivant à Tarbes. Il y est resté et a réalisé son rêve de gosse. À la fin de la guerre en Espagne, il a fait passer un grand nombre de républicains. Depuis que ça sent le roussi pour les Allemands et que Franco a commencé à tourner sa casquette, il a repris son activité en sens inverse. Voilà ce que je voulais vous dire. »

Ce récit apporta un réel soulagement. Puis il présenta son jeune camarade : Paul Jégo, un Breton de Quiberon.

En fin d'après-midi, le loquet de la grande porte s'ouvrit sur Martin qui traînait derrière lui une petite charrette à bras. Il entra ; la voiturette contenait de la nourriture : pain, mouton froid et bouteilles de vin.

– Nous partirons dès la tombée de la nuit. Ce soir débute la nouvelle lune. Lestez-vous bien car les occasions de gueuleton seront rares avant que vous ne soyez de l'autre côté.

Brian traduisit. George trouva le moyen de dire qu'il détestait le mouton et qu'il ne supportait pas le vin. Albert, pince sans rire, lui répondit qu'il y avait une réserve d'eau dans le hangar, alimentée par une dérivation de la rivière, et qui servait aux moutons.

Lorsque Rémi revint un peu plus tard, il portait un grand sac en bandoulière dont il sortit une douzaine de sacs plus petits munis de bretelles. Il expliqua que chacun devait se charger soi-même de sa nourriture et des affaires personnelles qu'il souhaitait emporter ; qu'il ne disposait pas de mulet et que lui-même n'en était pas un.

À dix heures du soir, ce jeudi 28 juin 1943, Martin ferme la grande porte de la grange aux moutons et entreprend de remonter la vallée en direction de l'ouest. Il explique que les patrouilles allemandes ne s'aventurant guère loin en dehors des routes, le parcours qu'ils vont effectuer se situera entre les deux cols du Pourtalet à l'est et du Somport à l'ouest. Ces noms ne disent rien à la plupart, sauf Paul qui dispose d'une carte et d'une boussole, vieux réflexe de chef de patrouille des Scouts de France, qu'il a rejoint dès l'âge de dix ans.

Comme pour Michel, sa vocation avait été contrariée du fait de l'occupation de son pays par les Allemands ; il se destinait à la carrière des armes, en intégrant l'école militaire de Saint-Cyr.

– Si tu connais Quiberon, Michel, lui lança-t-il, cela doit te surprendre qu'un Breton vivant sur cette avancée en mer que constitue la presqu'île de Quiberon, n'ait pas choisi la marine ; mais les vocations ne s'expliquent pas. Toi-même, ce n'est certainement pas les avions qui ont survolé ton bled qui ont déterminé ton choix.

“Effectivement ce n'étaient pas les avions mais plutôt les oiseaux qui lui avaient donné envie de les rejoindre.” (C'est ce qu'il avait répondu à un de ses professeurs !)

Le jour pointait à l'horizon quand ils parvinrent au sommet de la vallée. Devant eux le pic du Midi d'Ossau s'éclairait de rose, à l'inverse des phares qui s'éteignent à la fin de la nuit. Martin indiqua qu'il faudrait passer la journée sous le couvert des arbres pour éviter d'être repérés par les guetteurs munis de jumelles, ainsi que les avions d'observation qui sillonnaient la chaîne. Il avait à peine terminé qu'un bruit de moteur se fit entendre en provenance du nord, où se trouvaient les deux terrains d'aviation de Pau et Tarbes. Le guide fit précipiter le mouvement. Peu après, un avion les survola. À travers la frondaison, on put voir une espèce de libellule à aile haute qui se déplaçait à faible vitesse. Brian le suivit des yeux un moment et chuchota à l'intention de Michel, bien qu'aucune chance n'existât qu'il puisse être entendu : “C'est un Fieseler Storch, l'équivalent de mon Lysander.” L'avion s'éloigna dans l'ouest ; une heure après, il était de retour et mit le cap au nord.

– Il y a un mois, cet itinéraire, bien plus facile, n'aurait pas été possible, déclara Martin, ils auraient vu nos traces de pas sur la neige. (Raison pour laquelle il avait bien recommandé d'éviter de

marcher dans les plaques de neige qui subsistaient par endroits.)

Paul sortit sa carte et, après un moment de recherche, nomma l'endroit comme étant le pic de la Gentiane, altitude 1 700 mètres. Rémi confirma en souriant, en ajoutant qu'il le prendrait bien comme passeur dans son équipe, ce à quoi Paul répondit que sa motivation n'était pas d'éviter les Allemands, mais au contraire de leur rentrer dedans. La répartie ne plut pas. Martin répliqua sèchement :

– Tu as été bien content de me trouver quand ton copain et toi vous étiez paumés, malgré ta carte et ta boussole. Maintenant si tu veux que je te présente des Allemands, ils ne sont pas loin d'ici, on verra ce que tu sais faire !

Paul, mouché, se tut, puis s'adressa à Michel et Brian d'une voix tremblotante :

– Ce n'est pas ce que j'avais voulu dire. Moi, ce que je veux, c'est m'engager dans l'armée pour aider la France à reprendre le combat et retrouver son honneur.

– Je vais aller lui parler, dit Brian. (Il se leva et dit simplement à son retour :) Tout est arrangé, mais promets-moi de ne pas recommencer.

– Mon père n'arrête pas de me dire que j'ai la tête trop près du bonnet.

– On a la même expression au Québec, sauf qu'on dit : chapeau.

Le temps s'écoula dans un silence qui n'était plus troublé que par une roche qui soudain se mettait à rouler, ce qui ne manquait pas de faire dresser les oreilles, ou par une soudaine brise vagabonde qui faisait chanter les sapins. Quelques rayons d'un soleil généreux traversaient la frondaison, dispensant un peu de chaleur. La plupart somnolaient. Un peu avant midi, s'étant élevé au sommet d'un arbre, Rémi annonça de la pluie pour la soirée. Vers quatre heures, un voile de nuages élevés envahit le ciel : éclaireurs annonçant l'arrivée des gros bataillons chargés d'eau. Le soleil disparut, impuissant ; le froid retrouva son terrain. Martin conseilla de revêtir les ponchos fournis par Lucienne à Pau, équipement dont ne disposaient pas les premiers groupes qu'il avait fait passer et dont le manque s'était fait cruellement sentir. Le vent se leva, fort. Ce n'était plus un chant qui s'élevait de la forêt mais des gémissements se transformant parfois en rugissements. Les premières gouttes tombèrent, amorties par les aiguilles de pin, lesquelles, bien vite submergées, ne jouèrent plus leur rôle de tampon.

– Cela ne sert plus à rien de rester là-dessous, profitons-en pour avancer, déclara Martin.

La montre de Brian indiquait quatre heures quand la troupe se remit en marche. Ils avançaient sur une file, la tête baissée pour profiter de l'abri de la capuche. Toutes les heures, Martin faisait une pause de cinq minutes. Brian le suivait afin de transmettre une instruction éventuelle ; George, dernier du groupe des pilotes, était suivi d'Albert qui précédait Paul. Michel fermait la marche. Le guide lui avait assigné ce poste car il était le seul, selon lui, à disposer d'une forme physique satisfaisante. La progression se fit à contre-pente pendant quelques heures, allure difficile et fatigante du fait de l'angle donné aux chevilles. Le premier à protester fut George. Martin s'apprêtait à répliquer vivement quand Brian lui toucha le bras. Il se contenta de serrer les dents, puis expliqua l'itinéraire. Avant de parvenir sur les hauts plateaux qui mèneraient à la frontière, deux torrents barraient la route ; utiliser les ponts étant trop dangereux, il fallait les franchir à gué et, pour cela, s'approcher le plus près possible de la source. Il était huit heures quand ils parvinrent au premier. Depuis le départ, la pluie n'avait cessé. Martin les fit arrêter sur une petite plate forme au bord d'une chute dont la musique eût été plus appréciée en d'autres circonstances.

– Nous allons manger là, dit-il.

Il sortit son couteau, se coupa une tranche de pain, puis extirpa de son sac une côtelette de mouton dans laquelle il mordit à pleines dents. Quand il vit que seuls, Michel, Paul et Brian l'avaient imité, il finit tranquillement son repas, essuya son couteau, le renfonça dans une poche, se servit une rasade à sa gourde, avant de lancer :

– Si vous voulez jeûner jusqu'à la fin de cette pluie, je vous signale qu'elle va durer au moins jusqu'à demain midi. Pas d'amateur ? En route, Michel, un coup de main.

Déroulant une corde qu'il portait en guise de ceinture, et la prenant en main, Martin franchit le passage rocheux large d'une dizaine de mètres ; Michel assurait l'autre bout. Puis ils s'arc-boutèrent pour tendre la corde.

Suivi par Brian, George s'engagea le premier, négligeant ostensiblement de s'assurer au cordage, en plein milieu, il glissa sur un rocher ; Brian voulut le rattraper : ils tombèrent tous les deux dans l'eau qui n'était guère profonde en cet endroit, mais suffisamment toutefois pour les recouvrir entièrement. Ils se relevèrent, regagnèrent la berge par leurs propres moyens, pendant que le reste du groupe passait sans encombre le gué.

Martin était furieux, il s'adressa à George en criant :

– Encore une autre connerie comme celle-là et tu te démerdes tout seul. Traduisez-lui !

Ce que fit Albert, mais George avait compris et il avait le nez bas.

– Ça va Brian ? poursuivit-il.

– Ç'aurait pu aller mieux !

– Ce qu'il faudrait, c'est un bon feu pour lui permettre de se sécher, suggéra Michel.

– Autant expédier une fusée pour dire où vous êtes ! répliqua Martin d'un ton mauvais. (Puis, après avoir réfléchi, il continua d'une voix contenue cette fois :) Si vous êtes d'accord, je connais une maison de berger inoccupée dans laquelle on pourra faire du feu, mais cela va faire un détour de plusieurs heures.

– Pas la peine, répondit Brian, je vais me réchauffer en marchant.

– Comme vous voudrez.

La crête franchie, ils redescendirent vers le lit du deuxième torrent qui fut atteint au lever du jour. La pluie cessa, remplacée par un épais brouillard. Martin décida qu'on allait prendre quelques heures de repos sur ce petit plateau qui bordait la source. Il se faisait du souci pour Brian. Dès la reprise de la marche en début de nuit, le Canadien avait eu du mal à suivre le rythme. Au premier arrêt, il peina à se remettre debout. Son souffle était rauque ; des quintes de toux le forçaient à s'arrêter pendant un long moment. Paul et Michel le soutenaient alternativement. Mais ils le sentaient faiblir, tandis que Brian n'arrêtait pas de déplorer freiner l'avance. La dernière heure, ils durent presque le porter. Dès l'arrêt-repos, il se coucha tout de son long dans l'herbe humide. Michel s'approcha de Martin :

– Il ne va pas pouvoir continuer.

– J'ai bien vu.

– La cabane dont vous aviez parlé !

– On s'en est beaucoup éloigné.

– Paul et moi sommes d'accord pour le porter.

– Vous n'y arriverez pas.

– On peut toujours essayer.

– Il faut en parler aux autres ; Brian n'est pas en état de le faire.

– Albert s'en chargera.

Michel, pensant que les aviateurs formaient une grande famille, fut consterné par l'accueil plutôt frais que reçut cette proposition d'un retour en arrière ; ce fut même un non catégorique de la part de George, responsable pourtant de l'état du Canadien. Puis, non content de s'être exprimé, il entreprit de persuader les autres du danger de cette proposition. Albert traduisit à Martin qui se trouvait à ses côtés et lui demanda :

– Est-il vrai que cela compromet notre passage ?

– Le vôtre, non ; le leur, oui.

– Expliquez-vous.

– Je ne devrais pas, mais ils me forcent à le faire.

Et il précisa qu'il existait une filière quasi officielle pour ce qui concernait les aviateurs alliés. À la frontière, ils seraient pris en charge par un détachement de la police qui les conduirait directement à Madrid à l'ambassade américaine.

– Et nous ?

– Vous serez arrêtés et emprisonnés à Jaca, une ville tout près de la frontière.

– Combien de temps ?

– Cela va de quelques semaines à plusieurs mois.

- Est-on sûr au moins d'en sortir ?
- À 90% oui.
- Pourquoi vous ne nous en avez rien dit ? s'enflamma Paul.
- Nous ne savons pas vraiment à qui nous avons affaire.
- C'est dégueulasse.
- Vous pouvez toujours abandonner si vous le désirez, je vous reprendrai au passage, dit Mar-

tin.

Il s'écoula un bref instant chargé de tension, que Michel rompit :

- Qu'est-ce que vous comptez faire, Martin ?
- Continuer : nous sommes déjà en retard.
- Et Brian ?
- S'il peut suivre, il vient...
- Sinon ?
- Nous allons le laisser là, je le reprendrai au retour.
- Il ne survivra pas... je reste avec lui.
- Comme tu voudras.
- Moi aussi, dit Paul. Et toi, Albert ?
- Je voudrais bien, mais je ne peux pas.
- Traduisez leur qu'on continue, dit le guide... départ dans deux heures.
- Une dernière question, fit Michel... Ce George là, il savait ?
- Non.
- C'est un beau salaud.
- Je suis d'accord avec vous, mais ce sont mes clients.

Et il alla s'adosser à un rocher pour prendre quelques minutes de repos.

En compagnie de Paul, Michel s'éloigna un moment du groupe, en proie à une colère rentrée, mêlée d'un sentiment d'impuissance ; puis ils revinrent vers Brian qui toussait sans arrêt, le corps parcouru de tremblements. Michel lui posa la main sur l'épaule.

– J'ai tout entendu, s'exprima avec difficulté le Canadien... j'apprécie, mais cela ne servira à rien, il faut que vous partiez.

– Nous n'allons tout de même pas vous laisser là... Paul et moi on va vous porter.

– Vous ne tiendrez pas une heure, ici je suis bien... il y a de l'eau... je ne risque pas de mourir de soif.

L'humour de ces derniers mots grandit encore l'admiration qu'il portait au Canadien ; on ne pouvait pas laisser un type comme ça mourir comme un chien dans cette montagne. Après une longue quinte de toux qui le recroquevilla sur lui-même, Brian reprit dans un souffle, à la limite de l'audible :

- Si j'arrivais à me réchauffer, cela irait mieux.
- On va faire un feu, décida Paul.
- Il faut en parler à Martin.
- Demande lui, toi, je vais chercher du bois.

Michel se leva, s'approcha du passeur plongé dans un profond sommeil duquel il hésita à le tirer :

- On voudrait faire un feu... pour Brian. C'est possible ?
- Hein ? fit Rémi.

Michel répéta. Réveillé pour de bon cette fois, Martin jeta un coup d'œil circulaire avant de répondre :

- Avec ce brouillard épais, on ne risque rien... si vous réussissez à l'allumer.

Ancien scout, Paul prétendait pouvoir faire du feu dans n'importe quelles conditions. Il ne bluffait pas. Dix minutes plus tard, une bonne flamme jaillit du tas de bois qu'il avait amassé. Le premier à vouloir s'y rendre fut George. Fou de rage, Paul se précipita sur lui et l'étendit à terre d'un seul coup de poing au menton. L'Américain voulut se relever mais il fut tenu aux bras par deux de ses collègues. Pendant ce temps, Michel avait traîné Brian pour l'approcher du feu que le reste du groupe rejoignit aussitôt après. Le Canadien finit par s'asseoir. Ses quintes de toux s'étaient espacées, les

tremblements atténués ; il ôta son poncho, puis le haut de son habillement, blouson, chandail, chemise qu'il mit à sécher, ce en quoi il fut imité par George. Ensuite, ce fut le tour du bas.

De temps en temps, Paul se levait pour alimenter le feu. Deux heures s'écoulèrent, entrecoupées de tentatives de plaisanteries de quelques pilotes, lesquelles tombèrent à plat. Mieux valait se taire. Martin consulta sa montre.

– Ça va mieux, Brian ?

– Un peu, oui, merci à Paul.

– Vous pensez pouvoir continuer ?

– Je suis réchauffé, mais j'ai les jambes comme du coton, ce doit être la fièvre. Je ne pourrai pas vous suivre.

– Je vais lui construire un abri, décréta Paul.

– Il ne faudrait pas que cela prenne la nuit, dit George.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Martin.

Albert traduisit.

– Dites à ce petit con qu'ici c'est moi qui commande. Paul prendra le temps qu'il faut.

L'abri échafaudé par Paul était étanche à la pluie ; l'ex-scout recouvrit le sol d'un tapis d'aiguilles de pin dont il trouva un tas bien sec à l'abri d'un rocher. Brian s'y rendit, tenant son bras. Pendant ce court trajet, tous purent se rendre compte de son état de faiblesse, à commencer par lui-même. Il prit place ; ses vêtements étaient secs, ainsi que le tapis d'aiguilles. En s'installant, il déclara que c'était le plus beau palace qu'il eût jamais fréquenté.

– Dans trois jours au plus tard je suis de retour, vous ne risquez rien, personne ne passe par ici, lui dit le guide.

– Je vous attendrai de pied ferme, si je puis dire... en tout cas, j'espère.

Martin fit disperser le feu. Tous vinrent prendre congé de Brian, à part George. Le guide avait tenu à ce que Paul et Michel soient les derniers. Brian leur souhaita bonne chance, les invita à venir le voir après la guerre au Canada et regretta que les mots ne puissent exprimer la gratitude qu'il éprouvait envers eux.

– Avec une jeunesse dans votre genre, la France ne peut que repartir du bon pied. Allez maintenant, je suis royalement bien dans cette cahute. Je la reproduirai telle quelle sur les bords de mon lac.

Le groupe avait pris de l'avance, Paul et Michel durent courir pour les rattraper. À un moment, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils s'arrêtèrent pour se retourner ; Michel eut soudain l'atroce impression que c'était son père qu'il abandonnait ainsi en pleine montagne. Il avait dit un jour à Brian qu'il le faisait penser à son père ; "J'en ai l'âge", lui avait-il répondu, ajoutant : "J'aurais été heureux d'avoir un fils comme vous, un futur aviateur, qui plus est !"

Le samedi à midi, ils s'arrêtèrent pour déjeuner au bord d'un lac. Le brouillard tenait toujours, mais on le sentait prêt à s'effiloche. Martin précipita le mouvement afin de se trouver à couvert lorsqu'il se dissiperait. Comme un tissu qu'un coup de vent emporte, le brouillard s'évanouit, dévoilant le majestueux pic du midi d'Ossau qui culmine à 2 884 mètres. En contrebas, s'étalaient la série des lacs d'Ayous qu'ils venaient de quitter. "Demain midi, nous serons à la frontière... à temps !" précisa le guide. Prenant leur repos en bordure de forêt, avant la dernière marche de nuit, ils profitèrent d'un soleil chaud pour finir de sécher leurs vêtements. Les pensées de Michel se portaient de temps en temps vers une petite cabane de branchages ; il supposait qu'il en était de même pour Paul. Ils écoutaient George se vanter de ses exploits amoureux en Angleterre, ce qui finit par agacer un pilote de la RAF qui lui demanda s'il était aussi champion en face des Messerschmitt ? La réponse vint d'un autre Américain, qui révéla que George s'était fait descendre à sa première sortie.

Le temps accordé au repas s'était écoulé, le dernier en France. "Demain vous mangerez à l'espagnole", dit Martin, qui donna le signal du départ. Dès les premiers pas, George mit le pied sur

une roche qui se déroba sous lui. On entendit un “*fuck it*”¹² retentissant, suivi par des gémissements. Martin remonta la colonne et vit l’Américain allongé de tout son long, et se tenant la jambe. Il nota aussi qu’il avait échangé ses chaussures de marche pour des espadrilles en corde, raison de sa glissade sur la pierre. Il s’approcha, examina la jambe, se releva en hochant la tête.

– Venez voir, Paul.

Paul se pencha, tâta un peu, ce qui arracha à George un hurlement, et confirma ce que pensait Martin :

– Elle est bel et bien cassée.

– Qu’est-ce qu’il a dit ? hurla le blessé.

Albert traduisit. George cria :

– Vous n’allez pas me laisser là, hein ?

– À moins que vous ne trouviez quelqu’un pour vous porter, je crains bien que si, répliqua le guide, demandez leur.

George s’adressa successivement à ses concitoyens, lesquels se contentèrent d’afficher un air embarrassé, puis aux Anglais qui secouèrent la tête, enfin aux trois Français. Paul répondit :

– La seule chose que je peux et veux bien faire pour lui est de réduire sa fracture et lui confectionner une attelle.

– Vous êtes médecin ? aboya George.

– Non, mais c’est le genre de choses qu’on apprend chez les scouts.

– Je ne veux pas.

– Libre à vous.

Toute cette conversation se tenait par Albert interposé. Martin intervint, et s’adressa à Paul :

– Vous savez réellement le faire ?

– Oui.

– Eh bien, on va le faire, qu’il le veuille ou non.

Il réclama de l’aide. George fut saisi aux bras et jambes. Il tenta bien de se débattre, mais la douleur l’arrêta net. Paul tira d’un coup sec sur sa jambe. George poussa un hurlement, puis se tut. Puis le jeune Breton confectionna deux attelles à partir d’une écorce, et les consolida au moyen de son foulard. “Un cadeau de ma mère !” souligna-t-il pour montrer qu’un scout savait surmonter ses rancunes. Lorsque l’opération fut terminée, Martin donna le signal du départ.

– Eh ! vous n’allez pas me laisser là ! hurla l’Américain.

– Bien obligé... des amis espagnols viendront vous chercher... vous avez de l’argent sur vous ?

– Pourquoi vous ne me portez pas ? Le jeune Français sait sûrement confectionner un brancard.

– Moi aussi je sais, répondit Martin mais je n’en ai nulle intention. Allez, en route, on n’a que trop tardé.

Lorsque George vit le groupe se lever et s’apprêter à marcher il se mit à hurler. Le guide bondit sur lui et le bâillonna de son mouchoir. Un autre Américain voulut s’interposer et enlever le bâillon. Martin ne se fâcha pas et fit signe au groupe de venir autour de lui :

– Albert, dites-leur que si ce porc continue à gueuler, il va alerter les Allemands qui ne sont plus loin à vol d’oiseau, c’est la raison pour laquelle je l’ai bâillonné. Maintenant, si son ami est décidé à le porter, je suis d’accord, mais à condition qu’il suive notre train, nous commençons à être sérieusement en retard. Au plus tard demain à midi je serai de retour avec mes amis espagnols, et nous nous occuperons de lui. N’oublions pas le Canadien dont ce foutu Américain est en grande partie responsable de l’état. Je leur donne cinq minutes pour se décider.

Le pilote américain qui était intervenu fit part de son intention de rester aux côtés de George, après confirmation par Martin qu’il reviendrait les chercher.

¹² Equivalent de “putain de m...”

Ils marchèrent toute la nuit, sous un ciel étoilé. Au petit matin, un léger brouillard s'installa. Ils se trouvaient maintenant sur un vaste plateau à près de 2 500 mètres. Le froid était vif. Puis soudain, un bruit de clochettes, mélangé à des aboiements, leur parvint. "Mes amis bergers", dit Martin et il prit la direction d'où venaient les bruits. Le brouillard se leva sur un troupeau de moutons autour duquel couraient trois chiens, lesquels, à la vue du groupe, changèrent de direction pour se précipiter vers les arrivants. Lorsqu'ils reconnurent Martin, ils quittèrent instantanément leur air menaçant et vinrent se frotter à ses jambes.

– Nous sommes en Espagne, dit Martin.

Quatre hommes sortirent de quelques constructions sommaires en pierres sèches ; Martin s'avança vers eux, leur serra la main, échangea quelques paroles, puis revint vers son groupe.

– Ce que je craignais est arrivé, les policiers ne nous voyant pas venir sont repartis, d'autant que nous sommes dimanche. Ils ont dit à Manuêlo qu'ils repasseraient peut-être dans la soirée mais ce n'est pas sûr.

– Sinon ? demanda un pilote anglais.

– Soit vous attendez ici le prochain rendez-vous, prévu dans une dizaine de jours, soit vous descendez avec les Français à Canfranc où l'on va vous mettre en prison. En attendant, mes amis vous offrent à manger.

Tous se réunirent autour d'un grand chaudron dans lequel mijotaient des morceaux de mouton. Des boules de pain furent distribuées. Le mouton était tendre, dégoulinant de sauce ; le pain était frais, fait de la veille par les bergers. Une gourde en cuir circula, elle contenait du vin rouge âpre, fort, mais qui complétait bien le repas.

– Profitez-en, dit Martin, car il paraît que dans leurs prisons, la bouffe n'est pas terrible.

– Il n'y a pas moyen d'éviter le passage en prison ? demanda Albert.

– Si vous parlez bien espagnol, c'est possible. Mes amis peuvent vous fournir des vêtements de paysan. Mais j'aime mieux vous prévenir qu'il y en a peu qui ont réussi.

– Je tente le coup.

– Dites-leur quelques mots pour voir.

Albert entama une conversation avec Manuêlo, le plus âgé des bergers, et leur chef apparemment. D'abord surpris, il hocha la tête plusieurs fois, puis arbora un sourire étonné, avant de s'adresser à Martin.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Paul.

– Qu'il parlait très bien, mais avec un accent de Valence.

– C'est là que je suis né.

Les Américains avaient déjà fait la remarque qu'Albert pourrait facilement passer pour un des leurs ; voilà que maintenant on pouvait le prendre pour un Espagnol. Il ne l'avait laissé entendre à personne, pas même à Paul qui le côtoyait déjà depuis près d'un mois.

– Tu parles d'autres langues ? s'étonna ce dernier.

– Russe, allemand, italien, plus quelques autres, mineures.

Cet Albert-là était de plus en plus mystérieux.

Quelque temps plus tard, il apparut, vêtu d'une veste et pantalon au tissu passablement élimé, le torse recouvert d'une chemise en coton de couleur douteuse, chaussé d'espadrilles en cordes.

– Je les ai payées plus cher que chez mon tailleur à Londres, fit-il remarquer, mais la liberté n'a pas de prix.

Il serra la main à tous, un peu plus chaleureusement celle de Paul, puis se dirigea vers un sentier qui devait l'amener à la gare de chemin de fer de Canfranc.

Le reste du groupe se scinda en deux ; les Anglais préférèrent attendre avec les bergers ; les Américains se faisaient fort d'éviter la prison en excipant de leur nationalité. Peu après midi, Ernesto, le plus jeune des bergers, siffla entre ses doigts, par trois fois. Quelques instants plus tard, on vit arriver un mulet de bonne taille et qui dodelinait de la tête. Martin expliqua qu'Ernesto allait profiter pour faire ses courses et ajouta qu'à son retour, c'est avec ce mulet qu'ils repartiraient chercher ce "sale con d'amerloque qui n'a pas cessé de nous emmerder pendant toute la traversée !" Puis il leur souhaita bonne chance. Michel s'associa à Paul pour bien lui recommander de ne pas oublier Brian.

Puis, précédé d'Ernesto et de son mulet, le petit groupe composé des deux Français et des Américains se mit en marche.

En fin d'après-midi, au détour du sentier muletier qu'ils suivaient depuis le début, Ernesto s'arrêta, tendit le doigt, désignant une petite agglomération. Il donna un nom que personne ne comprit mais que Paul, après avoir consulté sa carte, supposa être la station de chemin de fer de Canfranc, au sortir du tunnel du Somport. C'est à cet endroit qu'avait lieu le transbordement des trains venant de France car l'écartement des voies espagnoles était différent du reste de l'Europe. Un train était en gare ; on voyait la fumée de la locomotive s'élever droit dans le ciel. Cette cité misérable se para aussitôt de couleurs merveilleuses, aussi bien pour Paul que pour Michel. C'est là qu'allait commencer une nouvelle vie, exaltante. Avant de déboucher dans la ville, le sentier passa devant un petit fortin. Deux sentinelles gardaient l'entrée. Paul nota le laisser-aller et la pauvreté de l'uniforme. Le calot duquel pendait un gland était couvert de taches, de même que la veste et le pantalon ; quant aux chaussures, elles n'étaient autres que de vulgaires espadrilles, comme celles qu'avait chaussées Albert. Paul, qui avait fait sa préparation militaire supérieure, en tira des conclusions un peu hâtives sur la valeur de l'armée espagnole. Au débouché du sentier, deux hommes semblaient les attendre. Leur uniforme était vert, un vert plus clair que celui de la Wehrmacht, en tissu de bonne qualité. Un bizarre chapeau noir, en cuir rigide, coiffait leurs têtes, que Paul compara à une coiffe bretonne, sauf qu'elle n'était pas en dentelle ; leurs bottes de cuir, noires également, luisant au soleil, montaient jusqu'aux genoux. Le contraste était frappant avec la pauvreté de mise des soldats, ce qui laissait supposer que cette formation était chérie du régime. "Carabineros", dit Ernesto, avec un respect mêlé de crainte. La gendarmerie espagnole, les carabiniers, appelée encore *Guardia civil*, avait supporté tous les régimes avec la même rigueur. Franco pouvait sans crainte s'appuyer sur eux. L'un d'eux, le chef, fit signe à Ernesto qu'il pouvait continuer, en indiquant au reste du groupe de le suivre. Aucun moyen de se défiler ! Pour aller où d'ailleurs ? Les deux pandores ne semblaient pas étonnés ; l'affaire semblait routine. Un des Américains voulut protester de sa qualité, l'un des gendarmes pointa son fusil dans sa direction, arrêtant net toute velléité ultérieure.

5

España

Peu de circulation en cette fin de journée dominicale. Des paysans marchaient à côté d'une charrette tirée soit par un âne, soit par un cheval dont aucun n'était de la première jeunesse. Quelques femmes passèrent, se dirigeant vers l'église ; elles étaient vêtues de noir, la tête recouverte d'une mantille. Personne ne fit attention aux prisonniers, à part quelques gamins qui jouaient dans la rue avec une balle en tissu. Ils riaient en les montrant du doigt, pas méchamment, se moquant simplement d'eux pour s'être laissés attraper par les *carabineros*. Les rues, qui avaient dû être empierrées, n'étaient que poussière. Les constructions qu'ils longeaient sentaient le délabrement. Pour tout dire, ce premier contact avec l'Espagne était plutôt lugubre, malgré le ciel d'un bleu pur parcouru d'hirondelles. Le bâtiment devant lequel ils firent halte était encore un peu plus délabré que les autres. L'un des carabiniers ouvrit une grande porte à deux battants composés de planches disjointes, laquelle débouchait sur une cour intérieure. Après que le groupe fut entré, il referma la porte, de l'intérieur, par une planche posée en travers. Et ce fut l'attente. Les gendarmes s'étaient assis sur un banc en pierre. Ils roulèrent une première cigarette qu'ils firent durer le plus longtemps possible, la réallumant avec un briquet à amadou qui appartenait au chef. Ils en roulèrent une deuxième puis commencèrent à s'agiter, signe que leur patience commençait à s'émousser sérieusement. De temps à autre, ils levaient les yeux au ciel dont le bleu avait pâli. Un des Américains ayant consulté sa montre de poignet, le chef se leva, vint vers lui. Il crut qu'il s'intéressait à la montre et s'apprêtait à ne pas résister. Non, le pandore voulait simplement connaître l'heure. 9 Heures passées. Son épouse avait invité de la famille ; il avait encore une bonne heure devant lui avant qu'ils ne se mettent à table, sans lui. Sa

femme l'en avait averti, amèrement consciente du peu de cas que le pouvoir, qui s'appuyait pourtant sur eux, faisait de la vie privée des carabiniers. Il se rassit sur le banc et ferma les yeux.

De grands coups donnés sur la porte le firent sursauter. Déjà son adjoint courait vers l'entrée. Un civil entra, gros, visage rond et rouge, crâne dégarni. Il était suivi d'un homme plus petit, sec, à la chevelure bien fournie.

– Bienvenue en Espagne, bastion de la lutte contre le communisme. J'espère qu'il n'y a pas de communistes parmi vous, sinon ils regretteront d'être venus.

– *What does he say ?*¹³ s'écria un des Américains, en se tournant vers Le Guen.

Son anglais scolaire était insuffisant pour traduire toute la diatribe ; il se contenta de lui dire que l'homme était content de nous accueillir dans son établissement, puis se retournant vers l'Espagnol, il lui précisa que des aviateurs américains se trouvaient parmi leur groupe.

– On m'a déjà fait le coup, attendons notre spécialiste qui s'est rendu à Madrid et ne sera de retour que dimanche prochain. Traduisez-leur en précisant bien que si ce n'est pas le cas, je les remets aux Allemands. (Il attendit la traduction puis demanda :) Vous êtes combien de Français ?

– Trois, répondit étourdiment Paul.

– Qu'ils viennent vers moi.

Paul et Michel avancèrent.

– Où est le troisième ?

– Je me suis trompé, rectifia Paul, nous ne sommes que deux.

– Vous avez dit trois.

– Je me suis trompé, je vous répète.

– Vous avez dit trois.

– Je suis d'accord.

– Qui est le troisième ?

– Nous ne sommes que deux, mon ami s'est trompé, intervint Michel, sa langue a fourché comme on dit chez nous.

– Chez nous aussi on dit ça, mais la langue fourche toujours pour quelque chose. Vous avez vos papiers ?

– Nous les avons perdus, répondit-il. (C'était la consigne donnée par l'organisation.)

– Et vous aussi, je suppose ? demanda-t-il à Paul.

– Oui.

– Demain matin vous prendrez le train pour Jaca, conseillez au troisième de changer d'avis.

Puis il s'adressa aux carabiniers et sortit. Ordre fut donné aux prisonniers de se lever et se diriger vers une pièce qui donnait sur la cour, où ils furent enfermés pour le reste de la nuit, sous la garde du plus jeune des gendarmes. La pièce était vaste et comprenait une trentaine de lits sur deux étages. Une malheureuse ampoule de faible puissance dispensait une lumière chiche qui permit cependant de juger de la propreté douteuse de l'étoffe recouvrant les matelas. Un lavabo en pierre occupait un coin, surmonté de deux robinets au-dessus desquels était clouée une plaquette à l'inscription à moitié effacée : "*agua potable*". L'autre coin contenait les latrines.

Interrogés par les Américains, Paul et Michel s'efforçaient tant bien que mal de répondre à leurs questions. À celle d'un éventuel repas, ils n'en savaient pas plus qu'eux ; le carabinier, interrogé par signes, se contenta de hausser les épaules. Les deux Français finirent par s'allonger sur un des lits, imités par la moitié des Américains. Le jour était à peine levé que la porte s'ouvrit à grand fracas, sous la poussée du carabinier chef qui paraissait de méchante humeur.

– *Frances*¹⁵, cria-t-il.

Paul et Michel se levèrent. Il leur fit signe de le suivre et son adjoint referma la porte derrière eux, sous les cris des Américains. Direction : la station de chemin de fer. Un train de marchandises était en gare, locomotive sous pression. Ils furent conduits en tête de train et invités à monter dans un

¹³ Qu'est-ce qu'il dit ?

¹⁵ Français.

wagon divisé en deux par une grille métallique, derrière laquelle bêlaient quelques dizaines de moutons. Le carabinier referma la porte en leur disant quelques mots qu'ils ne comprirent pas, et ils se retrouvèrent seuls humains dans cette moitié de compartiment. Décidément, le voyage s'effectuait sous le signe du mouton, sans y voir une quelconque signification apparente.

Aux bêlements s'ajoutait le bruit du roulement, amplifié par cette magnifique caisse de résonance que constituait le wagon ; à chacun des virages, nombreux, le troupeau glissait tel un bloc laineux pris en masse ; l'odeur n'avait aucune raison de s'atténuer car, à part l'aération de plafond, il n'existait aucune ouverture latérale. Ils finirent par remarquer quelques encoches pratiquées entre deux planches ; elles n'avaient rien de naturel et prouvaient qu'ils n'étaient pas les premiers à utiliser ce mode de transport. Ils y introduisirent le nez. Ne resta plus que le bruit. Quant au paysage, tout ce qu'on pouvait en dire était que le train ne roulait pas dans une plaine. Aucune idée non plus de la distance à parcourir. Le gendarme avait dit "Raca", la carte de Paul ne dépassait pas Canfranc. Rien ne servait de supputer.

– Eux non plus ne savent pas où ils vont, conclut Paul en désignant les moutons, la seule différence qu'il y a entre nous et eux, est que pour nous ce n'est pas notre dernier voyage, tout au moins peut-on l'espérer.

Il était midi passé quand, après un long arrêt dans une gare qui devait être celle de Canfrancville, suivi de nombreux autres en rase campagne, terme on ne peut mieux adapté, vu la pauvreté de la végétation, le convoi s'arrêta de nouveau ; un coup d'œil par la fente indiqua qu'il s'agissait d'une gare. Un moment d'attente ; les moutons se turent subitement, montrant des signes manifestes d'inquiétude. Le silence n'était plus troublé que par le halètement de la locomotive. Des pas se firent entendre, puis des voix ; les barres bloquant la porte de leur wagon grincèrent, puis la porte prit le relais en couinant lors de son ouverture. Une lumière crue, aveuglante, envahit le compartiment. Deux carabiniers se tenaient en face, fusil en travers. On leur fit signe de descendre. Ils mirent pied à terre sur un quai désert. L'un des gendarmes lia le bras gauche de Paul au bras droit de Michel, garda un bout de corde suffisamment long qu'il saisit dans une de ses mains, en se plaçant derrière eux.

– *Anda*¹⁷, dit le chef.

Et ils sortirent de la gare. La soif commençait à les tenailler sérieusement.

– *Agua*, dit Paul, en se retournant, première étape dans son apprentissage de la langue espagnole.

– *Anda*, répondit le pandore qui donna un coup sec sur la corde.

– Ils ne vont tout de même pas nous faire crever de soif ! s'indigna Paul.

Comme à Canfranc-gare, la population ne leur prêtait guère attention. Circulation identique de charrettes à bras, ou traînées par un mulet. Ils croisèrent une seule voiture, une Mercédès décapotable, dont l'aile droite arborait un fanion étoilé ; à l'arrière se tenaient deux personnages à l'uniforme chamarré. Les deux pandores s'arrêtèrent, firent un quart de tour afin de saluer ces importantes personnalités. Le carabinier arrière dut momentanément lâcher le bout de corde qui le reliait aux prisonniers, lesquels auraient pu profiter de ce moment de relâche pour prendre la poudre d'escampette ; mais, encore une fois, pour aller où ? En fait de poudre, c'est la poussière de la route soulevée par la belle automobile qui les saupoudra de la tête aux pieds, avec une certaine prédilection pour les bottes vernies, ainsi que le chapeau des gendarmes qui n'hésitèrent pas à mettre plus bas que terre, en paroles, ceux qu'ils venaient de saluer. C'est ce que les deux prisonniers déduisirent sans aucun secours de traduction. Paul cracha pour éliminer la poussière de ses lèvres et répéta :

– *Agua*.

– *Anda*.

Il n'y eut plus long à "ander"¹⁸. Après avoir traversé en diagonale une petite place, dont Paul nota le nom "Antonio de Rivera" sur une plaque, ils se dirigèrent vers un bâtiment à deux étages, dont le crépi, fort ancien au vu de sa couleur, était atteint de lèpre au dernier stade de son évolution. Il ne

¹⁷ Marchez.

¹⁸ *Andar* : marcher, *ander* : franspagnol

tranchait pas des autres constructions, sinon par ses dimensions et le fait qu'un drapeau à deux bandes horizontales marron-rouge, enserrant une bande jaune plus large, flottait en façade, laquelle ne portait aucune inscription. Le groupe s'arrêta devant une grande porte cochère, fermée. L'un des gendarmes donna un coup de crosse en plein milieu, la planche vibra, une lucarne s'entrebâilla, une moitié de visage apparut, la lucarne se referma et la lourde porte s'ouvrit en grinçant, puis se referma sur le quatuor. Ils se trouvaient dans un grand hall au sol dallé, d'où s'élançait un immense escalier en pierre, sur la première marche duquel se tenait un homme dont l'uniforme n'était ni celui des carabiniers ni celui de l'armée. Il fit signe de le suivre. L'ascension les mena au début d'un long couloir sur lequel donnaient un certain nombre de pièces. Ils passèrent devant deux portes pleines, dotées d'une imposante serrure extérieure. L'homme introduisit une grosse clef dans celle de la troisième, ouvrit la porte et leur fit signe d'entrer, après les avoir libérés de leurs liens. Lorsque la clef tourna à l'envers dans la serrure, plus aucun doute ne subsistait : ils se trouvaient dans une prison, ce que leur passeur Rémi Martin avait laissé entendre.

La pièce était sombre, chichement éclairée par un vasistas situé tout en haut du plafond et muni de barreaux. Le mobilier consistait en deux lits superposés, d'un seau de toilette et d'un autre rempli d'eau, dans lequel reposait une louche. Avant même de vérifier s'il s'agissait d'eau à boire – par quel moyen ? – Paul se précipita et se versa le contenu de trois louches en prenant à peine le temps de respirer.

– Elle est bonne, dit-il en tendant l'ustensile à Michel.

Quelle allait être la suite des événements ? Force leur fut de constater qu'il ne servait à rien d'en débattre puisqu'ils n'en avaient plus la maîtrise ; aussi, à peine allongés, ils s'endormirent. Des coups frappés dans la porte les réveillèrent en sursaut. Ils entendirent un mot qui ressemblait à "la sénat"¹⁹, puis une sorte de chatière qu'ils n'avaient pas remarquée bascula vers l'intérieur ; deux gamelles métalliques glissèrent sur le sol, une boule de pain suivit et la trappe se referma.

Assis sur leurs lits, l'un en face de l'autre, Paul et Michel contemplaient avec désolation l'espèce de brouet infâme censé leur servir de repas : une espèce de soupe claire contenant quelques morceaux de viande mélangés à des pois chiches. Ils étaient à peine cuits ; quant à la viande, elle aurait pu aisément servir de semelle tellement elle résistait aux dents. De couleur brune, le pain collait un peu aux gencives, mais eut le mérite de leur caler l'estomac.

Paul ressentit un besoin naturel, pressant ; il tira le seau dans un coin et eut à peine le temps de descendre son pantalon.

– Merde, s'écria-t-il d'une façon tout à fait justifiée, comment fait-on pour s'essuyer ?

– Comment tu faisais chez les scouts ? lui répondit Michel en rigolant.

– Des feuilles ou un paquet d'herbes.

– Rien de tout cela dans cette turne. Appelle le gardien.

– Et qu'est-ce que je lui dis ?

– Que tu veux du papier pour t'essuyer. Comment on dit cul, en espagnol ?... *culo* sans doute.

Moi vouloir *essuyar culo*.

"Ta gueule", répondit Paul, d'un air mauvais, alors que, traînant son pantalon par terre, il se dirigeait vers la porte qu'il entreprit de marteler à coups de poings. En vain. De rage, Paul se racla les fesses des doigts de la main gauche, puis, après avoir passé un moment lesdits doigts en l'air, il se décida à les essuyer sur le mur, s'apercevant au cours de l'opération qu'il n'était pas le premier, et que ce moyen avait déjà été largement utilisé. Puis, s'étant versé le contenu d'une louche dans le creux de la main afin de compléter la toilette, il remonta ses pantalons et s'étendit sur son lit, de fort méchante humeur. Michel sourit, car cette scène venait de lui en rappeler une autre.

Tout jeune, il avait manifesté son désir d'accompagner son père à la chasse. "Quand tu sauras aligner plus de trois pas sans tomber !" lui avait-il été répondu. C'était chose faite et désormais, chaque jeudi matin, ils partaient au lever du jour pour revenir en fin d'après-midi. Cette fois serait une des dernières, car la saison prochaine verrait le fiston pensionnaire au lycée. Dick, patrouillant loin devant dans un champ non encore semé de blé, venait de s'arrêter la queue droite, la patte avant gau-

¹⁹ *Cena* : repas du soir.

che levée. Le fusil armé, Marcel, suivi par son fils, s'avancait lentement à la façon d'un Indien sur le sentier de la guerre. Il s'arrêta à la bonne distance de tir et soudain il se mit à se tortiller comiquement. Puis, sans un mot, il tendit précipitamment le fusil à son fils qui entendit un bruit de course derrière son dos. C'est ce moment que choisit la compagnie de perdrix pour s'envoler ; Dick s'élança, Michel cala le fusil à l'épaule – il l'avait fait plusieurs fois en cachette, dans la pièce où était rangé le matériel de chasse, et où il aidait son père à confectionner les cartouches. Il actionna la gâchette coup sur coup : deux perdrix tombèrent. C'est alors que, se retournant, il vit son père accroupi, le pantalon baissé. Première fois qu'il le voyait dans cette posture, mais l'excitation de son premier exploit cynétique occulta totalement le côté cocasse de la vision :

– T'as vu, j'en ai eu deux !

– J'ai vu.

Plusieurs fois le gamin avait émis le souhait de pouvoir tirer, une fois, une seule fois, en vrai ; la réponse était toujours la même : “Quant tu seras plus grand !” sans que cette phrase n'indique une limite.

Il fixait toujours – sans véritablement le voir – son père, accroupi, quand celui-ci lança :

– Au lieu de me regarder comme un imbécile, va donc me chercher une ou deux feuilles de choux dans le champ voisin.

En suite logique de ce souvenir, Michel porta son regard vers ses pieds chaussés des brodequins de chasse de son père, avec lesquels il venait de franchir les Pyrénées. En se penchant pour desserrer les lacets en cuir, il eut une pensée pour Brian, se demandant si Martin avait pu le récupérer, afin de le ramener à Pau, Pau où se trouvait Lucienne, fille du boulanger de Corlay dont il avait fait la connaissance quand il était encore gamin à Saint-Mayeux, période où il accompagnait son père à la chasse etc. Une évocation en entraînant une autre, il finit par s'endormir, évadé pour un temps de sa prison.

Le repas du matin fut annoncé de la même façon : coups dans la porte, ouverture de la cha-tière, gamelles poussées à l'intérieur, lesquelles contenaient cette fois une eau à peine chaude, teintée en brun, accompagnée de la même boule de pain, un peu plus cuit que la veille. Ils mangèrent en silence ; le visage de Paul était fermé. Puis soudain il explosa :

– Je ne supporte pas cette inaction, cette incertitude, j'aurais dû partir avec Albert.

– Et à l'heure qu'il est, tu serais peut-être dans les pattes des Allemands.

– Tout plutôt que de ne rien savoir.

Michel réussit à le calmer en l'interrogeant sur sa famille, son père, sa mère, ses frères et sœurs : cinq enfants dont il était l'aîné.

La clef tourna dans la serrure ; la porte s'ouvrit ; un gardien leur faisait signe de se lever, accompagné du mot : “promenade”. Miracle, enfin quelqu'un qui parlait français ! Paul se leva d'un bond et commença à lui poser un tas de questions : en pure perte, c'était apparemment le seul mot qu'il connaissait.

La cour intérieure faisait bien dix mètres sur cinq. S'y trouvaient déjà une vingtaine de prisonniers, tous Français. La récréation – terme on ne peut mieux adapté, étant donné le niveau sonore des conversations – dura une heure. Chacun de leur côté, Paul et Michel purent glaner des informations qui leur semblèrent précieuses, bien que contradictoires, ainsi qu'ils s'en aperçurent au retour dans la cellule.

Cette prison était une sorte de centre de tri. On y restait quelques jours, consacrés à des interrogatoires destinés à redonner une identité à chacun des prisonniers, lesquels, pour la plupart, étaient dépourvus de papiers, ainsi que la consigne leur avait été donnée par les passeurs. Une rumeur prétendait que les mineurs étaient pris en charge par la Croix-Rouge internationale et ne restaient en prison qu'un temps limité ; une autre, qu'il leur faudrait attendre la majorité en prison en vertu d'un accord avec les alliés qui n'acceptaient que des hommes majeurs, donc susceptibles d'être mobilisés, auquel cas ils étaient dirigés vers un camp de concentration situé à Miranda. Paul n'avait retenu que la seconde et se lamentait à l'idée que la guerre puisse se terminer sans sa participation ; il décida de se

vieillir. Michel hésitait.

La “promenade” de l’après-midi n’apporta pas de précisions supplémentaires ; les tenants de chaque version étaient aussi catégoriques les uns que les autres. Quand ils revinrent dans leur cellule, un autre garçon s’y trouvait. De bonne taille, le teint mat, le cheveu noir ondulé, le nouvel arrivant plut immédiatement à Michel, un peu moins à Paul.

– Je m’appelle Jean Navarre.

– C’est ton vrai nom ? demanda Paul.

– Ben oui, pourquoi ?

– On prétend qu’il ne faut pas donner son vrai nom, car les Espagnols le communiquent aux Allemands, et cela peut créer des ennuis à nos familles. (Une autre rumeur dont ils venaient de prendre connaissance.)

– S’ils viennent chez moi, ils auront affaire à mon père.

Jean Navarre avait 20 ans, de parents vigneron non loin de Perpignan où Jean avait fait ses études. Après son bac, il avait eu l’intention, comme Michel, de préparer le concours de l’Ecole de l’Air... “normal avec mon nom !”

– Qu’est-ce qu’il a ton nom ? demanda Paul que l’air suffisant du nouveau venu commençait à agacer.

– Tu n’as jamais entendu parler de Jean Navarre ?

– Non.

– Moi si, dit Michel, un as de la guerre de 14, comme Guynemer.

– Guynemer, je connais, fit Paul.

– Il est plus connu parce qu’il a été tué au combat. Mon cousin, lui...

– Ton cousin ! s’étonna Michel en fronçant les sourcils.

– C’était un cousin de mon père, nos grands-pères devaient être cousins germains.

– Vu comme cela, moi aussi je suis cousin avec Duguesclin, vous connaissez ? (L’humour de Paul ne fut pas apprécié.)

Bref, le nouveau Jean Navarre rêvait d’égaler ce lointain cousin, regrettait de ne pas être né quelques années plus tôt, et piaffait d’impatience d’avoir un manche d’avion entre les jambes. L’invasion de la zone Sud avait tout remis en question en supprimant les écoles militaires, cette fois dans toute la France. Comme il parlait catalan couramment, au mois de décembre, il avait passé la frontière, sans trop de difficultés, dans le but de se rendre au consulat américain à Barcelone. Le dernier autocar dans lequel il avait pris place avait eu un accident à l’entrée de la ville ; le chauffeur était mort. Comme Jean se trouvait aux premiers rangs, on lui avait demandé son témoignage ; en l’absence de papiers d’identité, il avait préféré avouer sa nationalité française, plutôt que d’être pris pour un terroriste communiste, obsession du nouveau pouvoir. Il avait été reconduit à la frontière, remis aux Allemands ; au cours du transfert vers Perpignan, il avait réussi à s’évader. Après s’être caché quelques jours chez ses parents, sur les conseils de son père, il avait quitté la région. Un oncle, frère de sa mère, résidait à Tarbes ; il y était resté quelques mois dans l’attente de pouvoir se joindre à un groupe. Comme pour Paul et Albert, leur passeur était un pourri, dont il s’était tout de suite méfié. Quand il avait vu qu’il les dirigeait tout droit sur le poste frontière du Pourtalet, il leur avait faussé compagnie et avait fait de l’ouest pendant deux jours, en plein brouillard, grâce à sa petite boussole. Il était arrivé dans un camp de bergers qui lui avaient donné à manger ; l’un d’entre eux avait accepté de le conduire... droit sur un poste de carabiniers.

– Comme nous, dit Michel, ce sont peut-être les mêmes !

Le soir même, Paul fut conduit dans une pièce exiguë, sombre. Un homme, en civil, était assis derrière une petite table. S’exprimant dans un français sans accent, il invita Paul à prendre place sur une chaise en bois. Nom, prénom, date et lieu de naissance, adresse et profession des parents.

– Paul Dupont, né le 21 janvier 1922, à Paris, parents tenant une librairie 21 rue Victor Hugo.

L’homme eut un sourire :

– Quel arrondissement ?

– Arrondissement ?

N'ayant jamais mis les pieds dans la capitale, Paul avait pensé que Victor Hugo y avait forcé-ment une rue. Le terme arrondissement lui disait bien quelque chose ; son père, conseiller municipal, l'employait souvent.

– Ne cherchez pas ; tout vrai parisien cite son arrondissement avant toute chose ; d'autre part, Victor Hugo a eu droit à plus qu'une rue : une avenue. Vous n'avez pas de chance : j'ai fait une grande partie de mes études à Paris. Si vous tenez tellement à ne pas donner votre véritable identité, c'est que vous avez quelque chose à cacher. Vous ne seriez pas communiste par hasard ?

– Ah non ! j'étais scout de France.

L'exclamation de Paul, on ne peut plus nature, fit sourire de nouveau son interrogateur.

– Où ça ?

– En Bretagne.

– Je connais aussi.

Il ne lui restait plus qu'à décliner sa réelle identité. Il n'omit pas la profession de son père : mareyeur, ainsi que son activité au sein du conseil municipal.

– De gauche ?

– De droite : Action française.

De nouveau, le ton de Paul persuada son interlocuteur que non seulement il n'avait pas affaire à un communiste mais, au contraire, à un farouche adversaire.

– Pourquoi avez-vous quitté la France ?

– Pour combattre les Allemands.

– Les idées de votre père ne sont pourtant pas loin du national-socialisme allemand.

– Ce n'est pas une raison pour occuper militairement notre pays.

L'homme hocha la tête. On n'aurait pu dire s'il approuvait ou désapprouvait. Paul opta pour la première hypothèse et osa demander :

– Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire de nous ?

– En vertu d'un accord entre l'Etat espagnol et la Croix-Rouge, les mineurs sont confiés à cette organisation.

– Est-ce qu'elle va nous garder jusqu'à notre majorité ?

– Vous êtes vraiment pressé d'aller vous battre !

– Je pense bien.

– A votre dernière question, c'est non mais je ne peux pas vous en dire plus, je vous en ai d'ailleurs trop dit. Promettez-moi de ne pas le répéter, sinon tout le monde va se déclarer mineur. J'ai votre parole de scout ?

– Vous avez ma parole.

– Alors ? lui demandèrent ses deux compagnons, avec un bel ensemble.

– J'ai été obligé de dire la vérité.

– T'as donc donné ton âge.

– Oui.

– Il t'a dit ce que tu allais devenir ?

– Je n'en sais pas plus qu'avant.

Jean et Michel se regardèrent, le sourcil levé.

– À mon avis, tu nous caches quelque chose, dit Jean.

Le pauvre Paul n'était manifestement pas fait pour jouer aux agents secrets. Il explosa :

– J'ai donné ma parole de scout.

– Bon, très bien, on la respecte ta parole, mais est-ce qu'on se vieillit ou pas ?

– Vous dites la vérité... et surtout que vous n'êtes pas communiste.

– Mon père a toujours refusé d'employer des réfugiés républicains espagnols, dit Jean.

– Dis-le, cela leur fera plaisir... quant à toi, Michel, invente une autre profession pour tes parents.

– Mon père n'est pas communiste, il est radical-socialiste.

– Pour eux, tous les instituteurs sont communistes ! (C'est ce qu'il pensait lui-même.)

C'est ainsi que Marcel Le Guen, père de Michel, se trouva être notaire à Saint-Mayeux : c'était l'autre possesseur de voiture du patelin.

Quelques jours plus tard, ils prirent le train de nouveau. Cette fois, on leur indiqua la destination : la prison de Jaca. La veille, un autre convoi avait pris la direction du camp de Miranda, il était composé de prisonniers âgés de plus de vingt et un ans. Un troisième lot avait été formé, il était constitué de personnes soupçonnées, soit d'appartenir au parti communiste, soit simplement d'être des sympathisants. Pour eux, ce fut le retour vers Canfranc-gare, puis le poste frontière du Somport, où ils furent remis aux autorités allemandes.

L'établissement pénitentiaire de Jaca, normalement destiné aux condamnés de droit commun, avait vu affluer une nouvelle population de prisonniers, dits politiques, lesquels n'étaient autres que les combattants de l'armée républicaine qui n'avaient pu s'échapper. De ce fait, la prison était surpeuplée. La cellule où les trois Français furent conduits mesurait environ dix mètres sur cinq. Une centaine de personnes y étaient enfermées. Un simple calcul montrait que la surface totale occupée par tous ces hommes, allongés pendant leur sommeil, excédait largement les 50 m². Michel et ses deux camarades s'en aperçurent dès la première nuit, qu'ils passèrent debout, les Espagnols leur ayant fait comprendre qu'il n'y avait pas de place pour des étrangers, alors qu'eux-mêmes s'entassaient tant bien que mal. Certains disposaient d'une place, d'autres d'une moitié, une partie de leur corps servant de support à des jambes, des têtes, des troncs. À l'inverse des chevaux, ou des hérons, dame nature n'a pas prévu que les hommes puissent maintenir leur équilibre pendant leur sommeil. Le petit matin finit par trouver les trois évadés, formant un tas sur moins d'un mètre carré que, de guerre lasse, les Espagnols avaient fini par leur laisser. L'idée que cette scène allait se répéter chaque nuit, pendant un temps indéterminé, angossa Paul toute la journée, qu'il passa avec ses camarades dans une cour intérieure de la prison, en compagnie des seuls prisonniers de droit commun. Les trois repas furent servis dehors. Le premier consistait en un liquide teinté, identique à celui de Canfranc, dont la composition leur fut révélée par la suite : jus de figue, très allongé. Les Espagnols y trempaient leur pain sec, qu'ils avaient apporté avec eux.

– Et nous ? protesta Paul, voyant qu'il n'était pas prévu de distribution de pain.

La réponse du gardien trempant son doigt dans le récipient, et le portant à sa bouche pour le sucer, mit Paul en rage. Le repas de midi était également de couleur brune ; il consistait en une soupe où flottaient des morceaux de viande, dont la consistance les surprit. “On dirait le mou que ma mère donnait à notre chatte !” s'exclama Michel. Paul en recracha aussitôt le morceau qu'il avait en bouche. Dès le lendemain, il en redemandait, bien qu'il eût reçu la confirmation qu'il s'agissait bien de morceaux de poumon d'animal, baptisés “mou pour chat”. Lorsque, quelques jours plus tard, une rumeur laissa entendre qu'il pourrait également s'agir de poumons de prisonnier – politique – son estomac criait tellement famine qu'il n'eut aucune réaction. Le repas du soir consistait en un brouet baptisé : “soupe de légumes”, où flottaient cette fois pois cassés, haricots, lentilles, au gré des arrivages ou de l'humeur du cuisinier. Le total calorique des trois repas n'atteignant pas le minimum de survie, l'effectif de la prison eût rapidement fondu si la plupart, sinon tous les prisonniers espagnols, n'avaient pas été ravitaillés par leurs familles. Les rares orphelins survivaient en offrant la seule chose qu'ils possédaient : leur corps. C'est ainsi que Paul, dès le second soir, vit s'approcher de lui un prisonnier qui lui mit sous le nez un demi-poulet froid, accompagné d'une miche de pain blanc, en lui faisant comprendre que ce salivant repas serait à lui s'il acceptait de baisser son pantalon. Paul, rouge d'indignation, en eut le souffle coupé. C'est Jean qui répondit pour lui d'un : “dégage, sale pédé”, bien senti.

En rigolant, Michel s'esclaffa :

– Qui t'a permis, Jean, de priver notre ami Paul de poulet ?” (Lequel Paul retrouva la voix pour l'agresser d'un sonore :)

– Tu veux mon poing sur la gueule ?”

– T'as un temps de retard, mon vieux, c'est au “spingouin” que tu aurais dû dire cela.

Lequel spingouin, manifestement en manque, s'activait derrière un “orphelin”, qui, pantalon

baissé, tenait dans une main un quart de poulet et dans l'autre une demi-miche de pain.

– À ses yeux, tu valais deux fois plus cher, fit remarquer Jean à Paul, qui se contenta de rougir de nouveau.

Si la faim les tenailla à la fin de cette première journée, au retour de leur journée de plein air, ils eurent la surprise de constater que l'effectif des "politiques" de leur cellule avait considérablement diminué : ce qui allait leur éviter de passer une deuxième nuit debout.

– De la racaille en moins, de la place en plus, mes potes, s'exclama en français un prisonnier espagnol du nom de Juan.

Ils avaient fait sa connaissance le matin même, lorsqu'un *fuera*²¹ sonore, lancé à travers la porte par un gardien, avait fait se lever une bonne partie des prisonniers, alors qu'ils étaient encore entassés à même le ciment de la cellule. Un homme de petite taille, au visage en lame de couteau surmonté d'une tignasse noire, s'était approché en leur disant, dans un français teinté d'un accent "parigot" plus vrai que nature :

– Levez-vous et suivez-moi, si vous ne voulez pas passer la journée enfermés avec la racaille.

Ils l'avaient suivi sans trop se poser de questions, pour déboucher dans un espace à l'air libre, situé entre quatre murs dont l'un, moins haut, était surmonté d'un grillage en fil de fer barbelé, à travers lequel brillait un soleil dans sa phase ascendante.

– La cour de récréation, dit l'homme, nous allons y passer la journée. Je m'appelle Juan, Jean en français. Lequel d'entre vous est de Paname ?

Il parut déçu que ce ne fût le cas d'aucun des trois, mais cela ne dura pas, et il leur expliqua qu'il avait passé une bonne dizaine d'années dans la capitale française, où il avait exercé pas mal de métiers, dont le dernier : garçon de café, au comptoir, avait, de loin, été le plus lucratif. Il leur demanda d'où ils venaient, ce que faisaient leurs parents, pourquoi ils avaient quitté la France ? Michel échangea un coup d'œil significatif avec Jean : ils ressentaient la même impression de subir un nouvel interrogatoire. Les professions de mareyeur – "croix de feu" crut bon d'ajouter Paul –, viticulteur, notaire eurent l'air de le rassurer. La raison de leur évasion : "chasser l'occupant de leur pays", le fit hocher la tête un court moment avant d'expliquer que lui-même s'était engagé aux côtés des franquistes, lorsqu'il avait appris la formation de Brigades Internationales soutenues et armées par l'Union Soviétique. "Apprendre que mon pays était sur le point de devenir communiste m'a fait voir rouge, c'est le cas de le dire."

Michel aurait pu lui rétorquer qu'aux côtés des franquistes se trouvaient des fascistes italiens et des nazis allemands – ce qu'il avait retenu des longues discussions que la guerre d'Espagne suscitait au cours des repas dominicaux qui réunissaient familles et amis, de 1936 à 1939 –, mais il s'en garda bien. Au moment même où il s'interrogeait sur la présence de cet homme en prison, Juan en donna l'explication :

– Si je suis en taule, c'est ce que j'ai fait le con, en piquant la caisse d'un commerçant qui s'était fait passer pour "rouge", alors qu'il s'agissait d'un agent secret de la Phalange²².

Un peu plus tard, au cours d'un entretien seul à seul de Michel avec Jean, il leur apparut évident que Juan était un indicateur de police, ce dont ils eurent confirmation quelque temps plus tard, en remarquant l'attitude de méfiance absolue des autres prisonniers à son égard. Cet ostracisme s'étendit à eux trois, à cause de Paul qui passait de longues heures avec Juan en conversations politiques animées, au cours desquelles l'Espagnol vantait les vertus du franquisme – qui l'avait pourtant mis au trou. Cette exclusion comportait plutôt des avantages : en particulier soustraire Paul aux avances sexuelles des prisonniers espagnols, Jean et Michel ne semblant pas être leur genre.

²¹ Dehors.

²² Groupement politique espagnol paramilitaire fondé à Madrid en 1933 par José Antonio Primo de Rivera. Il permettra à Franco d'accéder au pouvoir. Il le transformera en parti unique sous le même nom.

Le deuxième jour fut chargé d'événements. Ils avaient mieux – ou plutôt moins mal – dormi, étendus à plat, à même le sol cimenté. Première surprise : le visage de Paul était constellé de points rouges.

– T'as fleuri au cours de la nuit, constata Jean, tout haut.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Il lui suffit de jeter un coup d'oeil au dos de ses mains, constellé de taches rouges présentant un trou noir en leur centre, pour imaginer, en l'absence de miroir, à quoi ressemblait sa figure. Jean présentait également quelques marques, essentiellement sur le cou. Quant à Michel, il était exempt de toute trace. "Ce ne sont sûrement pas des puces, dit-il, car elles m'adorent." Et il raconta qu'ayant décidé, un jour d'été, de nettoyer la niche de son chien, il avait ressenti peu après des démangeaisons insupportables. Des centaines de puces, affamées par deux mois de jeûne, s'étaient précipitées sur lui, "comme la faim sur le pauvre monde !" s'était moqué son père. "Déjà qu'une seule puce vous gâche la vie, imaginez ce que peuvent des centaines !" ajouta-t-il. Il n'avait pu s'en débarrasser que grâce à une idée géniale de sa mère qui lui avait conseillé de s'enrouler entièrement nu dans une vieille couverture de laine pendant un certain temps. Les puces ayant un faible bien connu pour les poils avaient préféré ceux de la couverture, pour leur plus grand malheur, car ladite couverture ne survécut pas à un feu vengeur.

– Ce ne sont effectivement pas des puces, confirma Jean mais des saloperies de punaises... Vous n'avez pas l'air de connaître !

Aussi bien pour Michel que pour Paul, le mot n'évoquait que cette petite pointe à tête large servant à fixer des feuilles sur les murs. Effectivement, lorsqu'on l'enlevait, la trace qu'elle laissait ressemblait à ce qui se voyait sur le visage de Paul.

« Je me suis réveillé un peu avant minuit, continua Jean. Tout d'un coup je vois le plafond, sur lequel la veilleuse allumée en permanence faisait une tache ronde blanchâtre, se noircir comme par enchantement. Je me suis frotté les yeux. Aucun doute, le plafond était devenu tout noir, et de plus, il ondulait. Je me suis alors assis pour assister à un spectacle incroyable : comme un nuage qui se vide, une pluie de choses noires quittaient le plafond, lequel retrouva, peu après, sa couleur d'origine. Alors que je doutais encore de ce que à quoi je venais d'assister, je vis une troupe de petits animaux en train de passer sur le corps de Michel, sans s'arrêter, puis s'installer sur Paul un bon moment, avant de continuer leur chemin.

– Tu aurais dû me réveiller, espèce de salaud ! l'interrompit Paul.

– J'aurais dû, oui, mais j'en étais encore à me demander si je ne rêvais pas. Quand je me suis enfin aperçu qu'il s'agissait de punaises, je me suis levé d'un coup et suis resté debout une partie de la nuit, en face de ce spectacle ahurissant de centaines de punaises qui s'étaient parachutées du plafond, en vue d'un gigantesque festin.

Juan confirma qu'elles arrivaient de temps en temps, sur le coup de minuit, comme l'avait dit Jean. Pourquoi minuit ? Il ne pouvait le dire. On ne savait d'où elles venaient, comment elles repartaient. Certains étaient épargnés, question de sang, trop sucré ou au contraire trop salé. À l'idée d'être ainsi, chaque nuit, littéralement bouffé par ces saloperies de punaises, Paul commença par paniquer.

– On finit par s'habituer, dit Juan.

– Jamais ! s'écria Paul, je préfère passer mes nuits debout.

– Tu finiras par tomber, et elles t'auront quand même. J'ai une idée.

Il ne dit pas laquelle, mais, quand ils réintégrèrent la cellule le soir, il lui mit entre les mains un sac en toile pourvu d'une fermeture à lacets.

– Tu as désormais le choix entre t'étouffer ou être bouffé par les punaises.

Afin, justement, de ne pas étouffer, Paul dut laisser une légère ouverture au sac, par laquelle quelques individus particulièrement vicieux arrivaient à se faufiler. C'était moins d'une dizaine de piqures au lieu de centaines. Paul finit par s'habituer. S'il avait su par contre à quoi servaient ces sacs, son dilemme aurait été plus grand. Juan révéla à Jean et Michel qu'il s'agissait d'un modèle, inspiré de la marine, dans lequel on enfermait les morts avant de les passer par-dessus bord ; l'exemplaire terrestre finissait dans un trou.

– Il a déjà servi ? demanda Jean.

Juan hocha la tête en série, un rictus sardonique déformant ses lèvres :

– Plusieurs fois... l’Espagne n’est pas riche !

Ce jour-là également, en fin de matinée, un concert de sifflements et de hurlements de loups, attira leur attention. Alors qu’ils s’interrogeaient sur la raison de cette effervescence, Juan vint vers eux :

– Deux jolies “pépées” vous demandent, les gars !

Ils le suivirent jusqu’à la grande porte en fer réservée aux officiels de la prison, ainsi qu’aux personnalités extérieures. S’y tenaient deux femmes, une blonde et une brune, aux pieds desquelles reposaient deux paniers en osier. La blonde avait le visage rond, celui de la brune était ovale. Michel leur donna l’âge de sa mère. La blonde prit la parole dans un très bon français, à peine teinté d’accent :

– Je m’appelle Juana. Mon amie Carmen et moi travaillons pour la Croix-Rouge et sommes chargées de surveiller les conditions de votre installation dans cet établissement.

Paul explosa aussitôt :

– Parlons-en, il suffit de me regarder, et il passa la main devant son visage.

– Nous savons que les conditions d’hygiène ne sont pas idéales, nous allons en parler au directeur.

– D’autre part, avec ce qu’ils nous donnent à bouffer, dans une semaine nous sommes morts de faim.

Sans se départir de son calme, son interlocutrice répondit :

– Dans ces paniers, nous avons de quoi vous satisfaire.

La brune souleva un panier, dans lequel ils purent voir des miches de pain présentant une belle couleur, ainsi que des tranches d’omelette froide aux pommes de terre et oignons, dont la vue les fit aussitôt saliver.

– Deux fois par semaine, nous viendrons vous porter ce ravitaillement, charge à vous de le surveiller. Carmen, fais la distribution s’il te plaît. Vous n’êtes bien que trois, n’est-ce pas ?

– Quatre avec moi, intervint Juan, en français.

– Monsieur Juan, vous n’êtes pas Français à ce que je sache !

– De cœur, si.

– Pour le moment c’est de l’estomac qu’il s’agit.

– Bien répondu, fit Juan, et il éclata de rire.

Après avoir esquissé un sourire, Juana ajouta :

– Nous vous avons apporté trois petits sacs en toile dans lesquels vous pourrez garder vos provisions.

Après avoir reçu sa part, Michel dit :

– Pourrais-je vous poser une question, Madame ?... Combien de temps sommes-nous supposés rester ici ?

– Une à deux semaines, le temps des formalités administratives.

– Et après ?

– Vous serez conduits à Madrid où la Croix-Rouge vous prendra en charge.

– Et après ?

– Cela ne dépend plus de nous.

– Vous avez bien une idée ?

– Je préfère ne pas répondre, je risquerais de vous décevoir. Pas d’autre question ?

La cour était entièrement à l’ombre et ne reverrait le soleil que le lendemain. Ce phénomène coïncidait avec les heures les plus chaudes de la journée. Paul, épuisé par sa nuit, dormait déjà depuis longtemps. Jean et Michel somnolaient ; une phrase leur parvint vaguement :

– Alors, tas de fainéants, c’est comme cela qu’on accueille les amis !

Michel se redressa en ouvrant de grands yeux.

– C’est bien moi, tu ne rêves pas, entendit-il.

Albert se tenait devant lui, l’air rigolard. Il se leva d’un bond.

- Qu’est-ce que tu “fous” ici ?
- La même chose que toi, mon vieux : profiter de l’hébergement gratuit que nous offre Franco.
- Raconte.
- Quand vous serez réveillés tous les deux.

Après avoir jeté un coup d’œil vers Paul qui, s’étant retourné, ronflait sur le dos comme un bienheureux, il ajouta :

– Notre Paul ne fera jamais rien comme tout le monde, il a trouvé le moyen de fleurir même en été !

Etait-ce cette plaisanterie – qu’éveillé il aurait mal reçue – qui lui fit ouvrir un œil ? Toujours est-il qu’il en ouvrit un second, en grand, prit la position assise, puis se mit debout, aidé par le bras d’Albert.

– Raconte...

Albert avait jugé bon de mettre quelques dizaines de kilomètres entre lui et la frontière avant de prendre le train pour Madrid. Il avait fait le trajet Canfranc-Jaca par la route, à pied, moyen qui semblait également être celui de beaucoup d’Espagnols. Personne n’avait vraiment fait attention à lui ; les quelques mots qu’on lui avait adressés, et auxquels il avait répondu, ne l’avaient pas fait paraître suspect. À chaque entrée et sortie de village, passer le filtre de la *guardia civil* ne lui avait posé aucun problème ; les papiers qu’il avait présentés semblaient bien imités. Il prit donc le train à Jaca et s’installa dans un compartiment vide de deuxième classe. Un peu avant le départ, entra une jeune femme bien habillée, à l’air sévère. Elle s’assit en face de lui en l’ignorant ouvertement. Il se plongea alors dans la lecture d’un journal. De temps en temps cependant, il ne pouvait s’empêcher de lever les yeux vers sa vis-à-vis. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir la jupe se relever petit à petit, jusqu’à découvrir des genoux particulièrement bien modelés. La gorge commença à lui serrer. Puis le mouvement vers le haut de la jupe reprit. Quand l’ourlet arriva à mi-cuisse, il se racla fortement la gorge, sentit son visage se congestionner, puis tenta de décrypter le regard de la jeune femme dont le visage restait de marbre. “Pour avoir d’aussi jolies jambes vous avez dû faire beaucoup de danse !” lui lança-t-il.

Elle ne répondit pas et continua à relever sa jupe. Quand il aperçut les dentelles de la petite culotte, il n’y tint plus et avança la main vers un entre-deux cuisses prometteur. Repoussant sa main et rabattant sa jupe, la jeune femme se mit à hurler. “Mais c’est vous qui...” ne cessait de répéter Albert. Rien n’y fit, elle continuait à pousser des cris stridents. Ce qui devait arriver arriva : un *guardia civil* surgit, suivi d’un autre. La femme cessa ses cris pour se lancer dans un flot de paroles d’où il ressortait que l’individu assis en face d’elle avait tenté de la violer. N’ayant pas assisté à la scène de *strip-tease*, l’homme chargé de faire respecter les lois, en présence d’une telle absence de morale, ne put qu’inviter Albert à le suivre dans le compartiment que les *Ferrocarriles Españolas* réservait à la Guardia dans chaque wagon. Albert comprit vite qu’il avait intérêt à révéler sa véritable identité, plutôt que de passer pour un dangereux révolutionnaire. Malgré sa qualité de Français, l’accusation de tentative de viol eût cependant été suffisamment grave – la religion avait repris tous ses droits dans l’Espagne franquiste et les évêques y veillaient – pour qu’il termine sa vie sous les barreaux, si un nouvel arrivant n’avait soudain déclaré, suite aux protestations d’Albert évoquant l’infâme provocation de la jeune femme, qu’il connaissait la donzelle, laquelle s’amusait à ce petit jeu chaque fois qu’elle prenait le train ; il en avait été lui-même victime, un jour qu’il voyageait en civil. Il ajouta : “J’espère qu’un jour, elle y passera, la salope !” Restait le délit d’être entré en Espagne sans visa, ce qui lui avait valu de reprendre le train en sens inverse et de retrouver ses copains à la prison de Jaca.

- Qu’est-ce que tu as donné comme âge ? lui demanda Jean.
- Le mien : trente ans, pourquoi ?
- Dans cette prison, ils n’acceptent que des mineurs.

L’embarras d’Albert fut parfaitement visible, mais il se reprit très vite : “Ils auront compris vingt !”

Et on n’en parla plus, sauf Jean qui s’ouvrit à Michel du peu de crédibilité qu’il accordait aux histoires d’Albert, à commencer par son aventure avec la Milice lors d’une première tentative de franchissement des Pyrénées.

- Il serait quoi d’après toi ?
- Un agent secret.
- De quel côté ?
- Double.
- Tu lis trop de romans.

Une semaine passa, puis une autre et encore une autre. Comme promis, la Croix-Rouge leur apportait un complément de nourriture, car celle de la prison ne variait guère, en manque de qualité, ainsi que de calories. Les visites que leur rendaient, de nuit, les punaises, n’affichaient pas la même régularité, bien qu’un même horaire : minuit. Elles continuaient à ignorer Michel, n’avaient que peu d’appétit pour Jean, mais en montrèrent beaucoup pour Albert, à qui Juan fournit également un sac.

– Je connais ce genre de sac, dit-il, nous avions le même dans la Royale ; un copain à moi y est... au fond de la Méditerranée.

– Qu’est-ce que tu racontes ? s’exclama Paul.

Ayant reçu l’explication d’Albert, il blanchit, verdit et faillit rendre son “mou pour chat”.

À part les visites des dames de la *Cruz Roja*, le mardi et le vendredi, ainsi que celles des sales bestioles, les journées s’écoulaient en une routine implacable. Le ciel restait d’un bleu immuable ; le thermomètre, assoupi la nuit à mi-chemin entre vingt et trente, flirtait avec les quarante en début d’après-midi et incitait fortement à une sieste prolongée, qui aidait grandement à écourter la journée. Seule, l’ombre portée du toit sud sur le mur nord indiquait l’écoulement du temps.

Avant la distribution de l’eau tiède teintée baptisée *cafe*, se déroulait la cérémonie de levée des couleurs. En entrant dans la cour chaque matin, les prisonniers se mettaient en rangs par quatre, face à un grand mât s’élevant le long du mur est, qui donnait sur la rue. Dès que la porte menant aux cellules était fermée, par la porte principale entraient un officier suivi d’un soldat portant un drapeau, qu’il était chargé de fixer au cordage coulissant. D’un haut parleur sortait alors l’hymne national espagnol, tandis que l’emblème en étoffe montait lentement vers le soleil. Singer le garde à vous constituait un moyen peu dangereux d’exprimer son opinion. Si certains officiers – les jeunes – se déplaçaient dans les rangs pour le faire respecter, la plupart laissaient faire. À l’étonnement de ses camarades, Paul jouait le jeu un peu trop bien ; son attitude aurait pu servir de modèle.

– Comment tu feras avec le drapeau français ? lui demanda Jean.

– Pareil.

– Comment tu faisais avec le drapeau allemand ?

– Pareil.

Il ajouta que la musique militaire, quelle qu’elle soit, amie ou ennemie, le faisait frissonner. Ce Paul était décidément un cas !

La cérémonie se terminait par un “Viva Franco, Arriba España !” répété plusieurs fois. L’amenée des couleurs se déroulait d’une façon identique, le soir. Elle était suivie par une course vers la porte d’entrée. “Comment peut-on être aussi pressé de regagner sa cellule ?” s’étaient-ils demandé les premiers jours. Ils avaient vite compris, en constatant que les seules places qui restaient se trouvaient tout près du coin “tinettes”, un simple trou qui débouchait en dessous dans un tonneau. Indépendamment du va-et-vient incessant au cours de la nuit, il arrivait que, besoins satisfaits, les prisonniers marchent sur les malheureux dormeurs qui n’avaient disposé que de cet endroit, de même que certains manquent le trou. Seule consolation pour l’odeur et la circulation nocturne : les punaises détestaient également l’endroit.

Un matin, ils eurent la surprise de voir apparaître les dames patronnesses, déjà venues la veille. Elles arboraient un air mystérieux. Les quatre Français approchèrent, ainsi que Juan.

– Regardez, dit la blonde.

Le contenu de son panier était recouvert par une étoffe arborant trois couleurs : bleu, blanc et rouge. Après un moment de silence qui sembla l’étonner, ce fut Paul qui s’exclama : “On dirait notre drapeau !”

– C’est votre drapeau.

– Qu’est-ce qu’on va en faire ? demanda Albert.

– Quelle date sommes-nous ?

Personne n’en savait rien.

– Samedi 14 juillet. J’ai obtenu de la direction que vous honoriez votre fête nationale, non sans mal, car les Espagnols ont un mauvais souvenir de la Révolution française, de son drapeau et de Napoléon. Je vous ai également apporté une bouteille de vin.

– Pourquoi faites-vous cela, Madame ? demanda Albert.

– Nous faisons la même chose avec les Anglais, les Américains.

– Cela veut dire que les Allemands sont en train de prendre une déculottée quelque part.

– Je vous laisse la responsabilité de votre déclaration.

Son visage se ferma et elle précipita la distribution des gâteries que contenaient les paniers. Quand elles furent parties, Paul s’adressa véhémentement à Albert.

– T’es un salaud de lui avoir dit cela !

– Personne n’aime entendre la vérité. (Il prit le drapeau et le mit dans sa poche :) On n’a aucun intérêt à pavoiser !

– Je crois que vous avez raison, dit Juan.

– Pourquoi ? aboya Paul.

– Regarde autour de toi, répondit Albert.

Un groupe de prisonniers s’était formé et regardait dans leur direction d’une façon peu amène.

– Chante la Marseillaise si tu veux, mais pour toi, et en silence.

Le dimanche, le *café* avait meilleure couleur, et était accompagné d’un petit pain de couleur grisâtre. Tout de suite après, un prêtre paraissait, revêtu de ses plus beaux habits ; il était accompagné de deux jeunes garçons chargés de servir la messe. Laquelle durait une bonne heure, entrecoupée de chants, qui, parvenant dans la rue de l’autre côté du mur, rassuraient les passants sur le moral des prisonniers. Un sermon s’ensuivait, tout au long duquel le nom de Francisco Franco se faisait entendre un certain nombre de fois. Juan traduisit à ses amis français que l’Eglise d’Espagne remerciait à sa manière le sauveur qui avait rendu la foi au peuple ibérique. Puis le prêtre se rendait dans les cellules, où les politiques attendaient le jour de leur exécution, afin de tenter de sauver quelques âmes ; il n’avait pas grand succès.

La fin du mois de juillet arriva. Pas une seule goutte d’eau n’était tombée ; la durée d’ouverture du robinet donnant sur la cour était désormais limitée à une heure par jour, le temps pour chacun de remplir une bouteille. Au tout début, l’idée de passer un certain temps – ne serait-ce que quelques jours ! – dans cette prison leur avait paru intolérable. On leur avait laissé entendre que leur séjour ne durerait pas plus d’une semaine ; quatre venaient de s’écouler : la routine, l’habitude, l’hébétéude aussi, avaient endormi leur capacité de révolte. Aussi, quand le vendredi 27 juillet, à la fin de la distribution des vivres, Juana de la Cruz Roja leur annonça qu’elle avait une bonne nouvelle pour eux, qu’elle conserva par-devers elle un moment afin d’en augmenter la valeur, personne n’eut l’idée qu’il s’agissait de la fin de leur emprisonnement. C’était pourtant cela ! Aussitôt après le départ de l’Espagnole, les conditions de leur séjour leur apparurent soudain insupportables. La nuit fut d’une longueur inusitée ; les punaises voulurent leur donner un dernier souvenir, elles attaquèrent en force. Albert et Paul qui avaient refusé de passer leur dernière nuit en prison, enfermés dans un sac de marine, furent contraints de se relever pour laisser passer l’attaque. Au petit matin, ils s’étaient effondrés ; quelques attardées en profitèrent. C’est le visage en fleurs qu’ils se rendirent pour la dernière fois en cour, avant qu’un gardien ne vienne les chercher.

– Et toi, Juan ? demandèrent-ils à leur “protecteur”.

Il prit un air détaché pour leur répondre :

– Je n’en ai plus pour longtemps, si cela se trouve, nous nous reverrons à Madrid.

La pension Jardin

La *pension Jardin* occupait tout le premier étage d'un immeuble, situé au 28 *calle Retiro*, Madrid. À l'instar des *bed and breakfast* anglais, la *pension* constitue une spécificité du système hôtelier espagnol ; à la différence qu'on peut y prendre tous ses repas, dans une atmosphère familiale. Elle disposait de cinq chambres, d'une salle à manger, d'un salon de lecture, ainsi que d'une vaste cuisine. Felicidad, la propriétaire-tenancière, une grosse personne d'un âge incertain, vêtue entièrement de noir, accueillit quatre Français dans le salon, après que Maria, la servante-cuisinière-femme-de-chambre-lingère, leur eut ouvert la porte ; elle nota le fait dans un livre de comptes à la date du lundi 30 juillet 1943.

Deux hommes de la *guardia civil* les avaient réceptionnés en gare Norte de Madrid à la fin de la matinée. Une déléguée de la *Cruz Roja*, prénommée *Dolores*, les accompagnait ; elle leur avait souhaité la bienvenue en sol madrilène et leur avait dit le plus grand bien de leur nouvel hébergement, vers lequel tout ce beau monde s'était rendu à pied. "Ça n'aura aucun mal à être mieux que le *Jaca* palace !" avait ironisé Albert.

Proportionnellement, la circulation comportait un peu plus de voitures automobiles qu'à Canfranc ou Jaca, autant, sinon davantage de charrettes tirées par des chevaux, mulets, ou des humains. En cette heure matinale, les ouvriers, employés, se rendaient à pied à leur travail. À chaque bouche de métro se tenaient deux hommes au crâne recouvert du fameux chapeau noir en cuir bouilli. Ils longèrent un grand parc que *Dolores* nomma *Retiro*, en précisant : "Notre Bois de Boulogne !" La *calle Retiro* donnant sur le parc soulignait la qualité de leur nouvelle installation.

Felicidad les reçut assise – elle avait du mal à rester debout – et leur fit prendre connaissance du règlement de la pension, que traduisit la déléguée en précisant que la propriétaire, une femme charmante, veuve d'un officier mort au combat (Elle n'indiqua pas le lieu et le camp, car cela allait de soi !), ne parlait pas français, bien qu'elle le comprît. *Desayuno* à 8 heures ; *almuerzo* 14 heures ; *cena* 21 heures. Un retard excédant cinq minutes entraînerait l'exclusion du repas.

– Comme à l'armée ! dit Albert.

– Je vous en prie, Monsieur, dit *Dolores*, en fronçant les sourcils.

Interdiction de faire de la musique, chanter, s'exprimer à haute voix, introduire des animaux, des amis, des femmes, à moins d'être légalement marié.

– Je ne pense pas que ce soit vos intentions ! observa *Dolores*.

– Pourquoi pas ? s'écria Albert, je trouve les femmes espagnoles charmantes. Vous-même, êtes-vous mariée ?

– Mon fiancé est mort à la guerre.

– Je vous demanderais bien en mariage.

Le visage, un peu ingrat, de la malheureuse *Dolores* s'illumina soudain, sous les regards étonnés de Felicidad qui n'avait pas saisi l'échange.

– Un peu de sérieux, Monsieur, réussit enfin à dire *Dolores*.

– Je suis sérieux. (Ce n'est plus le rouge cette fois qui s'empara de la déléguée, mais le trouble.)

À condition d'être présents à tous les repas, ils étaient libres de circuler dans la ville, sauf la nuit. Chaque matin, à onze heures, ils devaient reporter leur présence au commissariat le plus proche.

– À tout moment vous êtes les bienvenus à nos bureaux de la Croix-Rouge, ajouta *Dolores*.

– Nous ne manquerons de vous faire la bise matinale chaque jour, rétorqua Albert, à moins que le règlement ne s'y oppose.

– Il faudra que j'en parle à mon chef.

– Ne manquez pas de lui préciser que c'est en tout bien tout honneur.

L'entretien était terminé. Les deux policiers se retirèrent. *Dolores* dit quelques mots à *Felici-*

dad, puis revint vers eux ; elle semblait hésiter :

– Il nous est possible... à condition que vous le désiriez toutefois... de vous fournir des vêtements... les vôtres ne se semblent pas trop adaptés ; il fait chaud à Madrid en août.

Ils s'en étaient déjà rendu compte en abandonnant la tenue légère des prisonniers de Jaca, pour revêtir leurs chemises de laine, chandails, blousons, pantalons de velours, et chausser souliers de chasse ou de marche.

– Vous êtes un amour, vous pensez réellement à tout, dit Albert.

– Ce n'est pas seulement pour vous, mais pour tout le monde, protesta *Dolores* qui ne savait plus quelle attitude adopter et qui prenait au sérieux tout ce que racontait le Français.

– N'empêche que vous êtes un amour. On peut y aller ce matin ?

Elle hésita :

– Je pense que oui... Laissez-moi cependant m'en assurer. Dès mon retour au bureau, je vous appelle.

– Je m'appelle Albert.

– Et moi, *Dolores*.

– Nous savions : c'est un prénom charmant.

– Je n'aime pas trop.

– Vous avez tort. (Il lui prit la main qu'il garda un moment dans la sienne :) À bientôt, toute charmante.

– À bientôt.

La flamme intérieure qui venait soudain d'éclairer le visage de la jeune femme en avait, comme par enchantement, chassé l'ingratitude, mettant en valeur des yeux couleur noisette, une bouche aux lèvres pleines, devenues roses. Il eût suffi qu'elle libérât sa chevelure, tirée à l'extrême en un chignon austère pour qu'elle en devienne presque jolie. Lorsqu'elle s'éloigna, tous remarquèrent le modelé du mollet, la finesse de la cheville, l'arrondi harmonieux des épaules, la délicatesse du cou.

– Bien foutue avec cela ! s'écria Albert.

– L'enchanteur Albert ! dit Paul.

– À quoi tu joues ? lui demanda Jean.

– Je ne joue pas... se marier en Espagne fait partie de ma mission !

Les trois autres se regardèrent, incapables de dire s'il plaisantait ou non.

Maria fut chargée de leur montrer les chambres, pourvues chacune de deux lits. Albert qui avait choisi de cohabiter avec Paul, tint un long discours en espagnol à l'employée, qui eut pour effet de la faire également rougir, sous le regard réprobateur de son ami, tandis que Michel et Jean prenaient possession de la leur. Les deux pièces étaient identiques : même tapisserie, même ameublement, même couvre-lit. Une large fenêtre donnait sur un grand jardin fermé sur quatre côtés par des immeubles de taille identique. Des allées bien sablées serpentaient entre des parterres de fleurs ; l'aspect en était fort soigné. Un jardinier y travaillait, on n'y voyait pas de promeneurs. Ils devaient apprendre plus tard que l'accès en était interdit, le jardin étant réservé à la vue. Albert s'allongea sur un des lits, les bras croisés derrière la tête, une jambe par-dessus l'autre :

– J'ai l'impression qu'on va être comme des coqs en pête ici : idéal pour attendre la fin de la guerre !

– Parle pour toi, explosa Paul, je n'ai pas traversé la frontière pour me planquer.

– Tu as tellement envie de "mourir pour la patrie" ?

– Je n'aurais de cesse que mon pays ne soit libéré.

– Laisse donc faire les Américains, ils sont plus aptes que nous.

Maria frappa à la porte en criant : "*telefono por Alberto*" ; Albert sortit et revint peu après :

– On peut aller chercher nos vêtements. (Cette diversion était venue à point nommé pour soulager la tension en train de naître.)

Paul étant passé prévenir les deux autres, les quatre Français se retrouvèrent en bas dans la rue.

– On aurait dû demander un plan à la patronne, dit Paul.

– Pas besoin de plan, je sais où c'est, répondit Albert.

– Tu connais Madrid ?

– J’y ai vécu deux ans.

Alors qu’ils venaient d’arriver devant la station de métro *Retiro* et qu’Albert s’engageait déjà dans l’escalier, Paul fit remarquer qu’ils n’avaient pas d’argent.

– J’en ai moi, dit Albert. (Le mystère s’épaississait.)

Les bureaux de la *Cruz Roja* se situaient *avenida Primo de Rivera*. En sortant de prison à Jaca, ils avaient également traversé une *calle Primo de Rivera*.

– Je me demande bien qui ça peut être ce Primo de Rivera ? s’interrogea tout haut Jean.

– Il y en a deux, répondit Albert. Le père et le fils. Le père, Miguel Primo de Rivera a dirigé l’Espagne d’une main de fer de 1923 à 1930, sorte de dictateur déjà, sous l’œil bienveillant du roi Alphonse XIII. Quand ses copains généraux lui ont gentiment demandé de partir en 1930, car il en faisait un peu trop, il s’est retiré à Paris ; mon père et lui étaient amis. Le fils, *Jose Antonio Primo de Rivera*, s’est contenté de fonder la Phalange, le parti qui a lancé Franco. Voilà, vous savez tout. (Ils savaient tout, avec une touche de plus au mystère Albert.)

Dolores les attendait. Elle avait revêtu une robe andalouse, au décolleté avantageux ; libérée de son chignon, sa chevelure ondulait librement, effleurant la naissance des épaules. Elle irradiait positivement.

– *Que guapa*²⁴ ! siffla Albert. Et il lui prit la main qu’il porta à ses lèvres.

Toute rougissante et émue, d’une voix rauque, elle les pria de la suivre. Ils longèrent un comptoir derrière lequel se tenaient deux employés, un homme et une femme auxquels elle les présenta comme “nos nouveaux Français”, puis pénétrèrent dans une grande pièce, sorte de vestiaire équipé de grandes tringles d’où pendaient des vêtements. La déléguée prit les devants en précisant que l’étoffe n’était pas de grande qualité, “le monde est en guerre, comme vous le savez !” “De la fibrane !” précisa Albert. L’Espagne semblait également manquer de cuir, car les chaussures qu’on leur proposait n’étaient autres que des espadrilles en toile et semelle de corde, les mêmes qu’ils avaient vues aux pieds des soldats à Canfranc.

La *Cruz Roja* ne se contentait pas d’habiller ses protégés, de pied en cap, mais, en maman généreuse – pas trop ! –, elle leur glissait de l’argent en poche, contre reçu. Se posa la question de leurs habits de France ?

« Ils feraient l’affaire de quelques pauvres au cours des rudes hivers madrilènes ! Lorsque les armées alliées récupérerait les charmants hôtes de la maison, dans un futur proche, non précisé, mais qui surviendrait bien avant la froide saison, ils revêtiraient les luxueux uniformes anglais ou américains. »

On ne pouvait qu’agréer ; Michel tint cependant à conserver les souliers de chasse de son père. Ce en quoi il n’eut pas tort !

Et commença leur vie de touristes forcés et impécunieux – les quelques *pesetas* dont on lestait leurs poches chaque semaine suffisaient à peine pour acheter quelques tickets de métro et se désaltérer d’*horchatas*²⁵ auprès de marchands ambulants. Une semaine passa. Rythmées par l’ordonnancement quasi militaire des trois repas, les journées s’écoulaient sans souci. Oubliées, les punaises ; finie, la promiscuité ; “mou pour le chat” remplacé par du solide poulet, porc ou lapin ; les miches de pain fleuraient bon la farine blanche. Puis l’ennui survint ; cette vie, qu’ils auraient qualifiée de cocagne une semaine auparavant, leur parut soudain vide. Sauf pour Albert dont les journées semblaient fort occupées. Il apparaissait cinq minutes avant les repas et disparaissait aussitôt après. Paul languissait à l’idée que la guerre allait prendre fin sans lui. Jean et Michel s’efforçaient de tromper l’attente avec philosophie.

Le hasard les prit en pitié. Au retour du *desayuno*, alors que Jean s’attardait à la fenêtre donnant sur le jardin intérieur, il remarqua une présence féminine au dernier étage de l’immeuble leur fai-

²⁴ Qu’elle est belle !

²⁵ Boisson très populaire en Espagne. Sorte de lait tiré d’une racine appelée *chufa*, souchet en français.

sant face. Brune, le cheveu noir, la silhouette semblait séduisante. Malgré lui il se surprit à siffloter. Assis sur le bord de son lit, Michel se forçait à lire un journal qu'il avait trouvé dans le salon.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il, sans lever la tête

– Une nénette en face.

Des nénettes, ils en voyaient tous les jours au cours de leurs promenades, des jeunes, des moins jeunes, quelques jolies, beaucoup de laides ou simplement fatiguées ! En vain avaient-ils tenté d'entrer en contact ! Etaient-ce leurs crânes, rasés en prison et qui commençaient à peine à se regarnir, ou tout autre signe dont ils n'avaient pas conscience ? Toujours est-il, qu'à peine une jeune femme attirait leurs regards, qu'elle fermait son visage et leur tournait littéralement le dos. Loin d'être des repoussoirs, Michel et Jean s'estimaient plutôt beaux gosses, davantage en tout cas que la moyenne des Espagnols ! Sans vantardise, ils pouvaient se targuer de quelques jolis succès auprès de la gent féminine... française. Pour tout dire, le goût ou l'absence de goût des Espagnoles avait fini par leur sembler bizarre. Quant à Paul, il s'avouait puceau et pas trop intéressé par les femmes.

– Une deuxième, dit Jean. Viens voir.

Michel se leva et vint rejoindre son camarade. Une blonde venait de rejoindre la brune ; toutes deux ne refusaient pas d'être regardées et semblaient, au contraire, apprécier. Tout émoustillé, Jean leur fit signe. Elles répondirent.

– Elles seraient dans la rue qu'elle auraient déjà pris le large ! dit Michel. Et, de toute façon, si elles se laissaient aborder, qu'est-ce qu'on leur dirait ?

Jean qui n'écoutait pas, mit deux doigts sur les lèvres et leur adressa un baiser. Stupéfaction : il eut droit en réponse à deux baisers.

– Faut absolument qu'on les rencontre, dit-il.

– À moins de te transformer en oiseau, tu n'as aucune chance !

– Quel est le numéro de téléphone d'ici ?

– Pourquoi ?

– On va leur demander de nous téléphoner.

– Tu parles espagnol ?

– Catalan.

– Tu as bien vu en prison que les deux langues étaient fort différentes.

– Elles parlent peut-être catalan ! Elles le parlent sûrement, car je peux te dire que les femmes à Barcelone sont un peu moins farouches que les pucelles madrilènes.

S'étant procuré le numéro de téléphone, écrit sur le récepteur, Michel assista alors à une désopilante parodie de communication entre sourds. Elle prit un bon moment, entrecoupée de fous rires de part et d'autre, pour se terminer par une conclusion navrante : les deux inconnues n'avaient pas le téléphone. Jean parut abattu ; Michel lui remonta le moral en lui disant qu'il avait une idée.

– Donne-moi toutes les *pesètes* que tu as.

– Pour quoi faire ?

– Tu désires rencontrer ces filles ?

– Plus que jamais.

– Alors, ne discute pas.

Peu avant le repas de midi, Michel réapparut avec une ardoise d'écolier et de la craie, ainsi qu'un dictionnaire français espagnol français.

– Et alors ? demanda Jean.

– Alors, regarde.

En grandes lettres, il écrivit sur l'ardoise : "*nosotros franceses*"²⁷. La cloche du repas sonna : Jean et Michel s'en seraient bien passé. Pas leurs correspondantes en face qui leur firent signe qu'elles se retiraient pour manger. Paul voulut connaître la raison de leur air mystérieux, digne de conspirateurs. Il imagina un tas de scénarios qui n'approchèrent jamais du réel. Pour la première fois, Albert ne parut pas au déjeuner.

²⁷ Nous français.

– Dommage, dit Jean, car il nous aurait bien aidé à rédiger nos messages.

Déception : les jeunes filles ne réapparurent qu'en fin d'après-midi. Paul, mis enfin au courant et ayant montré un intérêt mitigé, était parti se promener seul. Lorsque Jean exhiba son ardoise, il y eut un moment d'étonnement en face, puis la brune fit un geste signifiant d'attendre. Quelques minutes plus tard, elle reparaisait avec une ardoise identique qui portait le message : "*nosotros españolas*".

– On s'en serait douté ! fit Michel.

La communication était amorcée. Cela tenait davantage du système sémaphorique de Jean Chappe que du télégramme de Samuel Morse, en ce qui concerne la lenteur de transmission. En charge du dictionnaire, Michel dictait les messages à transmettre, traduisait les messages reçus. À la fin de la journée, les prénoms ainsi que les âges étaient connus de chaque côté : la brune s'appelait Concepcion et avait 21 ans ; les deux Français n'auraient jamais pu imaginer que la blonde se prénommaient Carmen, elle avait 19 ans. Soudain on les vit faire de grands gestes avant de se retirer précipitamment. Une tête d'homme apparut, l'air sévère ; Jean retira l'ardoise qui portait un ultime message de bonne nuit et prit un air dégagé ; puis ce fut le tour d'une femme aux cheveux gris et au visage fatigué, qui ferma la fenêtre derrière elle. Il fallut attendre 10 heures le lendemain pour que la communication se rétablisse. On apprit que le père et la mère travaillaient, qu'ils revenaient déjeuner à midi et qu'ils rentraient le soir à 20 heures ; qu'elles étaient trois filles qui travaillaient à la maison à des travaux de couture. Carmen était étudiante et parlait un peu le français, Conchita, la troisième, n'avait que seize ans et se trouvait pour le moment à la campagne. Se procurer une méthode pour apprendre l'espagnol apparut comme indispensable si un rendez-vous devait avoir lieu un jour : but ultime de tous ces messages, tout au moins pour Jean et Michel. Ce qui fut fait illico. La question : "*possible nosotros encontrar vosotros ?*" ne fut posée que quelques jours plus tard. La réponse tarda un peu et ne fut donnée que le lendemain : "*es possible nosotros encontrar vosotros*". "*Quando ?*" câbla aussitôt Jean. "*Luego*" (Plus tard).

Chaque jour Jean câblait : "quand ?" ; la réponse était toujours la même : "plus tard."

– Elles nous mènent en bateau ! finit-il par dire, j'arrête les frais. (Et pour bien signifier que les ponts étaient rompus, il ferma la fenêtre.)

Celle de Paul, dans la pièce à côté, était restée ouverte. Un matin, en regagnant sa chambre, il vit une toute jeune fille qui regardait dans sa direction ; elle avait le visage rond, une belle chevelure cuivrée et de beaux yeux tout étonnés. Il lui fit signe, elle lui répondit ; une onde de chaleur le parcourut. De la main il lui indiqua d'attendre et se précipita dans la chambre voisine dont la fenêtre était toujours fermée. Jean était sorti ; Michel était plongé dans sa méthode espagnole dont il ne voyait plus très bien l'utilité immédiate, sinon d'apprendre une langue pour le plaisir d'apprendre.

– Viens, j'ai besoin de toi et de ton ardoise, dit Paul.

Il le suivit et ne tarda pas à comprendre ce que Paul attendait de lui...

Le télégraphe ardoise leur apprit que la jeune fille avait 16 ans, s'appelait Conchita et qu'elle était la sœur de Carmen et Concepcion. En fin de matinée, elle était d'accord pour rencontrer Paul à l'entrée du métro Retiro, au début de l'après-midi. On peut s'étonner de la soudaine rapidité des communications ? Elle s'expliquait par les progrès marqués de Michel en langue espagnole, pour laquelle il se sentit d'emblée d'étranges affinités, au contraire de l'anglais qu'il avait étudié pendant sept années de lycée. Quand il se risqua à dire deux mots à la patronne, elle s'écria : "Vous m'aviez caché que vous parliez espagnol, vilain !"

– Tu viens avec moi ? lui dit Paul... avec ton dictionnaire.

– Où allez-vous ? s'inquiéta Jean.

– On te dira plus tard, répondit Paul, d'un air mystérieux.

Sur le chemin du rendez-vous, Paul fut un moment effleuré par le doute : "Et si elle s'était moquée de moi ?"

À l'entrée de la bouche de métro, se tenait une jeune fille qui ressemblait trait pour trait à Conchita, en plus joli, beaucoup plus joli. Son visage était plus rond, ses yeux plus grands, les cils plus longs, les cheveux plus ondulés, la couleur plus cuivrée. Une madone enchanteresse. Paul fut subjugué : le coup de foudre dans toute sa splendeur ibérique. Nul besoin de paroles. Michel se sentit de trop, et se retira, son dictionnaire sous le bras, sans bruit et sans trompettes, lesquelles entonnaient un *Te Deum* pour Paul.

– Alors ? lui demanda Jean.

– Aux innocents les mains pleines ! disait ma grand-mère.

– Explique-toi.

– De nous trois, Paul est incontestablement le plus fort.

– Le salaud, l'enfant de salaud, l'hypocrite, l'enfant d'hypocrite ! s'exclama Jean à l'issue du rapport circonstancié que Michel lui fit de la rencontre de Paul et de la Virginie madrilène qui portait le nom de Conchita.

Après un moment d'abattement, Jean s'exprima d'une voix lasse :

– Tu aurais pu lui demander un rendez-vous pour nous auprès de ses sœurs !

– Il aurait fallu que tu sois là, mon vieux, pour te rendre compte que toute parole eût été sacrilège.

– N'en rajoute pas !

– Je n'en rajoute pas, je n'ai jamais vu un truc pareil, sauf dans les livres.

Quand Paul revint peu avant le repas du soir, il se déplaçait à quelques centimètres au-dessus du sol, à pas glissés, comme Jésus sur le lac de Tibériade ; les yeux au plafond comme s'il était le ciel ! Sans un mot, il se rendit dans sa chambre, dont il ferma la porte.

Cinq minutes après la cloche, Jean et Michel étaient seuls à table. Ils venaient d'ailleurs de noter que trois couverts seulement étaient disposés.

– Votre ami ne mange pas ? demanda Maria.

– Je vais aller voir, dit Michel.

– Je ne mange pas, répondit Paul, allongé sur son lit.

– Tu n'as pas faim ?

– Si, très faim.

– Tu veux de l'eau fraîche ?

– Non, pourquoi ?

– Pour se nourrir d'amour, il faut de l'eau fraîche !

– Je ne savais pas.

– Je te le dis.

– Alors, je veux bien.

– Je dirai à Maria de t'en apporter.

– Alors ? demanda Jean.

– Il ne mange pas.

– Il n'a pas faim ?

– Si : très faim.

– Ça va pas la tête ?

– La tête si : c'est le cœur !

Le même dialogue reprit avec Maria, en espagnol, sauf qu'elle parvint tout de suite à la conclusion : "Votre ami est amoureux !" On en profita pour demander pourquoi il n'y avait que trois couverts ? Un policier était venu prendre les affaires d'Albert au cours de l'après-midi.

– Il a été arrêté ?

– *Io no se.*

Le lendemain matin, la pension reçut un appel téléphonique pour le *señor Alberto*. Michel prit la communication. C'était *Dolores de la Cruz Roja* qui venait aux nouvelles. Il ne put que répéter les paroles de Maria. C'était justement le jour de "paye". Elle les accueillit avec un visage décomposé. Le

teint était redevenu terreux, ses cheveux bien qu'encore dénoués, pendaient, flasques, ternes. Elle les supplia d'aller se renseigner au consulat de France, bien que ce dernier organisme fût censé les ignorer. "Vous êtes Français, non ?" s'exclama-t-elle. "Jusqu'à preuve du contraire, oui !" Un contraire sur lequel ils n'allaient pas tarder à être fixés.

Le consulat se situait dans un beau quartier ; l'immeuble était cossu, imposant comme il se doit. Le maréchal Pétain, encore chef de l'Etat français, avait été ambassadeur de France à Madrid dans les années précédant la guerre, sous le gouvernement du général Franco. Bien que la France, dont le territoire était entièrement occupé par les Allemands, ne fût plus un état que de nom, elle maintenait dans ses consulats et ambassade en Espagne un personnel et un standing de grande nation. Le portier, Espagnol, ne mit pas en doute leur qualité de Français et les guida vers le troisième secrétaire, qui les reçut dans un vaste bureau aux meubles sombres et vernis. Il avait moins de trente ans, mais paraissait fort imbu de son importance. Au vu de leur accoutrement, il ne les fit pas asseoir mais leur demanda ce qu'il pouvait pour eux, une formule consacrée qui n'engageait à rien. Lorsqu'il sut le motif de leur venue, il prit un air sarcastique :

– Désolé, messieurs, mais pour moi vous n'êtes pas Français, ou plutôt vous ne l'êtes plus.

Paul, qui n'avait pas quitté son petit nuage depuis la veille, rejoignit la terre ferme immédiatement. Il s'avança aussitôt vers le freluquet et lui mit la main au col :

– Répétez que nous ne sommes plus Français.

Le troisième secrétaire, rouge comme une écrevisse, balbutia :

– J'aurais aimé, mais je n'ai pas le droit de m'occuper de vous.

Paul relâcha son étreinte pour lui cracher à la figure :

– Après la guerre, c'est moi qui m'occuperai de vous. (Puis, se tournant vers Jean et Michel, il leur dit :) Allez, venez, nous n'avons plus rien à faire dans cet antre de collaborateurs !

Alors qu'ils se dirigeaient vers la porte, ils entendirent :

– Comment s'appelle votre ami ?

– Albert.

– Son nom ?

Personne ne le savait. L'homme consulta un dossier qu'il avait sous la main :

– Ne logeait-il pas à la *pension Jardin* ?

– C'est cela même.

– Votre ami est en bonne santé.

– Libre ?

– Autant qu'on peut l'être en cette période troublée.

– Il avait une fiancée.

– Elle le reverra.

C'est le message qu'ils rapportèrent à *Dolores de la Cruz Roja*, ce qui permit à son teint de retrouver un peu de *roja*.

À l'occasion de la fête religieuse du 15 août, l'Espagne tout entière allait se répandre en processions chantantes et colorées. Le service du petit-déjeuner expédié, Maria et la patronne se retirèrent dans leurs chambres pour en ressortir quelques instants plus tard, revêtues de leurs plus beaux habits, noirs comme il se doit, leurs chevelures recouvertes d'une mantille, noire également. Sous le bras, elles tenaient un livre dont la tranche, dorée, n'en faisait que davantage ressortir le noir de la reliure en cuir.

– *Que guapas*³³ ! s'écria Michel.

En d'autres temps, cette réflexion eût plu aux deux femmes ; en ce jour consacré, elle sentait le sacrilège et se traduisit par un froncement de sourcils, au lieu de l'habituel rose aux pommettes : elles ne s'étaient pas habillées pour plaire, mais pour communier. Felicidad, la patronne, dont le pré-

³³ Qu'elles sont belles !

nom s'accordait on ne peut mieux à cette sainte journée, le sourcil toujours froncé, l'œil aussi noir que sa mantille, demanda si ses hôtes comptaient se joindre à elles. Promu interprète chef depuis le départ d'Albert, Michel n'avait pas envisagé cette éventualité ; dans sa Bretagne natale, au milieu d'une famille d'instituteurs républicains, suivre une procession le 15 août ou tout autre jour consacré au Seigneur, eût paru sacrilège – le même terme ! Il profita du temps mis à traduire pour réfléchir à sa réponse et aux éventuelles conséquences qu'elle pourrait entraîner. D'emblée Paul déclara qu'il en serait, ainsi en avait-il convenu avec Conchita. Les parents de Jean n'étaient pas instituteurs mais tout aussi républicains athées, son père poussant même la contradiction jusqu'à travailler dans ses vignes ce jour-là. Cependant, la réflexion de son ami Paul lui fit venir l'idée que c'était peut-être l'occasion de faire la connaissance des sœurs de Conchita ! Leur présence dans le cortège ne pourrait que rassurer les filles sur leur moralité ! Michel argua que ce n'était peut-être pas l'endroit idéal pour lier connaissance. Jean insista ; Felicidad semblait s'impatienter : "Nous en serons", lui fit savoir Michel. Pour la forme, il ajouta cependant que leurs habits jureraient dans la procession ; la patronne répondit que le Seigneur savait faire la part des choses. Et c'est ainsi qu'ils se trouvèrent embringués dans une dure journée qui commença par une messe interminable, et qui se poursuivit par une longue marche sous un soleil accablant, au cours de laquelle ils ne purent qu'apercevoir les trois sœurs, identiquement revêtues de noir, mais de loin, car ce jour-là, les deux sexes faisaient bande à part, ainsi que l'avait voulu le Seigneur, ou tout au moins ceux qui avaient pour tâche d'interpréter ses paroles.

– Riche idée que tu as eue là ! s'exclama Michel au retour dans leur chambre.

– Le résultat sera plus payant que tu ne le penses ! répondit Jean, aussi déçu et fatigué que Michel.

Il n'avait pas tort : au retour du *desayuno* du 16 août, jetant un regard par la fenêtre de la chambre, grande ouverte, Jean eut la surprise de voir une ardoise, en face, portant l'inscription : "Bonjour, les Français !"

– Michel, viens voir.

Après quelques allers et retours de messages ardoisés, rendez-vous fut donné à *Miguel* et *Juan* – elles connaissaient leurs prénoms, qu'elles avaient hispanisés – à *las tres de la tarde*³⁵ sur les bords du lac du parc Retiro.

Soudain, la matinée parut d'une terrible longueur. Comment l'occuper ? Jean l'aurait bien passée sur les bords du lac, à poser des jalons, imaginer des stratagèmes, dont aucun n'aurait fonctionné, c'est bien connu. Michel lui fit remarquer qu'il serait plus judicieux de se mettre au plus vite à l'étude de l'espagnol, langue envers laquelle Jean accusait un sérieux handicap, bien que sa connaissance du catalan lui donnât un avantage au départ. À part l'inévitable visite au commissariat, la matinée fut consacrée à la langue de Cervantès comme on dit dans les livres.

Il est bien connu qu'à trop attendre un événement, il ne se produit jamais de la façon dont on l'avait imaginé ; c'est pourquoi Michel avait dissuadé Jean d'aller tirer des plans sur la *cometa* sur les bords du lac Retiro. En pénétrant dans la salle à manger à *las dos* très précises – ils n'avaient pu attendre la clochette, Jean consultant sa montre à tout bout de champ –, ils eurent la surprise de voir qu'un couvert était disposé sur une autre table que la leur. Ils prirent place, rejoint par Paul quelque temps après l'annonce clochée. À peine avaient-ils déployé leurs serviettes qu'ils virent entrer un officier de l'armée espagnole – un capitaine, précisa Paul, imbattable sur les grades dans les différentes armées du monde. Il portait un insigne de couleur bleue ainsi que de nombreuses décorations. Il salua d'un signe de tête puis s'assit à la table dressée pour lui, séparée de celle des Français par un guéridon. Peu après, Felicidad survint et présenta le nouvel arrivant avec une grande fierté dans la voix, comme si le choix de sa *pension* par ce grand héros constituait un honneur suprême pour son établissement et celle qui le tenait. Le *capitan* Alfonso Cervantes – désolé, mais ce n'est pas inventé ! – prenait quelque repos dans la capitale après de durs combats sur le front de l'Est, de l'Europe. Il faisait partie de la fameuse division *Azul* (bleu), laquelle combattait les communistes aux côtés des va-

³⁵ A trois heures de l'après midi.

leureuses troupes allemandes et faisait preuve – dixit la voix gouvernementale – des mêmes qualités légendaires du soldat espagnol qui avaient permis de vaincre Napoléon lui-même. Michel traduisit, tout en s'étonnant d'avoir aussi bien compris : comme quoi les séances d'ardoises et la gymnastique à laquelle elles l'entraînaient étaient plus efficaces que les récitations des poèmes de Shelley ou de Byron, essentiel des cours d'anglais au lycée. Jean en avait compris la moitié, Paul rien du tout – avec Conchita, nul besoin de mots, tout passait par les yeux.

– C'est quoi la division *Azul* ? demanda Jean.

La lecture quotidienne des journaux, laquelle n'était pas non plus étrangère à ses progrès, permit à Michel de répondre ; il ne se passait pas un jour sans que la presse n'entonne les louanges de la fameuse division qui combattait ces communistes qui avaient tant soutenu les républicains et rendu les combats de la guerre civile si meurtriers. Elle était l'honneur de l'Espagne, ses combattants étaient tous des héros.

– C'est comme la Légion anti-bolchevique chez nous, fit remarquer Paul.

– Sauf que la division *Azul* fait partie intégrante de l'armée espagnole, ce qui n'est pas le cas de la Légion française, laquelle n'est guère appréciée du commandement allemand ! entendirent-ils avec stupéfaction.

Exprimée dans un bon français, à peine scolaire, la tirade du *capitan* espagnol leur occasionna une frayeur rétrospective ; s'il n'avait pas indiqué d'une façon aussi nette sa connaissance de la langue française, leurs réflexions concernant la guerre en général et la participation espagnole aux côtés des Allemands auraient pu leur entraîner de sérieux ennuis. Après réflexion, Michel trouva le geste plutôt élégant, digne d'un officier tel qu'il les imaginait, le contraire de celui d'un policier. Mais ils allaient devoir désormais se cantonner en conversations anodines.

Le repas se déroula d'une façon exceptionnellement lente. Peut-être était-ce dû à la présence de ce nouvel hôte ! Paul était perdu dans son nuage. Jean portait de fréquents regards à la pendule de la salle ; le manque de conversations faisait paraître le temps plus long. À peine son dessert avalé – englouti, devrait-on écrire – Jean voulut se lever. De la main, Michel lui fit signe de se rasseoir, et des yeux, lui en indiqua la raison : la présence de leur hôte. “J'en ai rien à foutre !” semblait dire le visage de Jean tout en se rasseyant néanmoins. Puis il chuchota, en jetant un nouveau coup d'œil à la pendule :

– Tu as vu l'heure ?

– T'en fais pas, elles nous feront encore poireauter, lui répondit son ami.

– Si vous voulez quitter la table, ne vous gênez pas pour moi, s'exprima l'officier espagnol tout en ne levant pas son regard de l'assiette.

Jean se leva d'un bond, Michel le suivit en mesurant ses gestes. Paul resta assis :

– Tu ne viens pas ? lui demanda Michel.

– Hein ?

– Tu ne viens pas ?

– Où ?

– Nous avons rendez-vous.

– Ah bon !

Michel laissa planer Paul et quitta la pièce, non sans avoir lancé à l'intention de l'officier espagnol, lequel le fascinait sans qu'il puisse dire pourquoi : “Bonne après-midi, Monsieur.” Le “monsieur” s'était substitué au “capitaine” qu'il avait initialement prévu de dire mais qui, manifestement, n'était pas passé.

– C'est à vous qu'il faut souhaiter bonne après-midi, je pense ! (Jean et Michel ne virent pas le sourire qui accompagnait ces paroles, sinon ils auraient pu s'inquiéter !)

Elles avaient écrit : *a las tres de la tarde* ; il était près de quatre heures et ils poireautaient depuis quarante bonnes minutes sur les bords du lac Retiro, comme Michel l'avait un peu prévu. Jean commençait à s'énerver :

– Elles se foutent de notre gueule, ces pouffiasses !

– Je t'avais dit que cela ne servait à rien de se presser !

– Cela fait quatre mois que je n’ai pas baisé !
– Si tu comptes sur ces nénettes pour satisfaire ton envie, tu risques d’être déçu.
– Et pourquoi donc ?
– Parce qu’en Espagne, c’est encore pire que chez nous : une fille ne baise pas avant le mariage.

- Il y a des exceptions.
- Il y a toujours des exceptions.
- Tu vois bien !

Pourquoi Michel était-il si serein ? À l’encontre de Paul qui avait succombé au coup de foudre, ainsi que de Jean qui se berçait d’illusions, de cette rencontre – si toutefois elle avait lieu ! – il n’attendait rien d’autre qu’une façon agréable de passer le temps. En ce qui concerne la chose, à peine un peu plus d’un mois s’était écoulé depuis qu’il avait quitté Lucienne ; elle n’avait pas encore évacué ses pensées.

- Viens, on fout le camp d’ici ! entendit-il.
- Encore cinq minutes.
- T’es sûr que c’est aujourd’hui ?
- T’as lu comme moi : *a las tres de la tarde*.
- Ouais, mais elles ne nous ont pas dit où ?
- Lago del Retiro.
- T’es sûr que c’est pas le métro ?
- Vas-y voir.

Depuis leur arrivée, quinze minutes avant trois heures, Jean n’avait cessé de faire le tour de la pièce d’eau, dans un sens puis dans un autre, dévisageant d’une façon effrontée chaque femme présentant un petit air de jeunesse ; elles étaient rares à traîner dans le parc au même titre que les hommes, jeunes, donc en état de travailler. Les contrôles étaient fréquents, le nouveau régime ne semblait guère aimer les oisifs. Les passants ne manquaient pas de marquer leur étonnement à la vue de deux gaillards en pleine forme, on ne peut plus oisifs. Leur habillement, leurs crânes rasés ajoutaient une touche d’inquiétude, laquelle s’estompait cependant lorsqu’ils les entendaient parler. Par deux fois, ils furent interpellés par deux hommes en “uniforme civil” – tellement leur accoutrement et comportement signaient leur appartenance à la police politique – qui leur demandèrent leurs papiers. Ils les examinèrent soigneusement, les tournant et les retournant, sans toutefois y trouver la faille. Puis, toujours tripatouillant les papiers, ils leur demandèrent ce qu’ils faisaient là ? Il ne pouvait être question de leur répondre : “nous draguons”, car il eût fallu une forte dose d’humour de la part de ces “chevaliers à la triste figure” pour en rire et leur souhaiter “bonne chance”. Michel préféra se lancer dans une explication diplomatique comme quoi la convention passée entre la *Cruz Roja* et le gouvernement espagnol leur permettait entière liberté de mouvement à l’intérieur de la ville de Madrid. Le manque de clarté du propos ne manqua pas de les étonner, mais ils devaient être dans un bon jour, où déjà fatigués car ils hochèrent la tête comme s’ils avaient compris et leur rendirent leurs papiers en formant le souhait : “*Que se pasa bien !*” Justement cela ne se passait pas trop bien car les señoritas n’étaient toujours pas là. “Je vais voir au métro”, dit Jean en s’élançant au pas de course. Un peu étonné tout de même, Michel le regardait s’éloigner quand il se sentit saisir par la main. “*Les voilà !*” pensa-t-il. Il se retourna, un sourire aux lèvres et ne vit rien à hauteur de ses yeux. Les abaissant, ils se posèrent sur une jolie frimousse illuminée par deux grands yeux noirs, ainsi qu’une bouche en cœur de laquelle sortait une suite pressante de *señor*, sur un ton éploré qui laissait supposer un grand chagrin. Le chagrin des petits enfants l’avait toujours ému, à commencer par le sien ; il répondit : “*que pasa ?*” En guise de réponse, le garçonnet le tira par la main pour l’entraîner au bord de l’eau ; puis il pointa du doigt vers un petit bateau à voiles qui s’éloignait, gentiment penché. Il ne restait plus qu’à attendre qu’il atteigne l’autre bord. “*Venga*”, lui dit Michel et cette fois, c’est lui qui l’entraîna. Ils s’arrêtèrent en un point estimé d’atterrissage, lequel, compte tenu de la force de la brise, se trouvait décalé par rapport à l’axe du bateau. C’est ce que fit remarquer le gamin en l’entraînant sur la gauche. Plutôt que de tenter une explication, difficile du fait de la langue et de l’âge du garçonnet, il se laissa faire. Comme prévu, il fallut rectifier la position au fur et à mesure du déplacement de la *fregata* – nom que

lui avait donné le jeune armateur. Soudain, survint une saute de vent, fréquente sur ces plans d'eaux citadins. Les voiles faseyèrent, le capitaine ne savait pas trop apparemment quelle amure choisir ; la *fregata* vira lof pour lof et repartit d'où elle venait. L'armateur reprit la main du grand et ils coururent de l'autre côté. Mais c'était sans compter avec l'humeur fantasque du petit voilier qui avait décidé de prendre du bon temps. Après quelques demi-périmètres de bassin parcourus à vive allure, sous les regards amusés des *abuelos*, *abuelas*, *madres*, *niños*, *niñas*, (grand-pères, grand-mères, mères, garçons, fillettes) qui constituaient la grande majorité de la population flânante, exception faite de quelques spécimens mâles lesquels signaient leur appartenance à la police en civil, Michel s'arrêta net, ayant décidé que la *fregata* s'était suffisamment moquée d'eux. Ignorant un panneau bien visible portant en grosses lettres un "*E prohibido bañar se*" – il n'était pas sensé connaître l'espagnol, et de toute façon, il ne se baignait pas mais tentait de récupérer un navire espagnol qui faisait des siennes –, il se jeta à l'eau, c'est-à-dire qu'il posa le pied au fond du bassin, peu profond ; l'eau lui arrivait à peine à la ceinture quand il saisit à bras le corps l'indisciplinée dont les voiles faseyèrent de rage.

Sous les applaudissements de la foule, il regagna la rive, pantalon dégoulinant, *bote* (bateau) sous le bras quand un *abuelo*, en uniforme cette fois, voulut l'intercepter. À peine avait-il levé la main pour la poser sur l'épaule du sauveteur en vue de l'arraisonner qu'un puissant "ouh !" s'éleva des rives avoisinantes. L'homme tourna la tête, à gauche, à droite ; la réprobation était générale. Son regard finit par s'arrêter sur deux policiers qui lui firent un non significatif de la tête ; il ramena sa main derrière l'oreille pour un grattement qui se voulait innocent mais qui eut du mal à le paraître. Michel en déduisit que l'opinion publique espagnole n'était pas totalement anesthésiée, puis plia les genoux afin de remettre l'effrontée aux mains de son jeune armateur qui la serra contre son cœur. Se relevant, il passa momentanément à la hauteur de deux beaux yeux, vert tendre, bordés de longs cils blonds, puis d'une chevelure blonde vaporeuse, qui se trouva à hauteur de ses narines quand il eut fini de se déplier. Une rafalette de brise conclut la présentation en le régaland d'une bouffée de parfum. Ce sont les yeux cette fois qu'il abaissa sur un visage rond au milieu duquel trônait un mignon petit nez légèrement retroussé ; puis il termina l'inspection en s'arrêtant aux épaules à moitié dénudées, rondes également. Cette personne dégageait une impression de rondeur, signe de bonne humeur, disait Pauline, qui l'était aussi – ronde – mais qui, selon Marcel, faisait mentir parfois son assertion. Cette jeune personne, Espagnole, ne pouvait être que mère pour se trouver dans cet endroit, à cette heure, un jour de semaine. "*Gracias, señor*", lui dit-elle. "De quoi ?" lui répondit-il. (J'opte pour la traduction simultanée afin d'éviter les renvois.)

– Je suis la mère de Rafaelito.

– Rafaelito ?

– Le bateau.

– Rafaelito, le bateau, si, si.

Et il se fendit d'un sourire idiot, cependant qu'elle lui tendait la main. C'est le moment que choisit son copain Jean pour reparaître, furieux comme peut l'être un mâle frustré. Il l'attaqua bille en tête :

– Pendant que je me décarcasse, monsieur se baigne.

– Je ne me suis pas baigné, j'ai été chercher un bateau en perdition.

– Et il se fout de moi en plus !

– *Adios señor*, dit la belle andalouse.

Qualificatif sans aucune base, sinon réminiscence de chanson ou d'un livre, car il ne savait rien d'elle et n'en saurait pas davantage puisque Jean était venu tout saccager. Ce départ discret eut pour avantage de balayer toute humeur chez Jean le catalan, qui suivit des yeux la belle andalouse, ce qui se manifesta d'abord par un sifflement admiratif entre les dents, puis par un :

- Tu la connais ?
- J’étais en train de faire connaissance.
- Mon salaud, tu te démerdes bien.
- Je me serais encore mieux démerdé, s’il n’y avait pas eu un abruti pour me casser le travail.
- Tu lui aurais demandé si elle avait une sœur ou une copine ?
- Qu’est-ce que tu crois ?
- Je crois que tu l’aurais fait.
- T’as gagné.
- Cours la retrouver.

Il la chercha des yeux ; elle avait disparu.

- Et toi, au métro ?

– Pas plus de Carmen et de Conception que de pesetas ! Les salopes, elles nous ont posé un sacré lapin ; comment on dit en espagnol ?

- *Conejo*.

Prémonition ou pas, le matin même Michel avait cherché ce mot dans le dictionnaire. Elles leur avaient posé un fameux *conejo*. Il ne leur restait plus qu’à rentrer pour ruminer leur déception, en fait celle de Jean, car Michel avait la vague impression de n’avoir pas perdu sa journée ! Jean s’allongea sur son lit et s’endormit sur le champ. Quand un problème l’emmerdait, avait remarqué son ami, il l’endormait en même temps que lui ; au réveil, il avait perdu de son acuité, ce qui lui permettait de le résoudre plus facilement. Il en allait différemment chez Michel ; il n’arrivait pas à clouer le bec à ses soucis, lesquels menaient sarabande une bonne partie de la nuit. Alors que Jean dormait d’un sommeil apparemment paisible, Michel s’était replongé dans la méthode d’espagnol, cependant qu’en petites apparitions furtives, une blonde andalouse venait lui rendre visite. Ce qui ne l’empêchait pas de se lever de temps en temps pour aller jeter un œil à la fenêtre ; en face elles étaient ouvertes, mais vides d’occupants. Peut-être les attendaient-elles au bord du *lago Retiro* ? Qu’avait-il bien pu se passer ? Peu avant huit heures, il se leva de nouveau ; Carmen était à la fenêtre. Quand elle le vit, elle rentra précipitamment se mettre à l’abri comme s’il était un *sniper*⁴¹, terme apparu au cours de cette nouvelle guerre. Alors qu’il revenait s’asseoir, Paul entra, sans frapper, selon son habitude. On lui en avait fait la remarque ; il leur avait demandé ce qu’ils avaient à cacher ? Rien, évidemment ! N’empêche qu’il transgressait une règle élémentaire de politesse que leurs mères s’étaient évertuées de leur inculquer, non sans mal. Sans voir que Jean dormait, il lança de sa voix forte habituelle :

- Alors ?
- Alors quoi ?
- Vos rendez-vous !
- Parlons-en !

– Ah oui, parlons-en ! tonna Jean, qui venait de se réveiller, les salopes de sœurs de ta copine nous ont posé un fameux, comment on dit Michel ? – *conejo* –, un fameux *conejo*.

– C’est quoi ? demanda Paul qui n’avait aucune raison de connaître ce terme, inconnu dans la route de nuages sur laquelle Conchita et lui se promenaient.

- Lapin... andouille.
- Oh, je ne vous ai rien fait, moi !

– Je me demande ? fit Jean qui était prêt à soupçonner tout le monde. (Apparemment le problème avait gardé toute son acuité !) En tout cas, tu as intérêt à nous trouver une bonne explication. Quand est-ce que tu la revois, ta greluce ?

– Entre dix et onze. (Heure limite de sortie pour les cruzjoriens⁴³.) Et je ne te permets pas d’appeler ma fiancée, greluce.

- Fiancée ? s’esclaffa Jean, et depuis quand ?

⁴¹ Tireur isolé.

⁴³ Néologisme osé, désignant les protégés de la Cruz Roja.

– Aujourd’hui.

– Monsieur se fiance pendant que les sœurs de sa greluce de fiancée, se foutent de la gueule de ses petits copains, qui ne le sont plus apparemment.

– Mais si, vous l’êtes...! mais tu ne le seras plus, Jean, si tu continues à appeler Conchita, greluce.

– Mille excuses, prince de mes deux... pendant que les sœurs de sa princesse de fiancée, se foutent de la gueule du comte Jean et du baron Michel. Cela te va comme ça ?

– Mieux.

– J’espère qu’à la *once*, tu reviendras avec des informations qui se tiennent. Si on allait bouffer ?

– Quelle heure est-il ?

– Huit heures et demie, répondit Paul, après avoir consulté une montre oignon de toute beauté.

– Nouveau ça, non ? fit Michel.

– Cadeau de fiançailles de Conchita, la montre de son grand-père.

– Montre un peu.

Paul hésitait, puis finit par la lui tendre. La montre était en argent patiné par les ans ; elle rappela à Michel son couvert de bébé, une assiette et une cuillère qui avaient appartenu au grand-père de sa mère et que cette dernière conservait précieusement dans une armoire. Au dos de la montre était dessiné un voilier – étrange coïncidence ! Paul précisa que le grand-père de Conchita était marin ; il avait franchi le cap Horn à maintes reprises. “Fais voir”, dit Jean. Il prit la montre, la tourna et la retourna et finit par la mettre dans sa poche. “Eh, c’est à moi !” protesta Paul.

– Je sais, répondit Jean, je la garde en gage de ta bonne volonté quand tu retrouveras ta dulcinée à *las diez*. Allez, on va bouffer.

Le capitaine était déjà installé. Ils le saluèrent d’un “*buenas tardes*” bien sonore. Il leur répondit par un “bonsoir, messieurs” non moins sonore. Avec l’arrivée de cet officier espagnol qui comprenait tout ce qu’ils disaient, ils seraient dorénavant obligés de surveiller leurs conversations. Il eût fallu parler une autre langue. Jean s’exprimait parfaitement en catalan, mais il y avait une chance sur deux pour que le *capitan* le parlât ; Paul causait bien le breton ; Michel en voulut à son père de ne pas le lui avoir enseigné. La République, sorte de déesse laïque, avait lancé ses hussards – les instituteurs – à l’assaut des patois et langues régionales en vue d’une purification linguistique du pays. De nombreux petits paysans arrivaient à l’école ne sachant parler que le breton ; interdiction absolue leur était faite de pratiquer leur langue maternelle, sous peine de se voir tirer les oreilles. L’Education nationale n’avait pas encore découvert les mérites du bilinguisme ; Pauline oui : les petits bretonnants étaient bien meilleurs en français que les autres, qui devaient d’abord se débarrasser du mal-parler de leurs parents. Bref, à cause de cette fausse mystique, Michel ne parlait pas breton. Ils commencèrent par chuchoter, ce qui n’était guère pratique et demandait une attention de tous les instants, jusqu’à ce que le *capitan* prît pitié d’eux en intervenant :

– Ne vous gênez pas pour moi, vous avez ma parole d’officier que j’oublierai instantanément tout ce que je pourrais entendre.

Jean chuchota :

– Vous croyez qu’on peut lui faire confiance ?

– Il a donné sa parole d’officier ! s’indigna Paul.

– Mon oncle a été fusillé par les Allemands, bien qu’un officier nous eût donné sa parole, répliqua Jean.

– Les Espagnols ne sont pas les Allemands, intervint l’officier.

– Vous combattez pourtant à leurs côtés, lança Michel inconsidérément.

Un air polaire envahit soudain la pièce. Pourquoi ne s’était-il pas mordu sa sale langue ? Ils s’attendaient à quelques paroles définitives qui les auraient renvoyés en prison, Michel tout au moins, pour outrage à l’armée espagnole. Le *capitan* prit son temps :

– Pourquoi nous combattons à leurs côtés ? Si vous le voulez bien, nous en reparlerons à la fin du repas. En attendant, faites comme si je n’étais pas là. (Ouf ! Ils se regardèrent, sans dire un mot, puis continuèrent leur repas, en silence.)

De temps en temps, Paul demandait l'heure. Jean la lui donnait en consultant ostensiblement la montre du grand-père de Conchita. Dix minutes avant dix heures, Paul se leva d'un bond, courut dans sa chambre et traversa la salle à manger comme une bombe, les yeux fixés droit devant lui.

– C'est beau la jeunesse ! fit le *capitan*.

– C'est con, oui ! grommela Jean.

– N'empêche que tu aurais bien aimé être à sa place ! remarqua Michel.

Jean répondit par un grognement. Maria apporta le dessert consistant en un abricot. L'appellation espagnole : *albaricoque*, faisait rire Michel. Alors qu'il s'apprêtait à croquer à même le fruit, Jean chuchota : "Regarde !" Glissant un regard de côté vers la table de l'officier, Michel le vit éplucher l'*albaricoque* avec une certaine élégance, armé d'un couteau et d'une fourchette.

Le repas était terminé, il leur restait une heure à tuer en attendant le retour de Paul. Le *capitan* avait laissé entendre qu'il souhaitait s'entretenir avec eux à la fin du repas.

– Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota Jean.

– On attend un peu, répondit Michel.

C'est alors que l'officier espagnol, reposant son couteau et sa fourchette, se tourna vers eux :

– Puis-je vous inviter à prendre un café, une tisane ou quelque boisson chaude de votre goût ?

– Volontiers, répondit Michel pour les deux, en se levant.

Quelques instants plus tard, ils étaient attablés en face du *capitan*. Il avait les yeux bleus, comme la *division azul*, au sein de laquelle il combattait. Qui plus est, ils respiraient l'intelligence. Une petite moustache soulignait la lèvre supérieure ; pour décrire le nez, le menton, les mains, le port de tête, on ne pouvait trouver d'autre mot qu'aristocratique. Cet homme était le prototype de l'aristocrate, sans la connotation restrictive qu'on lui donnait dans la France post-1789. À sa droite était posé un livre dont le titre était : "*For whom the bell tolls ?*" (Pour qui sonne le glas ?), auteur, Ernest Hemingway. Notant le regard de Michel, le *capitan* n'hésita pas à préciser que ce livre était interdit en Espagne et qu'il l'avait emprunté à la bibliothèque de l'ambassade des Etats-Unis. "Il traite de l'atroce guerre civile que nous avons connue, mais du côté des républicains. Il est souvent bon de connaître le point de vue des adversaires, même si on ne partage pas leurs idées." Maria leur apporta trois cafés accompagnés de gâteaux. Puis Alfonso – à peine étaient-ils assis à sa table qu'il leur avait demandé de l'appeler par son prénom – se lança dans une longue tirade s'apparentant à un cours d'histoire.

« Remontant à la *reconquista* où l'union de Ferdinand d'Aragon et d'Isabel de Castille avait permis de mettre fin à sept siècles d'occupation arabe, il souligna le rôle éminent joué par l'Espagne pour briser l'expansionnisme musulman. Trois siècles plus tard, la résistance du peuple espagnol avait mis fin au mythe d'invincibilité de Napoléon, préfigurant la chute de ce monstre sanguinaire. (Heureusement que Paul n'était pas là, pour qui Napoléon était le plus grand homme de l'histoire de France, point de vue que Michel était loin de partager.) Quatre siècles et demi plus tard, c'est une nouvelle religion encore plus redoutable, car athée : le communisme, que l'Espagne avait dû affronter. Si les républicains avaient gagné la guerre et instauré le communisme en Espagne, la France n'aurait pas manqué de suivre. Prise en étau entre l'URSS et le bloc franco-ibérique, l'Allemagne aurait succombé ; en 1936 l'armée allemande était encore loin de sa puissance actuelle. Contrairement à l'Italie – Mussolini n'avait pas l'air d'avoir la côte auprès d'Alfonso –, l'Espagne n'avait pas attaqué la France dans le dos, comme elle aurait pu le faire. S'engager par contre aux côtés de l'Allemagne dans son combat contre les nouvelles forces du mal n'était autre que mettre ses actes en accord avec ses idées. "L'Angleterre et les Etats-Unis sont actuellement les alliés de Staline contre Hitler, mais ne tarderont pas, le conflit terminé – la défaite de l'Allemagne est inéluctable, glissa-t-il à leur énorme stupefaction –, à découvrir que leur véritable ennemi n'est pas Hitler mais Staline. Dans dix ans, l'Allemagne sera alliée des Anglais et Américains, contre les communistes russes. Une fois de plus nous aurons été les précurseurs, méconnus. Je peux simplement vous dire que bon nombre d'officiels américains de l'ambassade partagent mon point de vue, qu'ils ne peuvent évidemment pas exprimer." »⁴⁴

⁴⁴ Etonnant, non ?

Puis il s'enquit de leurs projets. Concernant la lutte contre l'Allemagne, il la comprenait ; ses ancêtres s'étaient également levés contre le Corse. Leur désir de s'engager dans l'aviation souleva quelques regrets chez lui : enfant, il en avait rêvé, lui aussi, les circonstances ne lui avaient pas permis de réaliser son rêve. Il les interrogea sur leurs familles ; le père de Michel resta notaire : il n'arrivait pas à faire confiance à l'Espagnol à cent pour cent. Un peu avant onze heures, le *capitan* se leva, déclarant qu'il avait beaucoup aimé s'entretenir avec des Français ; il prit son livre, le mit sous le bras et prit congé en s'inclinant après avoir joint les talons.

À onze heures précises, Paul fut de retour. Il chevauchait de nouveau son petit nuage. "Alors ?"

– Laissez-moi arriver.

– On te donne deux minutes, dit Jean.

Paul s'assit sur son lit, tandis que Michel prenait place à côté de Jean sur le sien.

– Elles sont venues, commença Paul.

– Pas possible ! tonna Jean.

– Laisse-le parler.

– Au moment où elles s'approchaient de vous, elles ont vu deux policiers vous demander vos papiers. Elles ont encore attendu puis elles ont remarqué que vous étiez sous surveillance des policiers. Le frère de leur père est en prison en attendant d'être fusillé ; elles ne veulent en aucun cas attirer l'attention de la police.

– Conchita, elle, elle n'a pas peur ?

– Elle m'aime.

Belle réponse qui eut le don d'irriter Jean qui lança :

– Et maintenant, qu'est-ce qu'elles comptent faire ?

– Elles ne savent pas.

– Qu'elles aillent se faire foutre. (C'est ce qu'il aurait aimé et qui expliquait sa mauvaise humeur, laquelle explosa en un :) Allez dégage, je vais me coucher.

– Tu me rends ma montre ! dit Paul.

Jean la jeta sur le lit, accompagnée d'un : "La voilà, ta foutue montre !" Paul regarda Michel et se vissa un doigt sur la tempe ; ce dernier ne pouvait qu'acquiescer, à moitié.

Le lendemain matin, en entrant dans la salle pour le petit-déjeuner Michel vit un paquet à sa place. Il s'approcha et lut : "Pour Michel de la part d'Alfonso". Il revint dans sa chambre, défit le paquet qui contenait un livre, celui d'Hemingway, ainsi qu'un petit mot dans lequel le *capitan* lui demandait de rendre le livre à la bibliothèque de l'ambassade, car il devait rejoindre son unité de toute urgence. Cette nouvelle le chagrina et il se demanda pourquoi ? Cet homme ne lui était rien et pourtant l'éventualité de sa disparition sur le front de l'Est l'attristait. Il décida de lire le livre avant de le rendre.

La matinée s'écoula difficilement ; les séances de télégraphie-ardoise leur manquaient. Jean et Paul s'étaient recouchés après le déjeuner ; Michel était chargé de les réveiller à dix heures et demie pour leur promenade matinale vers le commissariat chargé de vérifier leur présence. Deux ou trois fois il se leva, alla à la fenêtre : le pont reliant les deux immeubles par-dessus le jardin semblait définitivement effondré. Il continua cependant à travailler son espagnol, en espérant pouvoir passer à des travaux pratiques.

En rentrant du commissariat, il décida de s'octroyer une petite promenade, seul, Paul et Jean ayant désiré rentrer à la pension.

Il marchait d'un bon pas dans l'*avenida* Primo de Rivera, sans s'intéresser particulièrement aux passants, pas plus qu'aux immeubles. Le soleil faisait preuve d'une grande vigueur, le journal du matin qu'avait apporté Maria, signalait que la veille la température avait avoisiné les 40°C. La veille

il s'était immergé dans l'eau jusqu'à la ceinture ; l'image de la belle andalouse se refléta à la surface de l'eau. Il se surprit à sourire quand, soudain, il entendit prononcer son prénom. Il crut à une hallucination – il ne portait pas de casquette, ses cheveux avaient à peine repoussé et le soleil tapait fort. “Michel !” entendit-il de nouveau. Il se retourna et vit un jeune homme lui faire signe. Un jeune homme qui ressemblait étrangement à... son cousin Henri, le fils d'une des sœurs de son père. Il s'arrêta et laissa venir. Celui qui s'avancait vers lui était vêtu du même uniforme de la *Cruz Roja*. Le tissu de celui de Michel n'avait pas apprécié le trempage dans l'eau du Lago Retiro, au point que le bas du pantalon dépassait à peine le bas du mollet, tandis que les manches découvraient largement les poignets. Apparemment, l'homme qui s'avancait vers lui ne s'arrêtait pas à ces détails, il continuait à sourire et ressemblait de plus en plus au cousin Henri, contre toute probabilité, car aux dernières nouvelles qui ne dataient que de quelques mois, il naviguait en Méditerranée ! C'était pourtant bien lui ! Après s'être exclamés sur cette rencontre peu banale dans une avenue de la capitale espagnole, ils convinrent que le cadre d'un bistro madrilène serait mieux adapté que la rue pour éclaircir le mystère de leurs présences respectives.

Son cousin germain Henri, fils d'une sœur de son père, habitait également la Bretagne. La profession du père, receveur des finances de la bonne ville de Fougères, détonnait et se démarquait des instituteurs et postiers qui constituaient le reste de la famille. Ce qui permettait à la tante de jouer aux bourgeoises en se consacrant aux travaux de la maison. Son aîné de deux ans, Henri différait de Michel par une facilité de parole sortant de la moyenne. Lorsque les parents se rendaient visite, il n'avait pas son pareil pour lui faire part de ses lectures avec une telle assurance et un tel vocabulaire qu'il donnait l'impression d'avoir lui-même écrit ces ouvrages. C'est ainsi que pour la première fois de sa vie Michel entendit parler des Zoulous, une tribu redoutable du fin fond de l'Afrique. Henri les faisait danser, leurs sagaies au poing, poussant leurs cris de sauvages, qu'il imitait plus vrai que nature. Lorsqu'il entra en sixième, deux années avant Michel, ses oreilles émerveillées l'entendirent décliner sur le mode chantant *rosa, rosam, rosae*. En fin d'année, il lui récita un passage de la guerre des Gaules de Jules César, dont il lui conta l'histoire d'une telle façon qu'il le soupçonna de l'enjoliver, tellement elle lui parut extraordinaire. Bref, il l'aurait vu grand avocat, jouant de ses manches avec une habileté consommée, ou bien acteur prestigieux à la Comédie française. À ses yeux, il ne pouvait être que grand bien que, parvenu à l'âge adulte il lui rendît quinze bons centimètres. Il était cependant un peu plus grand que Napoléon que les grenadiers de sa garde, choisis pour leur bonne taille, voyaient aussi grand sinon davantage qu'eux.

Rien de tout cela ! Il avait choisi un métier dans lequel on parle peu, où la parole compte moins que les actes : il était officier de la marine marchande. Ayant commencé son école d'hydrographie – qui prépare aux carrières de la marine marchande – à Paimpol, il l'avait poursuivie à Marseille pour cause d'occupation de la zone nord. Avant novembre 42 qui avait vu le sabordage de la flotte française à Toulon, il avait fait quelques traversées de la Méditerranée. Le trafic ayant été suspendu avec l'Afrique du Nord, il avait embarqué à bord d'un petit cargo qui naviguait le long des côtes espagnoles. Il avait songé plusieurs fois à leur fausser compagnie, mais les circonstances ne l'avaient pas permis. Après avoir terminé ses études à l'école d'hydro de Nantes, il avait, comme Michel, traversé la frontière pédestrement, du côté basque. Comme son cousin, il avait triché sur son âge et lui apprit qu'il s'était donné le nom de son oncle Marcel Le Guen, le père de Michel, dont le fils gardait toujours les chaussures dans sa chambre. Cela faisait maintenant deux mois qu'il se trouvait à Madrid, il attendait d'un moment à l'autre son transfert au Maroc. Comme Michel, il était hébergé dans une pension de famille en compagnie de quatre compatriotes, dont un certain Albert qui présentait tellement de caractéristiques communes avec le leur que c'en était pour le moins ahurissant. Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain, même heure, même endroit, puis Michel rentra.

Au cours de l'*almuerzo*, Michel raconta l'histoire à ses copains, qui l'écoutèrent d'une oreille distraite. En ce qui concerne Paul, cela ne l'étonnait qu'à moitié, car depuis qu'il fréquentait Conchita, il n'avait plus les pieds sur terre, par contre il trouvait l'attitude de Jean bizarre et le lui dit. “Tu m'emmerdes”, lui répondit-il d'un ton hargneux. Michel prit son journal et se mit à lire ostensible-

ment. Le capitaine était parti et ils n'avaient plus rien à se dire. Du coup, Michel omit de parler d'un certain Albert.

Sitôt le repas terminé, Michel prit la direction du *lago Retiro*, machinalement, sans idée préconçue, tout au moins consciente. Il reconnut quelques habitués, puis s'absorba dans la contemplation de la pièce d'eau quand, soudain, il se sentit saisi par la main. Il baissa les yeux puis les reporta vers l'étang : nul navire n'était en perdition. Rafaelito lui disait simplement bonjour. "Tu es tout seul ?" lui demanda-t-il. Question on ne peut plus hypocrite, mais qui permit la réponse qu'il était avec sa maman que l'enfant lui désigna du doigt. La maman de Rafaelito lisait sur un banc non loin de là. Elle lui fit un signe qu'il interpréta comme une invite à venir la rejoindre. Ce ne devait pas être tout à fait cela, car elle manifesta une certaine inquiétude quand il s'approcha. Elle jeta un regard circulaire puis lui fit signe de prendre place à côté d'elle sur le banc. Alors qu'il cherchait comment entamer la conversation, elle lui demanda tout bêtement s'il était Français, ce qu'elle savait depuis la veille. Lui demander si elle était Espagnole eût été encore plus idiot ! Il lui répondit donc que oui et qu'il n'était pas mécontent de l'être. Il suffit de peu de choses pour dégeler une situation. Cinq minutes plus tard, les mots se précipitaient à ses lèvres mais butaient sur la traduction simultanée ; quant à ceux de la jeune femme, ils passaient difficilement le seuil de la compréhension. Qu'importe, leur désir de communiquer restait fort.

« Elle était effectivement native de Séville ; elle rit quand il lui raconta qu'il l'avait baptisée de belle andalouse. Elle était veuve, son mari Rafael avait été tué quelques mois avant la fin de la guerre, lors de combats près de la frontière française. Elle ne dit pas de quel côté il combattait ; il l'apprendrait plus tard. »

Soudain elle manifesta de l'inquiétude et lui demanda de se rendre auprès de son fils qui venait de mettre son bateau à l'eau. Hélas, il n'y avait pas un souffle d'air et les voiles pendaient lamentablement. Rafaelito semblait attendre de Michel qu'il commande aux éléments et qu'il lui suffise de claquer des doigts pour que le vent se lève. C'est ce qu'il fit : les voiles se gonflèrent et la *fregata* prit le large sous les regards émerveillés du petit garçon. Le navire était arrivé au milieu du bassin ; il fallait le faire revenir ; Michel claqua de nouveau des doigts : une saute de vent fit faire demi-tour au voilier qui revint vers eux. Cette fois il était définitivement classé comme sorcier. Ayant récupéré son bateau, le garçonnet courut vers sa maman pour lui conter les tours de magie de son grand ami.

– Vous avez définitivement fait la conquête de mon fils, lui dit-elle, quand il les eut rejoints.

Il espérait qu'il en serait de même pour la mère : c'est ce que voulait dire le regard appuyé qu'il posa sur elle. Apparemment elle comprit le message car il nota un afflux de sang aux pommettes que n'expliquait pas un quelconque acte physique, sauf celui de décroiser les jambes pour les recroiser différemment. Michel reprit place sur le banc ; Rafaelito repartit jouer. Elle l'interrogea sur ses parents ; son père était toujours notaire, il le resterait tout au long de son séjour en Espagne. Il l'interrogea sur les siens.

« Le père de la jeune femme s'occupait d'un élevage de taureaux pour le compte d'un grand propriétaire. Enfant, elle avait joué avec Rafael, un des fils du propriétaire. Les jeux avaient changé de nature lorsqu'ils avaient dépassé les seize ans. Le père avait mis Rafael en pension dans une Académie militaire à Tolède, il le destinait au métier des armes qui lui semblait prometteur. Rafael ne l'oubliait pas ; un ami commun servait de boîte aux lettres. Ils se revoyaient en cachette pendant les courtes vacances de l'élève officier. Pour sa part, elle récusait toutes les offres de fiancés de ses parents ; l'un était trop ceci, trop cela, l'autre pas assez ceci, pas assez cela. "Tu vas finir par rester vieille fille à te montrer aussi difficile !" lui avait dit sa mère. C'est une éventualité qu'elle n'excluait pas : ce serait Rafael ou rien. Rafael revint enfin avec le grade de sous-lieutenant. Son premier acte d'autorité fut de dire à son père qu'il allait épouser Isabel – c'est à cet endroit du récit qu'elle donna son prénom. Le père de Rafael refusa. Il tint le même discours devant les parents de sa désormais fiancée dont le père opposa le même refus. Les mères n'avaient pas leur mot à dire. "Prépare tes bagages, lui dit Rafael, nous partons à Ceuta." Elle ne savait pas où c'était ; elle aurait suivi Rafael dans la lune. C'est ainsi qu'ils se trouvèrent en garnison au Maroc espagnol en fin d'année 1935. "J'ai vécu huit mois de bonheur avec Rafael, pas davantage, car, au mois de juillet de l'année suivante, le général Franco s'était enfui des Canaries où il était en exil pour prendre le pouvoir au Maroc. Un corps

expéditionnaire avait débarqué à Algésiras en fin d'été ; Rafael en faisait partie. "Jusqu'à sa mort en 1939, je ne l'ai revu qu'au cours de brèves visites."

Il leur fallut deux bonnes heures pour venir à bout de ce qui prend à peine dix minutes de lecture. Michel recourait fréquemment au petit dictionnaire de poche qui ne le quittait jamais ; lorsqu'il ne comprenait pas, elle écrivait, gommant les conjugaisons en mettant tous les verbes à l'infinitif. Rafaelito vint plusieurs fois les interrompre ; Michel dut claquer des doigts à maintes reprises pour inverser le cours du vent ; cela ne marchait pas à tous les coups. Il lui suggéra d'apporter demain un fil suffisamment long pour rendre définitivement obéissante sa *fregata*. Isabel et Michel restèrent un long moment silencieux après ce long échange. Il restait encore un certain nombre de points d'ombre, en particulier de quoi elle vivait, où elle habitait, que faisait-elle de ses journées ? Il sentit soudain que sa présence lui pesait. Il se leva et lui dit qu'il avait été heureux de passer un moment avec elle mais qu'il devait partir. Il lui tendit la main, qu'elle prit. Une question lui brûlait les lèvres : "La reverrait-il demain ?" Elle lui évita de la poser en précisant qu'elle ne serait pas là demain, mais le jour suivant. "N'oublie pas le fil", dit-il à son fils. "Le *señor* s'en va déjà ?" s'étonna le gamin. "Il a à faire", répondit sa mère. "Dommage !" Et Michel s'éloigna en ne sachant trop où aller.

Il revint le lendemain ; elle ne vint effectivement pas. Le surlendemain, il décida de tenter une expérience. Lorsqu'elle apparut à trois heures précises, il était caché derrière un arbre. Elle avait revêtu une autre robe qui mettait un peu plus en valeur ses rondeurs et son teint de blonde. Elle s'assit sur le même banc, regarda autour d'elle, prit un livre qu'elle quittait fréquemment pour surveiller les alentours. Son fils en faisait de même ; il avait apporté un fil, mais ne savait qu'en faire. Michel laissa passer une demi-heure puis sortit du jardin pour entrer par son chemin habituel. Elle l'aperçut de loin et il nota une expression de soulagement ainsi que de contentement.

– Bonjour, dit-il en s'approchant, vous m'avez manqué !

– Moi aussi, laissa-t-elle échapper, en corrigeant : surtout mon fils !

Entre temps il avait revu son cousin Henri qui lui avait annoncé son proche départ, deux jours plus tard, et l'avait invité à déjeuner à sa pension dont la propriétaire acceptait des étrangers, ce qui n'était pas le cas de Felicidad. En riant, il lui raconta que le matin même deux policiers étaient venus et que le dénommé Albert était reparti avec eux, de telle sorte qu'il n'aurait pas la possibilité de le rencontrer et de voir s'il s'agissait du même. Au cours du déjeuner, Michel fit la connaissance d'un certain Buzet qui avait déjà quelques heures de vol à son actif, effectuées dans l'aviation populaire. Il parlait haut et fort et s'attendait à ce qu'on le mette dans un avion à peine débarqué au Maroc. Henri se moquait ouvertement de lui, mais sa suffisance était telle qu'il ne s'en rendait même pas compte. Son cousin comptait s'engager dans l'aéronavale ; son titre d'officier de la marine marchande lui permettait d'accéder directement au premier grade d'officier : enseigne de deuxième classe.

Après un bref passage au parc du Retiro, Michel revint dans sa chambre pour travailler son espagnol ; jamais il ne s'était autant investi dans l'étude d'une langue. Il revit son "prof" d'anglais du lycée, laid, bossu, revêché, aussi doué pour l'enseignement que lui pour être curé, alors que sa collègue, la "prof" d'espagnol, âgée de moins de trente ans, était mignonne – moins qu'Isabel –, changeait de robe tous les jours et que ses cours étaient un régal. Il avait fait une demande pour abandonner l'anglais au profit de l'espagnol : refusée. De sorte qu'il ne parlait ni l'espagnol ni l'anglais.

Rafaelito l'attendait avec impatience, il ne savait toujours pas que faire du fil. Michel prit son temps pour lui en faire la démonstration. Le fil, devenu presque invisible après quelques séjours dans l'eau, était relié au gouvernail. Un coup sec et la *fregata* virait de bord mieux que si elle avait disposé d'un équipage. Il suggéra à Rafaelito de claquer des doigts au même moment et il passerait pour un sorcier aux yeux de ses petits camarades. Puis il revint vers la mère en rêvant qu'un fil – invisible, forcément – les relierait également.

Il assista au départ de son cousin Henri qui prenait le train à destination de Grenade où, tous les mois, un ou deux paquebots embarquaient des Français ainsi que des aviateurs alliés. Une rumeur prétendait que Franco les échangeait contre un sac de blé. Il est vrai que le pain était bon en Espagne et de couleur blanche. Ils se donnèrent rendez-vous au Maroc.

L'ambiance était devenue sinistre pendant les repas à la pension Jardin. Paul se suffisait à lui-

même ; Jean ne desserrait pas les dents ; Michel prit l'habitude de lire le journal, s'immergeant de plus en plus en langue espagnole, qu'il lui arrivait désormais de pratiquer dans ses rêves.

Il en apprit un peu plus au sujet d'Isabel. Elle vivait sur une pension de veuve d'officier – Rafael était mort avec le grade de commandant. Cela lui suffisait, mais elle désirait travailler. Ses parents lui avaient fait interrompre ses études deux années avant la fin normale du cycle secondaire. Elle les avait reprises ; chaque matin, elle suivait des cours jusqu'à deux heures, une amie gardait son fils. Il ne lui restait plus qu'un examen et elle pourrait devenir institutrice. Le dimanche qui suivit, innocemment, Rafaelito demanda pourquoi le *señor* ne viendrait-il pas à la maison. Ledit *señor* restait coi dans l'attente de la réponse qui suivit un peu plus tard sous la forme : “*por que no !*” Ils quittèrent le parc plus tôt que d'habitude ; il faut dire qu'un orage menaçait. Le chemin qu'ils suivaient lui était habituel : celui qu'il prenait pour venir au parc.

À l'entrée de la rue Retiro – celle de la pension –, elle prit une rue perpendiculaire et s'arrêta devant une porte cochère dans laquelle s'encastrait une porte plus petite. Elle l'ouvrit et ils entrèrent dans un passage fermé à l'autre bout par une porte vitrée. Une rapide orientation laissa supposer à Michel qu'elle donnait sur le jardin qui avait donné son nom à leur pension *Jardin*. Amusant ! Ils montèrent deux étages. Isabel habitait dans un appartement comprenant une chambre, salle à manger, cuisine. Ce n'était pas bien grand, bien assez pour une chaumière ! Une des fenêtres donnait effectivement sur le même jardin, face au nord alors que la chambre de Michel et Jean donnait sur l'ouest. Il appela Isabel et lui montra sa fenêtre.

– Plusieurs fois j'ai remarqué deux garçons qui passaient des messages sur une ardoise à des filles en face, dit-elle. Cela m'a amusé ; c'était toi ? (Il ne pouvait nier, et craignit une mauvaise retombée.) La communication semble avoir été coupée, que s'est-il passé ?

Il lui fallut inventer, très vite, une sombre histoire comme quoi ces filles avaient été payées par la police pour obtenir d'eux des renseignements. Il les avait vite démasquées. Elle sourit ; il ne sut pas si elle l'avait cru. Elle fit chauffer du café. Rafaelito s'était endormi sur sa chaise. Elle le porta dans son lit. Quand elle revint, il fit un barrage de ses bras ; elle sourit, l'écarta pour aller fermer la fenêtre et revint vers lui. Il referma ses bras sur elle, approcha ses lèvres des siennes, effleura les siennes. Elle ferma les yeux, son souffle s'accéléra... Il posa alors ses lèvres sur sa bouche ouverte. Un courant électrique les secoua. Isabel gronda, se colla contre lui, accentuant la pression de ses lèvres. Il la sentit frémir. Elle ne pouvait ignorer son sexe en érection qui pesait sur son ventre. “Miguel !” dit-elle par deux fois d'un ton rauque. Il commença par soulever doucement sa jupe, elle arrêta sa main, Il reprit le mouvement, elle se laissa faire. “No, no”, grondait-elle, les yeux fermés. Puis soudain, le barrage inhibiteur céda sous la pression du désir. Elle lui prit la main et s'allongea à même le sol en disant : “*venga*”... Un peu plus tard, ils étaient assis l'un en face de l'autre. Le visage d'Isabel était encore rouge, son souffle court, ses yeux brillants. Elle lui tendit la main en souriant d'un air las.

– Je n'avais pas fait l'amour depuis quatre ans, la semaine avant la mort de Rafael, dans ce même appartement, dans notre lit. Pas par terre, il n'aurait pas aimé. Toi et moi ce fut magnifique, mais promets-moi de ne pas recommencer.

– Cela ne dépend pas de moi.

– De qui alors ?

– De toi.

– Je saurai résister.

Elle expliqua qu'elle avait refusé de le faire avec un concitoyen ; elle ne désirait pas se remariage. Le fait qu'il soit Français, qu'il allait bientôt repartir l'avait plutôt rassurée : elle ne risquait pas de s'attacher. Peu à peu elle retrouva son aspect habituel. On frappa à la porte. En se levant elle lui adressa un regard significatif : “*Nous l'avons échappé belle, Dieu était avec nous !*” Elle ouvrit la porte. Une femme plus âgée entra, l'air un peu triste, vêtue de gris. Isabel fit les présentations :

– Miguel, un ami français.

– Maria, une voisine de palier, elle me garde son fils chaque matin.

Isabel refit du café. Maria parlait un peu le français, elle venait de Barcelone ; Michel nota le fait. Le charme était rompu. Il prit congé sitôt le café bu. Ils ne s'étaient pas donné rendez-vous, mais, au vu de son regard, c'était implicite.

Au repas du soir, Jean était plus avenant.

– Qu'est-ce que tu fous de tes après-midi ? On te voit partir comme un dard et revenir le soir tout réjoui !

– Et toi ?

– Moi ? Je glande. Je connais Madrid par cœur.

– T'as fait des rencontres intéressantes ?

– Tu parles ! Des filles, ce n'est pas ce qui manque, mais à peine je les regarde qu'elles baissent les yeux et accélèrent le pas. Et toi ?

– Moi j'ai rencontré quelqu'un.

– Raconte, fit-il, du brillant aux yeux. (Il lui raconta, sauf la finale.) Mon salaud ! Evidemment tu n'as pas pensé à moi !

– Si, justement. (Et il lui parla de Maria, l'amie d'Isabel, qui parlait un peu français mais sûrement catalan, puisqu'elle venait de Barcelone.)

– Quand est-ce que je peux la rencontrer ? Comment est-elle ?

Les questions se succédaient ; pour un peu il aurait fallu qu'il l'emmène dare-dare sur le palier où habitait Isabel. Il lui cacha que c'était tout près et que de la fenêtre de leur chambre, on pouvait apercevoir celle de l'appartement de Maria.

Il revit Isabel le lendemain, lui parla de Jean. Elle promit d'en référer à Maria. Le lendemain un rendez-vous était fixé. Jean en revint, à moitié content : "Elle n'est pas très belle, mais au point où j'en suis, elle fera l'affaire." Il n'en entendit plus parler mais apparemment elle "faisait l'affaire", selon l'expression un peu vulgaire de Jean, car il ne l'importuna plus et était plutôt de bonne humeur pendant les repas ; il avait, entre autres, retrouvé le goût de plaisanter sur le dos de Paul.

Isabel et Michel refirent l'amour, plusieurs fois – chaque séance étant la dernière –, jusqu'à celle du mercredi 15 septembre où il lui annonça, sur le point de la quitter, que le vendredi suivant il prendrait le train pour Grenade, en vue de s'embarquer pour le Maroc. Bien qu'elle se fût préparée à cette éventualité, l'annonce la prit de court. Quelques larmes perlèrent au coin de ses paupières, qu'elle essuya d'un geste rageur en se traitant de sotte. Elle s'efforça de sourire puis lui dit :

– Tu dois être heureux, tu vas enfin réaliser ton rêve. Je prierai pour toi. C'est aussi le rêve de Rafaelito de devenir pilote d'avion. C'est toi qui lui as mis cela dans la tête ?

– Peut-être bien : je lui parlais souvent d'avions.

– C'est une bonne chose qu'il sache ce qu'il veut faire plus tard.

Elle lui fit promettre de ne pas essayer de la revoir avant son départ ; elle détestait l'atmosphère un peu hypocrite des séparations : l'un heureux de partir, mais n'osant le montrer, l'autre s'efforçant de cacher son chagrin. Quand Rafael l'avait quitté pour toujours – il ne le savait certes pas –, il lui avait simplement dit "*adios*" et l'avait embrassée sur la joue. "C'est ce que tu vas faire maintenant et tu es prié de ne pas te retourner." Il lui dit "*adios*" – le fils était chez Maria –, se dirigea vers la porte, l'ouvrit puis la ferma, sans se retourner. Isabel venait de sortir de sa vie, non sans un serrement de cœur qui dura plus qu'il ne se l'était imaginé.

Il alla rendre le livre *For whom the bell tolls*, à l'ambassade américaine. Il venait juste de le finir. Il aurait bien aimé faire la connaissance de l'héroïne, Maria.

MAROC

Le vieux paquebot Rabelais, en provenance de Grenade, entra dans le port de Casablanca. Le ciel de ce début octobre était radieux, s'accordant avec l'esprit de liesse qui régnait sur les quais recouverts d'uniformes, bien que l'accompagnement musical des fanfares militaires (une par arme : air, terre, mer) dépêchées afin d'attirer le client, tînt davantage de la cacophonie que de l'harmonie. L'espace réservé au débarquement des passagers n'était autre qu'un immense marché de l'emploi au titre militaire. À l'instar des sergents de la 1^{re} République battant la campagne, accompagnés de fifres et tambours, officiers et sous-officiers des forces armées françaises renaissantes recrutaient à tout va, suite à l'armistice – provisoire – imposé, le 3 juin, par le haut commandement américain aux deux généraux⁴⁵ se disputant le pouvoir en Afrique du Nord, encore française.

La fin d'année 1942 avait vu les sphères politiques françaises agitées de luttes, complots et coups fourrés, style troisième République, comme si la défaite n'avait rien appris. L'amiral Darlan qui se trouvait – par hasard ! – à Alger, le 8 novembre, au moment du débarquement allié, donna ordre, le 11, de cesser les combats, contrevenant ainsi aux ordres du Maréchal Pétain qui lui enjoignaient de résister à l'envahisseur par tous les moyens. Malgré l'esprit de démission qui avait gangrené le pays depuis le début des années 30, l'amiral avait réussi à doter la France d'une arme performante et crédible – en entamant fortement le budget des forces armées au détriment des autres armes, prétendaient ces dernières. Ce bel outil n'avait servi à rien. Une partie était au fond de la baie de Mers El-Kébir ; les flottes des Antilles et d'Alexandrie étaient désarmées ; le comble avait été atteint par le sabordage de la flotte de Toulon. La "Royale", murée dans une antique et bornée rivalité avec la "Navy", se glorifiait de ce que les Allemands n'aient pu utiliser un seul de ses navires. Roosevelt n'était sans doute pas loin de partager ce sentiment – il avait toujours eu un faible pour le vieux maréchal ; il donna son accord pour que l'amiral "félon"⁴⁷ assume le pouvoir et soit nommé, le 4 décembre, chef de l'Etat français en Afrique du Nord, réduite pour le moment à l'Algérie et au Maroc. Son assassinat, le 24 du même mois, résoudra bien des problèmes qui n'allaient pas manquer d'être soulevés par le chef de la France libre, le général de Gaulle, déclaré "traître" à son pays et condamné à mort par le gouvernement de Vichy. Persistant dans son hostilité à de Gaulle, le président américain nommera le général Giraud en remplacement de l'amiral. Le cinq étoiles ne fera pas le poids en face de l'unique étoile du général également "félon"⁴⁸.

Les trois pensionnaires de la pension Jardin avaient embarqué à Grenade dans un état d'excitation extrême ; en particulier Jean, qui se voyait déjà au manche d'un avion. Quant à Paul, malgré son désir toujours intact de combattre les envahisseurs de son pays, il surmontait difficilement son manque de Conchita. La veille, il avait invité Michel à venir les rejoindre dans le jardin du *Museo Retiro*, où ils passaient le plus clair de leurs journées ; il ne lui en avait pas donné la raison. Paul refit les présentations : "Miguel, Conchita". La jeune fille tendit la main et esquissa une révérence comme si l'ami de Paul était un prince. À la vue de la jeune fille, une image se superposa dans l'esprit de Michel, celle d'une peinture de madone pendue au-dessus de son lit d'enfant : mêmes yeux bleus, grands, étonnés, bordés de longs cils, visage rond, lisse, lèvres pleines s'arrondissant en une moue d'enfant – état qu'elle n'avait manifestement pas quitté, bien que son corsage s'enflât d'une belle et

⁴⁵ De Gaulle et Giraud.

⁴⁷ Terme utilisé à Londres dans les milieux de la France Libre.

⁴⁸ Le colonel de Gaulle avait été nommé, à titre temporaire, général de division (une étoile) cependant que le général d'armée Giraud en arborait cinq.

douce manière. Paul fut direct : il avait fait venir son camarade afin qu'il lui traduise quelques phrases définitives à l'intention de sa fiancée ; Michel s'en étonna :

– Cela va faire bientôt deux mois que vous sortez ensemble et vous...

Paul le coupa d'un ton sec et cassant :

– Si tu savais combien les mots sont pauvres en face de ce que nous ressentons ! Répète-lui que je l'aime.

– S'il y a quelque chose qui se passe de mots c'est bien cela, un simple regard suffit.

– Elle veut me l'entendre dire, devant témoin.

Michel traduisit donc à Conchita que Paul l'aimait, qu'il n'avait jamais aimé avant et qu'il n'en aimerait jamais une autre. (Michel se rappelait avoir déjà fait le même serment au moins deux fois !) Sitôt la guerre finie, il reviendrait la chercher pour l'emmener en Bretagne où elle deviendrait sa femme, sa compagne de tous les instants, jusqu'à la fin de leur vie. Ils auraient cinq enfants, trois garçons, deux filles, aussi beaux les uns que les autres ; les garçons ressembleraient au père ; les filles seraient à l'image de leur mère. Il lui demandait de jurer sur la Sainte Vierge qu'elle l'attendrait aussi longtemps que la guerre durerait – moins d'un an. Si, par malheur, il devait rester au champ d'honneur (Quelques larmes perlèrent au coin des yeux de la madone.) elle en serait avertie par Michel – Paul le chargeait de la corvée – et serait délivrée de son serment.

Paul remercia son camarade, Conchita adressa une nouvelle révérence à Michel, prince des traducteurs ; quand il les quitta, ils avaient déjà regagné leur petit nuage.⁴⁹

Durant toute la traversée, Paul fut muet ; cela ne changeait guère de la pension Jardin. Ce fut également le cas de Michel, non pas du fait de l'absence d'Isabel mais pour une raison on ne peut plus prosaïque : il avait le mal de mer. Et pourtant, celle-ci n'était guère méchante ; suffisante toutefois pour imprimer au navire des mouvements qui contrariaient son équilibre interne. Il finit par trouver une position : postérieur à même le pont, dos collé à une cloison, genoux remontés jusqu'au menton, regard au loin sur l'horizon où les vagues se transformaient en rides. Jean se moqua de lui ; il n'eut pas la force de l'envoyer paître, mais jura bien de se venger : où, quand, comment ? Il n'en avait pas la moindre idée. Passé le détroit de Gibraltar, la mer se fit d'huile. Michel reprit sa position d'homo erectus et put même se rendre à table où il retrouva la cuisine au beurre. Une escadrille les survola ; il ne put mettre un nom sur le type d'avion. Lors de son séjour à Rennes, il était devenu imbattable sur les Messerschmitt, Dornier, Heinkel ; tout ce qu'il pouvait dire c'est que ce n'en était pas, d'autant qu'ils arboraient une étoile blanche. Peu après, Jean survint tout excité :

– Tu sais pas quoi ?

– Non.

– Albert est à bord.

– Notre Albert ?

– Notre Albert.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Il a d'abord fait mine de ne pas me reconnaître, mais je ne me suis pas laissé faire et en rigolant il a fini par admettre qu'il était bien notre Albert.

– Et alors ?

– Rien, toujours et encore plus mystérieux.

Perché sur un barreau d'une échelle de mat – le mal de mer n'était plus qu'un mauvais souvenir –, Michel s'emplissait les oreilles de musique militaire. Malgré la cacophonie, cela restait néanmoins martial. Michel, fils et neveu d'instituteurs, pacifistes (Poumons atteints par les gaz au cours de la grande guerre, on l'eût été à moins !) découvrait au fond de ses tripes ce que signifiait patriotisme. Entendre la musique militaire, française, la Madelon, Sambre et Meuse, la Marseillaise ; voir flotter une multitude de drapeaux, français ; assister à un défilé continu d'uniformes, français, le remuait, le

⁴⁹ Fidèle à sa promesse, Paul revint en Espagne dès l'ouverture des frontières. Il ne put retrouver Conchita.

soulevait, lui gonflait le cœur et la poitrine. Il comprit alors comment on pouvait attaquer sous la mitraille, aller à la mort, sans éprouver la moindre peur, avec le sentiment d'être immortel. "Oh, là-haut ! entendit-il, on débarque." Il rejoignit Jean sur la passerelle.

La première personne à les aborder fut un homme portant l'uniforme de la marine, dont la manche s'ornait d'un galon doré :

– La marine vous tenterait-elle, jeunes gens ?

– L'aéronavale, répondit Michel.

Ç'avait toujours été son idée : associer le ciel à la mer ! Un peu gratuite. Si, de la mer il ne connaissait jusqu'alors que les plages de Bretagne, le ramassage des coquillages par grande marée, il venait, au cours de sa première traversée maritime, de succomber au mal de mer – honte suprême ! Mais c'était une tradition bien ancrée : le Breton aime la mer. Il avait réussi à persuader Jean que c'était la voie royale – sans jeu de mots⁵⁰.

La moue que fit l'officier marinier indiquait bien le degré d'estime dans lequel il tenait cette sous-spécialité que représentait à ses yeux l'aéronavale.

– J'ai quelques places de mécanicien.

– Nous c'est pilotes qu'on veut faire, lança Navarre, à bord de porte-avions.

– La marine nationale ne croit pas aux porte-avions.

– Les avions japonais qui ont coulé la flotte américaine à Pearl Harbour, d'où sortaient-ils à votre avis, si ce n'est de porte-avions ? rétorqua Jean.

– Ouais ! les Américains ne sont pas des marins, c'est bien connu !

– Pearl Harbour est autrement plus glorieux que votre sabordage à Toulon ! lança Michel.

– Sachez, jeune homme, que le sabordage de notre flotte est un haut fait d'armes ! se glorifia le fayot.

– Couler une flotte, vous appelez cela un fait d'armes ? s'indigna Michel.

– Les Allemands la voulaient, ils ne l'ont pas eue.

– Vous ne croyez pas qu'elle aurait été plus utile pour combattre aux côtés des Anglais ? reprit Jean.

– Ils ont tué trois mille des nôtres à Mers-El-Kébir.

– Si vous aviez accepté de continuer la guerre en vous repliant en Afrique du Nord, ce ne serait pas arrivé.

– Nous avons fait, et continuons à faire confiance au Maréchal.

– Lequel a donné l'ordre de tirer sur les Américains quand ils ont débarqué à Casablanca, poursuivit Jean.

– Pour l'honneur, jeune homme, rien que pour l'honneur ! se rengorgea le premier-maître.

– Il y a tout de même eu quelques dizaines de morts ! C'est cher payé un ridicule honneur, conclut Jean, allez viens, Michel, la marine, ce n'est pas pour nous.

Ils furent abordés par la Légion, les blindés, les goumiers, les spahis. Chaque représentant vantait l'esprit de corps, l'uniforme – qui plaisait tant aux filles –, rappelait les faits d'armes passés, en laissait entrevoir de plus glorieux. Ils les repoussaient gentiment en disant : "Nous, c'est l'aviation !"

– Vous voulez devenir pilotes, ou faire la guerre ? leur répondait-on.

– Les deux.

– Le temps que vous deveniez pilotes, la guerre sera finie.

Ils s'aperçurent bien vite qu'au sein de chaque spécialité se glissait le même antagonisme qu'à la tête du pays : les uns étaient gaullistes, les autres giraudistes. Malheureusement pour ces derniers, survivants de l'armée de Vichy, les seuls combats qu'ils pouvaient évoquer étaient ceux qu'ils avaient menés contre les Anglais en Syrie, ou contre les Américains à Casablanca. Il fallait une certaine dose d'inconscience pour s'en prévaloir. Certains n'en manquaient pas. Michel et Jean cherchaient en vain un représentant de l'aviation ; ils eurent un moment de panique en imaginant qu'elle avait déjà fait le plein de pilotes, ou que les Américains refusaient de confier le manche de leurs avions à des Français. Ils longeaient maintenant les grilles séparant l'enceinte du port de la ville, approchant l'entrée gardée

⁵⁰ La Royale, nom donné à la Marine de guerre française.

par des gommiers ainsi que des grands gaillards en kaki et casque blanc portant un brassard sur lequel se détachaient deux lettres : MP⁵¹, lorsqu'ils virent un homme revêtu d'un uniforme bleu dont les manches de sa veste s'ornaient de trois galons en V et qui arborait sur la poitrine un insigne ailé.

– Voilà notre homme, s'exclama Jean, un sergent-chef pilote.

Celui-ci, malgré son uniforme, dut exhiber papiers et permis. Il fut autorisé à entrer et commençait à courir lorsqu'ils l'interceptèrent.

– Vous êtes aviateur ?

– Cela ne se voit pas ?

– Si, si, justement... nous...

– Avançons un peu.

Il expliqua que sa voiture était tombée en panne, qu'il lui avait fallu continuer à pied et qu'il craignait arriver trop tard :

– Ce qui ne fera d'ailleurs ni chaud ni froid à mes supérieurs !... Vous étiez combien à bord du bateau ?

– Cinq cents, six cents.

– Il y en a d'autres qui désiraient devenir pilotes ?

– À part nous deux, je ne vois pas.

– Attendez-moi là, je vais aller faire un tour.

Il revint quelque temps plus tard, accompagné de deux jeunes qui se présentèrent sous les noms de Jérôme Maillard et Daniel Arnoux. Issus de l'aviation populaire, ils s'étaient engagés dans l'armée de l'air en septembre 1939. Après avoir traîné tout l'hiver à faire leurs classes, marche, crapahutage, maniement du fusil en statique puis en dynamique, ils avaient débarqué à Bourges où ils avaient enfin vu des avions. Le temps d'effectuer faire une dizaine d'heures, les Allemands avaient mis fin à leur formation. Après avoir tenté en vain de gagner l'Angleterre, ils avaient franchi les Pyrénées en décembre 1942 et passé six mois dans le camp de Miranda.

– Quand est-ce qu'on va se retrouver devant un manche ? questionna Maillard.

– Doucement, répondit le sergent, il y a un tas de trucs à faire avant.

– Les classes, on a déjà donné.

– Dont un contrôle d'identité, suivez-moi.

Ils furent conduits devant un grand hangar. Avant de les faire entrer il leur agrafa une étiquette marquée : Armée de l'Air, et leur donna rendez-vous pour le lendemain. Tous les passagers du paquebot se retrouvèrent bientôt enfermés dans ce dépôt ; tous, ou presque, arboraient une étiquette indiquant l'arme qu'ils avaient choisie, ce qui ne constituait pas un engagement mais une simple promesse. Ils y retrouvèrent Paul qui avait choisi l'arme blindée, pas n'importe laquelle, mais la 2^e division blindée commandée par un certain général Leclerc qui s'était rendu célèbre à Bir Hakeim. Albert ne portait aucune étiquette.

– Tu ne comptes pas t'engager ? lui demanda Michel.

– Il y a d'autres moyens de combattre.

Cela faisait maintenant près de quatre mois qu'ils avaient fait sa connaissance et ils n'en savaient pas plus qu'au premier jour. Jean avait un jour soulevé l'hypothèse qu'il faisait partie des services secrets. Cela en avait tout l'air.

Michel ne passa son contrôle de sécurité qu'en début de nuit. Son père retrouva son poste d'instituteur. L'officier de renseignements connaissait la Bretagne, il se souvenait des côtes menant à Mur de Bretagne où il avait souffert à vélo. Michel lui dit qu'il les montait sans mettre pied à terre ; il hocha la tête en guise d'appréciation. Il lui posa quelques questions sur l'équipe de foot de Rennes, lui demanda avec qui il était en Espagne ? Il sourit quand, évoquant Albert, il lui dit qu'ils se posaient des questions. “Vous n'aurez plus à vous en poser, il vient d'être démasqué, c'est un agent allemand.” Michel eut une frayeur rétrospective et se félicita de ne pas lui avoir tout dévoilé. Jean n'eut pas davantage de problèmes. Par contre, il s'avéra que le dénommé Maillard n'était jamais monté dans un

⁵¹ Military Police.

avion. Ce n'était pas une raison pour lui refuser l'entrée au Maroc, mais c'était faire preuve d'un esprit qui n'était pas compatible avec la filière pilote ; l'officier le signalerait à son correspondant de l'armée de l'air.

Le lendemain, c'est un adjudant pilote qui vint les chercher. En plus de son insigne, il arborait quelques décorations, qui n'avaient pu lui être délivrées que suite à quelques victoires au combat. Il avait effectivement abattu deux avions. "Messerschmitt, Heinkel ?" lui demanda Michel. "Curtiss P 40", lui répondit-il.

– Mais ce sont des avions américains ! s'indigna Le Guen.

– Et alors ?

Michel et Jean échangèrent leurs regards ; aussi bien pour l'aéronavale que l'armée de l'air, l'ennemi n'était pas celui qu'ils croyaient.

Ils embarquèrent dans une vieille camionnette Renault, conduite par un deuxième classe qui les fit traverser la ville en aveugles pour les amener à la base aérienne de Camp Caze.

La sentinelle de garde à l'entrée les laissa passer sans autre forme de procès ; appuyé sur son fusil, il avait les yeux à moitié fermés.

– Inadmissible ! gronda l'adjudant, je vais en parler au commandant.

Puis, soudain, il changea d'avis, fit arrêter la camionnette, descendit et alla se planter devant le troufion, lequel cette fois dormait carrément. "Oh !" hurla le juteux. La sentinelle sursauta, ouvrit les yeux, puis les referma.

– C'en est trop ! éructa l'adjudant et il mit son poing dans la figure du soldat censé garder l'entrée.

Le casque voltigea, le fusil tomba, la sentinelle se frotta le menton en disant :

– Vous m'avez fait mal, oh !

– Vous m'avez fait mal, mon adjudant ! aboya le gradé.

– Vous m'avez fait mal, mon adjudant.

Lequel adjudant fit voir trois fois cinq doigts au deuxième classe, accompagné du commentaire :

– Vous m'en ferez quinze !

– Au moins je vais pouvoir dormir, répondit cet effronté d'appelé.

L'adjudant en rajouta cinq et revint, furibard, à la camionnette tandis que le chauffeur se tournait vers les nouveaux pour commenter :

– Cette base, c'est le vrai bordel.

– Pas étonnant qu'on ait perdu la guerre ! grogna le sous-officier en reprenant place dans le véhicule militaire.

Jean et Michel se regardèrent en ouvrant de grands yeux.

La base aérienne de Camp Caze était divisée en deux, de part et d'autre d'une piste d'envol orientée est-ouest : au sud, l'US Army Air Force américaine⁵³ (AAF), au nord l'armée de l'air française, tout au moins ce qu'il en restait. Les deux bases, entourées d'un même grillage, étaient étanches. Les bâtiments du côté français, baraques devrait-on dire, dataient pour le moins de la première guerre. En bois à peine repeint, ils s'étendaient le long d'une croix, formée par une allée centrale, parallèle à la piste, et deux allées perpendiculaires orientées nord-sud. L'allée principale, recouverte d'un sable d'une jolie couleur blonde, bordée de grosses pierres blanchies à la chaux – seule partie du camp qui semblait être entretenue –, était coupée en son milieu par un rond-point au centre duquel s'élevait un mât au sommet duquel flottait fièrement un drapeau tricolore. Légèrement en dessous, un

⁵³ Ce n'est qu'en juin 1941 que les forces aériennes américaines obtinrent un début d'autonomie quand tous les services gravitant autour de l'arme aérienne furent regroupés en un Army Air Force, commandé par le général Arnold qui faisait partie du groupement des chefs d'état major. L'uniforme était celui de l'armée de Terre. L'US Navy conserva ses propres forces aériennes. Il fallut attendre septembre 1947 pour que les forces aériennes non navales accèdent à l'autonomie intégrale sous le nom d'US Air Force, entraînant de ce fait un uniforme spécifique.

drapeau rouge orné d'une étoile verte en son centre (le drapeau chérifien), peinait à s'étendre ; sa taille était moitié moindre, mais permettait – concession peu coûteuse faite au nationalisme marocain – de proclamer face au ciel une indépendance on ne peut plus fictive.

La voiture s'arrêta devant une baraque portant un panneau sur lequel aurait pu se lire (de nombreuses années auparavant) le mot : Intendance. L'adjudant précisa que s'y feraient les formalités d'entrée, affectation de logements, ainsi que fourniture du paquetage. "Un à la fois !" aboya-t-il (apparemment sa façon normale de s'exprimer !) le lieutenant est très pointu sur la discipline." L'ordre alphabétique désigna Arnoux. Lorsqu'il en ressortit, son visage n'exprimait pas l'euphorie. Entre temps, s'étaient posés deux avions américains, un bimoteur et un quadrimoteur, que tous voyaient pour la première fois, ainsi qu'un avion français, un biplan quadrimoteur, inconnu également. Mail-lard, d'un ton assuré, lança des noms au hasard ; il s'avéra que pas un n'était le bon.

"A toi", dit Jean à Michel.

Après avoir frappé à la porte et entendu en réponse un : "entrez !" aboyé de la plus belle manière, à croire qu'on ne se trouvait pas dans une base aérienne mais dans un chenil militaire, Michel pousse la porte, qui résiste en grinçant, et pénètre dans l'antre. À peine la moitié de son corps est entrée qu'il entend : "Fermez la porte !" En d'autres temps et autres lieux, il aurait répondu : "Laissez-moi entrer !" ; il se contente d'un : "Bien, Monsieur." La réplique ne se fait pas attendre :

– Il n'y a pas de monsieur ici, (suivi d'un :) C'est quoi ça ? (Et l'homme pose deux doigts de la main droite sur le bas de la manche gauche de sa veste.)

– Des rubans dorés.

– Il y en a combien ?

– Deux, répond Michel sans hésiter.

– Je vois que vous savez compter au moins jusqu'à deux... et ça signifie quoi ?

Il sait vaguement que cela permet d'afficher un grade, mais se rend soudain compte que jusqu'ici, c'est toujours Paul ou Jean qui lui ont donné la clef. Heureusement il se souvient que l'adjudant leur a précisé que le lieutenant était très pointu. Il répond : "Lieutenant."

– Vous êtes sûr ?

– Euh...

– Vous voulez être soldat ?

Je ne veux pas être soldat, je veux apprendre à piloter des avions, militaires ou non ! Mais est-ce bon à dire ? Certainement pas !

– Oui...

– Lieutenant.

– Oui, lieutenant.

– Oui, mon lieutenant.

– Oui, mon lieutenant.

– Vous reviendrez me voir quand vous connaîtrez tous les grades des forces armées et insignes les désignant.

– Bien, lieutenant.

– À vos ordres, mon lieutenant.

– À vos ordres, mon lieutenant.

Il se fait l'effet d'un perroquet et sort rouge comme un coq.

– Alors ? lui demande Jean.

– Ça merde !

– Qu'est-ce qui merde ? (Il lui raconte.)

– Moi non plus, je ne suis pas trop bon !... Dommage que Paul ne soit pas là, il était imbattable sur les grades de toutes les armées... Au lieu d'apprendre l'espagnol on aurait mieux fait...

Michel le coupe d'un :

– Paul c'est du passé, cherchons un gus qui tâte sur la question ! Lequel d'entre vous y tâte sur les grades ? lance-t-il à la cantonade.

– Moi, je connais, répond un, pas très grand, pour ne pas dire petit, noir de cheveux, un peu moins de peau, je suis sorti premier de mon peloton d'élève caporal.

Il s'appelle Werther, mais précise qu'il n'est pas alsacien, et se prévaut du grade prestigieux de caporal-chef. Il se huche sur une pierre et presque tout le groupe s'entasse autour de lui, en vue de recevoir la bonne parole. Quand c'est au tour de Jean de se présenter à l'intendant, ils en sont au grade de lieutenant-colonel, cinq galons panachés, deux d'argent, trois d'or.

Tout le monde est passé ; Michel reste le seul client du caporal-chef qui a pris son rôle d'instructeur très au sérieux. Il lui fait répéter une dernière fois : un sans faute, y compris les grades de la marine. Le professeur est content de son élève et lui suggère de suivre le premier peloton d'élève caporal ; il y aura toutes ses chances. Et Le Guen frappe de nouveau à la porte de l'intendance. Le "entrez" est moins appuyé, la voix un peu cassée. À peine entré, Michel ferme la porte, de sorte qu'il devance la question concernant la porte, qui semble rituelle : "C'est fait, mon lieutenant." Lequel lève alors les yeux sur la misérable personne en face de lui et dit : "Ah, c'est vous !" puis il enchaîne : "Notez, caporal !" à destination de son aide-scribouillard en charge des écritures, choisi en raison de sa compétence en pleins et déliés, car, contrairement aux usages de l'armée qui mettait un vidangeur aux fourneaux et un cuistot à la corvée de chiottes, le lieutenant appréciait les belles lettres – au sens propre.

"Nom, prénom, date et lieu de naissance, profession du père – à l'époque, une mère ne pouvait en avoir !

– Père et mère, instituteurs, répond Michel avec fierté. (On pouvait l'être en ces temps !)

La réponse soulève un intérêt réel qui fait lever la tête à l'officier.

– Le mien aussi, lui dit-il, le vôtre est-il aussi antimilitariste que le mien ?

– Pas du tout.

– C'est bien ; depuis que je suis entré à Saint-Cyr, nous ne nous parlons plus.

Et il lui demande d'où il est, bien que cela vient d'être noté sur le cahier ; lui-même est de Vendée. Michel allait tout savoir de lui quand la sonnerie du téléphone retentit ; le lieutenant décroche, se raidit, dit : "Mes respects mon colonel !" (cinq galons dorés) puis il fait signe à l'aspirant soldat Le Guen de glisser vers le caporal. Il glisse ; le gradé lui demande de signer : il s'agit de son engagement dans l'armée pour la durée de la guerre. Son père lui ayant toujours dit qu'il ne fallait rien signer sans avoir lu au préalable, il cherche en vain une phrase disant qu'il s'engage pour devenir pilote et le signale au préposé qui lui répond qu'il est le premier à lui poser cette question et il ajoute :

– Vous signez ou vous ne signez pas ?

– Si je ne signe pas, qu'est-ce qu'il se passe ?

– Vous êtes majeur ou mineur ? (*Il a ma date de naissance sous les yeux !*)

– Mineur.

– Vous retournez chez vous jusqu'à ce qu'on vous mobilise.

– Chez moi, c'est en France et les Allemands y sont.

– Je sais bien, mais moi je vous dis le règlement.

Le lieutenant vient de clore sa communication :

– Que se passe-t-il, caporal ?

– Il ne veut pas signer.

– Je n'ai pas dit ça, mais je cherchais la clause comme quoi je m'engageais comme élève-pilote.

– Elle est implicite.

– C'est-à-dire ?

– C'est comme si elle y était.

– Si vous le dites ! (Et Michel signe, quasiment les yeux fermés.)

Le caporal lui donne un livret militaire où est inscrit son matricule. À partir de cet instant il est le soldat de deuxième classe Michel Le Guen. Le caporal lui indique la baraque où il sera logé et lui fait signe qu'il peut – et doit au plus vite – quitter les lieux. Ce qui est fait. Au moment où il met la main sur la poignée de la porte, il entend : "Soldat Le Guen ! (Il se retourne.) soldat Le Guen !"

– Oui... mon lieutenant !

– M'avez-vous salué ?

– Je ne pense pas, mon lieutenant.

- Il faudra y songer.
- Oui, mon lieutenant.
- Tout de suite.
- Vous voulez dire... ?

Et il esquisse un geste qu'il a vu faire de nombreuses fois, tout d'abord en France entre Allemands ; puis en Espagne, entre Espagnols ; puis ensuite, depuis son débarquement au Maroc, entre Français : c'est le même. Il porte donc sa main à la hauteur de sa tête supposée recouverte d'un calot. Le lieutenant lui répond par le même geste, quoique un peu dilettante et lui dit : "Vous devez saluer le caporal également." Ce qui est fait ; le geste en retour frappe par sa netteté. Il lui faudra s'en souvenir lors du cours sur le salut militaire avec exercices pratiques, où Michel obtiendra la meilleure note, merci caporal-écrivain.

Dernier à passer, Michel craint de ne plus avoir le choix de son logement. Jean l'attend en dehors : "alors ?" lui demande-t-il. Michel porte sa main au-dessus de l'oreille en guise de réponse ; Jean réplique en vrillant son index sur sa tempe : ils éclatent de rire. Puis Jean rassure son ami : "J'ai réussi à me démerder, nous sommes dans la même piaule." Laquelle baraque n'est autre qu'un surplus de la guerre de 14 au cours de laquelle un certain M. Adrian avait fait fortune en inondant les forces armées de cabanes en bois construites en série, ce en quoi il innovait. La guerre terminée, une bonne partie des surplus partit en fumée ; le reste se retrouva aux différents coins du monde où l'armée française affirmait sa présence. Le bois, convenablement traité au départ avait vaillamment résisté à l'outrage des ans – comme on dit dans les bons ouvrages – et la baraque constituait un abri suffisant face aux ennemis du confort de l'homme que sont le vent, la pluie et le soleil. Les punaises s'y trouvaient également fort à l'aise ; contrairement à leurs consœurs espagnoles elles n'avaient pas leur brevet de parachutistes, mais se déplaçaient au ras du sol à la façon des fourmis. C'est pourquoi les pieds de lit reposaient dans des boîtes de conserve qu'il ne fallait pas oublier de remplir d'eau vinaigrée. À l'instar des wagons de chemins de fer qui affichaient leur capacité en chevaux ou en hommes, la baraque-dortoir (Car il existait des baraques-bureau, atelier, bar etc.) indiquait vingt hommes – en long, comme il se doit pour un endroit affecté au repos. Deux rangées de cinq lits à cinquante centimètres du sol, auxquels se superposait un nombre identique à un mètre cinquante aboutissaient à ce chiffre de vingt. Comme on le voit, l'armée de l'air française aimait les comptes ronds. Jean avait choisi, ou imposé son choix de la dernière rangée, tête à l'ouest :

– Tu comprends, dit-il à Michel, les inspections commencent toujours par les lits près de l'entrée ; plus tu es loin, plus tu es peinard ! (D'où tenait-il cette expérience ?) Si cela ne te dérange pas, je prends celui du bas. (Et il posa son sac sur le lit. Cela tombait bien : Michel préférait les hauteurs.)

Un sonore "rassemblement !" se fit entendre. La cabane se vida sans précipitation, ce qui déplut manifestement au gradé en charge de rassembler, lequel aboya :

– Dorénavant et subséquentment vous faudra songer à faire un peu plus fissa et quand je dis un peu plus cela veut dire : beaucoup. Trente secondes pour sortir de votre turne, pas une de plus, les retardataires m'en feront cinq.

Et il afficha cinq doigts. En langage codé militaire, nous avons déjà vu qu'afficher un chiffre avec ses doigts indiquait le nombre de jours en calouchette, joli substantif pour prison, cachot ou taule. Michel fit remarquer à Jean que, vu leur position géographique, il leur faudrait réellement faire fissa pour tomber en dessous des trente secondes fatidiques. "Je n'avais pas pensé à cela !" répondit-il. À leur retour, il avait négocié un déménagement qui les amena en plein milieu de la baraque, position de compromis envers les rassemblements intempestifs ainsi que les inspections de même qualificatif. Michel prit conscience à cette occasion du véritable ascendant qu'exerçait son ami sur ses camarades : il lui suffisait de demander pour obtenir l'agrément. Du caporal au lieutenant, tous subissaient son charme que Michel ne s'expliquait pas, car il n'agissait pas sur lui, raison pour laquelle sans doute, il le présentait comme son meilleur ami.

Le sergent en charge de les rassembler entreprit illico de les initier à la formation terrestre – l'aérienne serait pour beaucoup plus tard. Il leur démontra qu'en rangs par deux cela faisait dix rangées, qu'en rangs par trois, le compte n'y était pas et qu'en rangs par quatre, on retombait sur ses pat-

tes en affichant cinq rangées. Le rang par deux était idéal pour le déplacement en courant, celui par quatre préparait aux défilés militaires dont les populations civiles étaient si friandes. Dans la formation à deux, la taille décroissait d'avant en arrière, dans celle à quatre, la décroissance s'exerçait à la fois de gauche à droite et d'avant en arrière. Cette dernière innovation venait du commandant de la base faisant fonction de colonel, un personnage présenté comme un héros. Pour l'heure, la formation retenue fut celle à rangées de deux. Jean et Michel se trouvèrent au premier rang ; bien loin d'en tirer gloire, pour la première fois ils regrettèrent leur taille, car s'il est un lieu où le dicton "pour être heureux vivons cachés" prouve sa véracité, c'est bien à la grande muette. "À mon commandement, arche !" hurla le gradé qui, après avoir levé le bras pour indiquer la direction, se mit en marche. "Au trot !" lança-t-il de sa voix de stentor et il prit sa foulée de coureur de fond, suivi tant bien que mal par une troupe encore mal dégrossie.

Ils parcoururent ainsi le camp dans toute sa longueur sous le regard rigolard d'anciens, déjà passés par là, pour terminer leur course à la hauteur d'un hangar attendant à l'intendance, devant lequel s'élevaient deux tas bien distincts. Le premier était constitué de couvertures et de sacs de couchages en toile, appelés sacs à viandes qui rappelèrent étrangement à Jean et Michel les sacs dans lesquels Paul et Albert se protégeaient des punaises à Jaca. Au commandement, chaque rang s'avança et se servit. Puis chacun repartit en courant déposer sa dotation couchage sur son lit ; trente secondes plus tard les rangs étaient reformés. Cinquante secondes ne s'étaient pas écoulées que la troupe repartait au pas de course pour s'arrêter devant cinq tas sur lesquels étaient jetés en vrac vestes, chemises, pantalon, chaussures, calot, parties constitutives de l'uniforme du soldat aviateur. Le premier rang s'avança, c'est-à-dire Jean et Michel. Ils disposaient de deux minutes pour faire leur choix. Au bout du temps imparti, Michel ne put trouver mieux qu'une veste dont les manches étaient trop courtes, d'un pantalon tire-bouchonnant sur les pieds, lesquels n'avaient pu trouver qu'une seule chaussure pour le pied gauche, d'une chemise dont il manquait une manche mais d'un calot qui épousait parfaitement la forme de son crâne. Pour Jean, c'était l'inverse : ses mains disparaissaient sous les manches, ses mollets étaient largement découverts par le pantalon, sa chemise possédait deux manches, mais le plastron s'arrêtait au nombril ; enfin, si le calot ne tombait pas sur les yeux, c'était grâce aux oreilles ; par contre il avait trouvé une superbe paire de pompes sentant le cuir neuf.⁵⁴ Cependant que Michel relogeait ses pieds dans les chaussures de chasse paternelles qui avaient traversé gaillardement les Pyrénées, résisté à la fauche dans les prisons espagnoles et dont il rapportera à ses parents les brillants états de service à défaut des originaux car les vaillants croquenots avaient pris leur retraite en Amérique, aux pieds d'un descendant d'esclave chargé de la culture du coton dans le "*deep South*".⁵⁶

À peine habillés en militaires – déguisés, devrait-on dire, étant donné leurs tenues hétéroclites –, une escouade de tirailleurs marocains, commandée par un sergent français, vint récupérer leurs habits civils. Des protestations s'élevèrent – en vain ; l'intendant les vendait à un grossiste marocain, afin d'améliorer le ravitaillement de la cantine, prétendait-il. Michel tint à garder ses sandales à semelle de corde, offertes généreusement par la Cruz Roja madrilène, en guise d'alternance avec ses chaussures de chasse.

"Rassemblement !"

"Vingt-cinq secondes !" précisa Jean en prenant place à la droite de Michel en tête de la formation. (L'indication lui en avait été fournie par sa montre de gousset rescapée de leur aventure espagnole : pas celle que Conchita avait offerte à Paul et qu'elle tenait de son grand-père.) Le sergent-chef – trois galons dorés en V – chargé de les rassembler, consultait, lui aussi sa montre, également oignon. Lorsque la grande trotteuse atteignit le chiffre fatidique de 30, il se déplaça vers l'entrée afin de diriger les malheureux retardataires, au nombre de six, vers une aire secondaire de rassemblement, ce qui lui permit de noter les noms sur un petit calepin. Le rictus de bonheur qui illumina son visage de vieux chibani n'avait d'égal que l'ahurissement se peignant sur le visage des retardataires. À la fin de l'opération "noter sur le calepin", il propulsa en avant sa main droite aux cinq doigts bien écartés. Mi-

⁵⁴ Parfaitement authentique, vécu par l'auteur.

⁵⁶ Sud profond.

chel traduisit immédiatement, preuve d'une rapide intégration des mœurs militaires : cinq jours d'arrêts de rigueur. Il reconnut parmi les six malchanceux les deux qui avaient échangé leurs paillasses avec les leurs. "Tu avais raison !" dit Jean.

Au pas de gymnastique – seule manière apparente de se déplacer à l'intérieur du camp – ils se dirigèrent vers l'aire circulaire entourant le mât porte-drapeau. Une bonne partie du camp y était déjà rassemblée. Lorsque la totalité le fut, un adjudant (un galon argenté horizontal) procéda à l'appel : "première compagnie, deuxième... dixième." C'est ainsi qu'ils apprirent faire partie de la cinquième compagnie.

"Garde à vous !" Les deux cents hommes rassemblés étaient censés se raidir ; ils le firent plus ou moins bien selon leur degré d'ancienneté à l'intérieur du camp. Dix sergents, une badine à la main, furent chargés de vérifier la fixité ; quelques coups de baguettes appliqués au bon endroit permirent d'obtenir un résultat acceptable. Les chiens de garde – leur comportement faisait penser aux chiens bergers à la frontière espagnole – reprirent leur place à la tête de leurs compagnies respectives, en démontrant ce qu'un véritable "garde à vous" signifiait. Quelques notes sortirent d'un clairon. Un homme parut, revêtu d'un uniforme parfaitement coupé, dont le bas des manches s'ornait de quatre galons dorés (commandant), le poitrail gauche d'une batterie impressionnante de décorations, alors que le côté droit affichait le fameux insigne de pilote : couronne surmontée d'une étoile et traversée de deux ailes, le tout de couleur dorée. Il ne perdait pas un pouce de sa taille – moyenne ; son calot qui affichait, lui aussi cinq galons dorés reposait martialement sur une tête, caricature de militaire, telle qu'un sculpteur l'aurait façonnée à coups de hache à partir d'une bille de bois. Il pénétra à l'intérieur du cercle, se figea devant le drapeau, porta la main à son calot ; le clairon propulsa une nouvelle série de notes ; un caporal-chef (deux petits galons en V renversé, l'un doré surmontant l'autre en laine rouge) fit descendre le drapeau chérifien puis le drapeau français, sous l'accompagnement sonore du clairon de service, les détacha puis les roula sous son bras. "Repos !" hurla le "juteux"⁵⁸. La troupe abandonna sa raideur artificielle, sans le moindre retard cette fois. Pas pour longtemps pour ceux de la cinquième car un commandement retentit : "Cinquième compagnie, à mon commandement, arche !" Et ils partirent en courant vers une destination inconnue, dans un premier temps, car, après avoir été prendre un large virage à l'entrée du camp ils finirent par s'arrêter... devant leur baraque, où les attendait le commandant du camp. Après un bref "garde à vous" suivi par un "repos", ils se firent toutes ouïes, afin d'écouter avec une attention polie, sinon respectueuse, l'allocution que s'apprêtait à leur faire le commandant.

4 000 heures de vol, une victoire, le commandant Charles Bouyer, à ne pas confondre avec le saltimbanque dont le "u" manquait à son nom, était militaire avant d'être aviateur et il entendait bien leur faire emboîter son pas. Chaque matin à 6 heures pétantes (sonnantes) il voulait les voir, en culotte courte – non fournie par l'intendance –, ou caleçon à la rigueur, torse et pieds nus, en vue du "décrassage" matinal qu'il conduirait lui-même. Le terme "décrassage" prouvait qu'il était un fervent adepte de la méthode Hébert d'éducation physique, dite encore naturelle, qui agitait les milieux enseignants de gymnastique à la Faculté de Rennes. Sur la lancée, Michel s'attendait à un "*mens sana in corpore sano*" du meilleur cru, que n'aurait pas manqué tout militaire ayant fréquenté le lycée au moins jusqu'à la fin de la sixième ; en remplacement, ils eurent droit à une trilogie "santé, rigueur, discipline" qui constituait, selon leur chef, les trois mamelles sans lesquelles un terrien ne pouvait accéder aux chemins du ciel. Le discours aurait aussi bien convenu à des aspirants-zouaves, spahis, tirailleurs marocains ou sénégalais, artilleurs, cavaliers de l'arme blindée qu'à de futurs aviateurs, car d'avions, il ne fut nullement question, sauf à la fin du discours. Selon un usage récent, suite à une allocution d'un gradé, il était de bon ton de conclure par : "Avez-vous des questions ?" Il n'y en avait généralement pas, au vu du ton : dissuasif. Un de la cinquième compagnie osa : "Vous avez combien de victoires, mon commandant ?" Le sergent se précipita pour faire taire l'impertinent, mais, grand seigneur, le commandant Bouyer répondit : "Une, mais qui en vaut une dizaine !" En ce moment précis ils n'en surent pas davantage ; ce n'est que plus tard qu'ils apprendront qu'il s'agissait d'un avion américain

⁵⁸ Adjudant. Juteux-chef : adjudant chef.

lors du débarquement à Casablanca. Cette révélation le descendit en flammes mieux qu'une rafale de mitrailleuse. Mais il leur faudrait le subir tout au long de leurs classes.

S'ensuivit une période difficile, baptisée "classes". Faire ses classes ou comment transformer un être supposé pensant en un robot dépourvu d'âme ainsi que d'états du même nom, capable de se jeter ou d'aller au feu sur un simple commandement. C'était tout au moins la théorie ! Elle glissa sur leur peau comme gouttes de pluie sur feuille de nénuphar. Rien de tel pour maintenir sa liberté à l'esprit, que d'ajouter "in petto" : "de mes deux" ou "de mes fesses" à "bien, mon commandant", ou "à vos ordres, sergent". Au bout d'un mois ils savaient manier le fusil dans tous les sens comme s'il s'agissait d'un bâton, car de tirer il ne fut nullement question ; se tenir aussi raide qu'un piquet devant le moindre galonné ainsi que le drapeau ; ôter toute lueur d'intelligence de son regard. Chaque fin de semaine, le commandant interrogeait leur sergent sur l'état de la compagnie ; "satisfaisant", répondait ce dernier. À la fin de la quatrième, ils furent déclarés bons pour le service armé ; la seule chose qu'ils retinrent fut qu'ils allaient enfin pouvoir sortir du camp grâce à une permission bien méritée.

Ce dimanche 7 novembre 1943 fut une journée mémorable. Tout d'abord il n'y eut pas de décrassage matinal : jour du seigneur oblige ; levés à 7 heures, ceux de la cinquième compagnie se rendirent, nonchalamment, à un pas de sénateur et non plus de gymnastique, à la cantine où les attendait du chocolat chaud et des croissants. "Sur décision du commandant", leur dit-on. L'attention fit plaisir, dans un premier temps, jusqu'à ce qu'ils en apprirent la raison. Elle leur fut donnée par un occupant de leur chambrée qui le tenait lui-même du cuistot, qui l'avait appris etc. Bien que de troisième main, l'information se révéla exacte.

« À défaut de participer aux combats de France, le capitaine Bouyer les avaient suivis à la radio, relayée par les journaux et ne s'était pas privé de les commenter abondamment au mess des officiers. À l'entendre, sa seule présence sur le front aurait suffi à orienter différemment le cours de la guerre. La déroute de l'armée française ne tenait nullement à la supériorité matérielle des Allemands mais tout simplement au manque de sens moral et civique des hommes – ce qu'il essayait chaque jour d'inculquer à la troupe sous ses ordres. Cette déroute n'était que pain bénit et elle allait permettre, sous la juvénile direction du maréchal, de refaçonner une France nouvelle. L'affaire était bien enclenchée jusqu'à ce que les Américains ne s'avisent d'en venir troubler le cours en prétendant vouloir débarquer sur le sol sacré de la patrie, en son extension nord-africaine. Le moment ou jamais de montrer ce qu'un homme, seul, mais animé d'un moral d'acier, était capable de réaliser. À bord de son Dewoitine 520, fleuron de l'aviation de chasse française qui avait cruellement fait défaut aux escadrilles pendant les combats de mai 1940, il s'était envolé un beau matin du dimanche 8 novembre 1942 alors que la flotte alliée se présentait devant les côtes marocaines. Avisant un biplan anglais rescapé de la guerre de 14, qui s'efforçait de faire vaillamment son travail... d'observation, d'une belle rafale de mitrailleuse, il l'en avait dissuadé à jamais. Puis il avait continué sa route, bien décidé à couler le porte-avions américain Chenango. À peine approchait-il de la flotte qu'une fumée noire s'échappait de son Hispano : cette fumée noire avait pour cause une rafale de mitrailleuse d'un avion de chasse américain. N'écoulant que son courage, il fit demi-tour : droite, et prit le cap de la côte, aurolé d'une fumée de plus en plus dense. Parvenu au-dessus de la terre ferme, il réussit à s'éjecter pour atterrir dans un champ que son propriétaire, marocain, labourait en bataillant avec une charrue antique tirée par un bourricot. Lequel s'arrêta tout net au spectacle de cette grande fleur blanche qui tombait du ciel. Après avoir fait claquer son fouet au-dessus du dos de l'animal curieux, l'indigène conducteur de charrue finit par lever le nez lui aussi, montra le même étonnement et demeura aussi perplexe : pas davantage que son âne, il n'aurait pu mettre un nom sur cet objet dont il n'aurait même pas soupçonné l'existence. Aussi fut-il encore plus surpris, à la limite de l'effroi, quand, de la fleur, il vit éclore un bipède qui avait tout l'air d'un homme, qui marchait et se dirigeait vers lui, résolument. "Toi savoir où on est ?" entendit-il. Le laboureur avait appris le français à l'école, oh, pas longtemps, mais suffisamment pour se demander quel charabia parlait l'homme tombé du ciel.

– À douze kilomètres de Port-Lyautey, répondit-il.

– Ah, toi savoir parler français !

– Je parle un peu français, répondit-il, (Et il ajouta :) Toi, Américain ?

– Je suis Français, bougre d’âne, explosa l’homme, cela ne se voit pas ?

Le cultivateur évita de répondre à une question aussi dangereuse et manifesta l’intention de reprendre son labourage.

– Je suis capitaine aviateur, dit l’homme en se plaquant trois doigts collés sur la manche de sa combinaison de vol, et je t’ordonne de me conduire à Port Lyautey afin de prévenir les autorités de ce qui se passe.

La négociation prit un certain temps ; aller à Port Lyautey et en revenir allait faire perdre une journée de travail au laboureur. Le capitaine Bouyer parla de réquisition ; le Marocain haussa les épaules ; l’âne refusa obstinément de lever, ne serait-ce qu’une patte. Seule la vue de un puis plusieurs billets de cent francs réussit à débloquer la situation. C’est ainsi que, les pieds ballant, le derrière posé sur une simple plate-forme montée sur deux roues, le dos tourné au conducteur du véhicule attelé, le héros de la première journée de la résistance – auto-qualifiée d’héroïque – de l’armée française au débarquement américain, fit son entrée dans la bonne ville de Port Lyautey, laquelle subissait les premières attaques. “Qu’avez-vous fait de votre avion, capitaine ?” lui demanda son commandant de groupe. Il eut beau prétendre qu’il avait vaillamment résisté à lui tout seul à une escadrille de P 40 et qu’il en avait descendu au moins cinq ou six, son commandant jugea bon de ne plus lui confier d’avion pendant un certain temps qui n’excéda pas trois jours, durée de l’anachronique résistance des confettis de l’armée française au débarquement allié.

C’est peu de dire que le chocolat du commandant (Il avait accédé à ce grade quelques mois plus tard, en vertu des immenses services rendus à la patrie !) resta sur l’estomac de la plupart des futurs aviateurs de la nouvelle génération.

Ce double écœurement, suite à ce chocolat matinal, ne fut pas suffisant cependant pour faire oublier à ceux de la cinquième et des autres compagnies, que ce jour était celui de leur première permission. “À nous les belles marocaines !” songeaient tous ceux qui s’apprêtaient à retrouver – pour une portion de journée – la vie civile, parée des plus belles couleurs de l’arc-en-ciel.

– On va en ville ou à la plage ? demande Michel à Jean, qui est en train de se passer de la brillanteur sur les cheveux.

– D’après toi, où est-ce qu’on a le plus de chance de rencontrer des filles ?

– Au bousbir !

– C’est où, ça ?

– À l’entrée de la ville, c’est pas cher, paraît-il !

Jean arrête de se gominer, se retourne vers son camarade, le sourcil froncé :

– Attends, t’es pas en train de me parler du bordel ?

– C’est le nom qu’on lui donne ici.

– Moi, payer pour baiser ! C’est pas demain la veille !

– Demain, peut-être pas, après-demain, sans doute !

– À 70 ans, je ne dis pas...

– À 70 ans, tu ne pourras plus.

– Si tu connaissais mon grand-père, tu ne dirais pas cela !

Son tartinage de cheveux terminé, il sort un miroir d’un sac en toile, s’examine un long moment, puis se retourne vers Michel, l’air content :

– Je te plais ?

– Eh, eh !

– Ne crains rien... je préférerais encore aller au... comment tu dis ?

– Bousbir.

– Bousbir... allez, on y va ! (Et il sort en courant.)

Michel le rejoint peu après pour découvrir qu’on n’en avait jamais fini avec l’armée, même un jour de grande permission.

Une file s’était formée à la sortie du camp.

– Que se passe-t-il ? demande Michel au dernier de la queue.

– Revue de détail... il y en a déjà deux ou trois qui ont regagné leurs baraques.

Il rapporte le propos à Jean, qui s'était attardé pour se regarder de nouveau dans une glace. Il bougonne. Pendant qu'ils attendent, deux de leurs camarades rebroussent chemin. C'est au tour de Michel. L'adjudant-filte le toise de la tête aux pieds, chaussés des sandales en corde de la Cruz Roja.

– C'est quoi, cela ? aboie le galonné, en pointant son "stick" (Il venait de la cavalerie.)

– Des chaussures.

– Des chaussures, mon adjudant.

– Des chaussures, mon adjudant.

– Vous appelez cela des chaussures ?

– Des sandales, si vous préférez.

– Et vous avez l'audace de vouloir sortir, fagoté de la sorte ?

– Il n'y avait rien à ma taille dans le tas.

– C'est votre problème.

– Enlève ta veste, Michel, intervient Jean, enlève, je te dis.

Ce disant, il ôte la sienne, exhibant son nombril à l'adjudant, puis Michel le rejoint en lui montrant son bras gauche, nu.

– Et ça, c'est réglementaire, mon adjudant ?

La sortie de Jean leur eût été fatale si les permissionnaires qui s'amassaient derrière eux n'avaient pris leur parti en exhibant pantalons trop larges ou trop étroits, manches de vestes étriquées ou redondantes, chaussures disparates etc. Se sentant débordé, le sous-officier supérieur hésita entre une fermeture définitive du camp ou de ses yeux. Il finit par opter pour une troisième voie, laquelle sauvait la face de l'armée ainsi que la sienne : "Je préfère vous voir sortir en civil !"

Un énorme "youpi" s'élève, en même temps que les calots, dont certains seront ramassés par terre sous le regard un peu affolé du sous-officier supérieur, lequel recouvre cependant suffisamment de raison pour faire signe à Jean de s'approcher.

– Moi ? fait Jean en se pointant un doigt sur la poitrine.

– Oui, vous, aboie de la plus belle façon le "juteux", c'est quoi que vous avez sur les cheveux ?

– Un calot, mon adjudant.

– Sous le calot !

– De la brillantine, mon adjudant.

– On veut pas de cocottes ici... vous ne sortirez que la boule à zéro, rompez.

– Alors, qu'est-ce qu'il te voulait ? lui demande Michel, cependant qu'il se glisse dans ses habits civils.

Le geste par lequel il lui répond est suffisamment explicite. Jean semble prêt à s'interdire de sortir plutôt que de se raser de nouveau les cheveux.

– La boule à zéro, nous l'avons déjà eue, cela ne nous a pas empêchés, à Madrid... Je pense cependant qu'un bon lavage de cheveux ferait aussi bien l'affaire ; je peux t'avouer maintenant que toute cette brillantine sur tes cheveux m'a fait penser à Jean Gabin dans un rôle de maquereau.

– Bref, tu n'aimes pas !

– Pas vraiment !

– T'as peut-être raison après tout...

C'est cependant avec un énorme soupir qu'il plonge sa tête dans un seau plein d'eau avant de tenter de faire mousser un cube baptisé 'savon' par les services d'intendance.